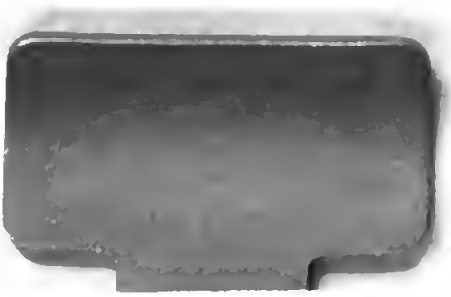
3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME DIX-NEUVIEME.

ŒUVRES

DE

RICHARDSON.

TOME IV.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Traduite de l'anglois par M. l'Abbé Prevoſt.

TOME QUATRIEME.

À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1783.

PAMÉLA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

CONTINUATION DU JOURNAL.

LUNDI, *cinquieme jour de mon bonheur.*

JE n'ai joui aujourd'hui que très-peu de la compagnie de mon cher ami. Il a ſeulement déjeûné avec moi, & a monté auſſitôt à cheval, pour aller voir, à environ huit mille d'ici (*a*), un Gentilhomme fort malade, qui lui a envoyé en poſte un exprès pour le prier de venir lui parler, parce qu'il ne ſe flattoit pas d'en relever, & que mon Maître a une hipotheque ſur ſon bien.

(*a*) Trois milles d'Angleterre font la grande lieue de France.

Ma chere, m'a-t-il dit, je ſerai au déſeſpoir, s'il me faut abſolument paſſer la nuit loin de vous. Mais pour vous épargner les alarmes, je vous prie de ne me point attendre paſſé dix heures. Le pauvre M. Carlton & moi avons d'aſſez grands intérêts à démêler. Je ſais qu'il m'aime : & comme par ſa mort ſa famille dépendroit de moi plus que je ne m'en ſoucie, s'il arrivoit qu'il ſe trouvât fort mal, & que ma préſence lui pût être de quelque conſolation, la charité ne me permet pas de le refuſer.

Il eſt déjà dix heures du ſoir, & je crains bien qu'il ne revienne pas. Je crains auſſi pour ſon pauvre ami, que je ſoupçonne être très-mal. Quoique je ne le connoiſſe pas, j'en ſuis fâchée pour l'amour de lui, de ſa famille & de mon cher Maître, qu'on voit bien qui l'aime à la maniere dont il en parle. Je ſens que j'aurois du chagrin ſi ce généreux ami venoit à prendre quelque choſe à cœur. Il n'eſt pourtant pas poſſible de l'éviter dans ce monde, où les plus heureux ont encore mille ſujets de s'attriſter. Nous avons grand beſoin, pauvres mortels que nous ſommes, qu'il en ſoit ainſi. Sans cela toutes nos vues ſe borneroient à cette terre, & nous vivrions comme des voyageurs ſenſuels qui trouvant quelque bonne auberge ſur leur chemin s'y arrêteroient, ſans penſer à pourſuivre leur route, & à regagner leurs foyers. Je dois cette réflexion à ma chere Maîtreſſe, qui la faiſoit inceſſamment.

A onze heures du ſoir.

Madame Jewkes, qui m'avoit tenu compagnie, me demanda ſi je voulois qu'elle couchât avec moi faute de mieux. Je la remerciai, & lui dis que je voulois eſſayer de coucher ſeule une nuit.

J'aurois pu vous dire que je l'avois fait dîner & ſouper avec moi, & que cela lui avoit fait grand plaiſir, de même que la maniere dont je me comportois envers elle. Je voyois de reſte à ſon maintien qu'elle avoit quelque honte ſecrete de ſa conduite paſſée à mon égard. La pauvre créature! Je crains bien que ce ne ſoit uniquement parce que je ſuis ce que je ſuis; car je m'imagine que les remords ne la tourmentent pas autrement. Ses paroles & ſes actions ſont entiérement différentes de ce qu'elles avoient coutume d'être: elle eſt devenue la circonſpection & la décence même; &, ſi je ne l'avois jamais vue dans un autre jour, j'aurois pu lui croire de la vertu & même de la piété.

Cela nous montre, mes chers parents, juſqu'où va la force de l'exemple & le pouvoir des chefs de famille. Nous voyons par-là que les mauvais exemples dans des ſupérieurs ſont doublement criminels & pernicieux; parce que, méchants eux-mêmes, non-ſeulement ils ne font pas de bien, mais ils font encore beaucoup de mal aux autres. Leur condamnation n'en doit être aſſuré-

ment que plus grande : & combien plus terrible ne ſeroit pas la mienne, à moi qui ai été élevée dans des ſentiments ſi religieux par vous & par ma chere Maîtreſſe, ſi, comblée des bénédictions du Ciel, j'oublios à remplir les devoirs attachés à l'état où je me vois élevée ! Je languis de faire du bien ; car tout ce qui s'en eſt fait juſqu'ici eſt l'ouvrage de mon cher Maître. Dieu veuille le bénir, & le rendre ſain & ſauf à mes ſouhaits ! Il me ſemble qu'il y a déjà une ſemaine que je ne l'ai vu. Si les marques de ma tendreſſe ne pouvoient lui devenir ni importunes ni ridicules, je n'exiſterois en vérité que pour lui en donner ; car j'ai l'ame vraiment reconnoiſſante : qualité qui m'étoit d'autant plus néceſſaire qu'elle eſt mon unique richeſſe.

Ce MARDI, *à onze heures du matin.*

Mon cher.... (je devrois toujours dire mon cher Maître, mais j'apprendrai à lui donner de temps en temps un nom plus doux à prononcer pour moi) mon cher Maître n'eſt pas encore venu. J'eſpere cependant qu'il ne lui eſt arrivé aucun mal. Nous déjeûnerons enſemble madame Jewkes & moi. Mais je ne ſaurois faire autre choſe que parler de lui & penſer à lui, & à toutes ſes bontés pour moi & pour vous qui êtes encore plus intimement moi-même.

Je reçois dans ce moment une lettre de

lui, que je vois qu'il m'a écrite hier la nuit, & envoyée ce matin de bonne heure. Et voici une copie.

A Mademoiſelle Andrews.

Ce lundi au ſoir.

Ma très-chere PAMÉLA,

» J'eſpere que vous ne vous alarmerez
» point de ce que je ne reviens pas au logis
» ce ſoir. Vous pouvez bien penſer que je
» ne ſaurois me défendre de reſter ici. Mon
» pauvre ami eſt très-mal, & je penſe qu'il
» n'en peut revenir. Il a ſouhaité avec tant
» d'ardeur que je demeuraſſe auprès de lui,
» que je ſuis réſolu de le veiller cette nuit,
» car il eſt déjà près d'une heure du matin,
» & il ne ſauroit me perdre de vue un inſ-
» tant. Je les ai ſi bien tranquilliſés, lui, ſa
» femme & ſes enfants, par les aſſurances
» amicales que je leur ai données des égards
» que j'aurois toujours pour eux & pour lui,
» qu'ils me regardent tous comme leur bon
» Ange; c'eſt le nom que me donne cette
» pauvre veuve affligée, car je crois bien
» qu'elle ne tardera pas de l'être. Je ſouhai-
» terois volontiers que nous ne nous fuſſions
» pas engagés à nous trouver demain au ſoir
» chez le Chevalier S *** avec nos bons voi-
» ſins: & d'un autre côté, j'ai ſi fort à cœur
» de partir Mercredi pour le Comté de Bed-
» ford, que tant pour cela que pour en mieux

» répondre aux civilités de tant de bons amis
» qui s'y trouveront pour l'amour de nous;
» je ne me ſoucie pas de remettre la partie.
» Ce que je vous demande donc en grace,
» ma chere, eſt d'aller dans la berline chez
» le Chevalier. Plutôt vous partirez, &
» mieux ce ſera, parce que vous vous diver-
» tirez avec une compagnie dont tous les
» membres vous admirent tant. J'eſpere
» vous y joindre l'après-dînée, à l'heure du
» thé; ce qui me vaudra mieux que de
» gagner premiérement le logis pour aller
» vous retrouver enſuite, parce que ce ſe-
» ront ſix milles d'épargnés pour moi, &
» que je ſais que la compagnie excuſera mon
» équipage, attendu l'occaſion. Chaque inſ-
» tant de cette courte abſence paroît un jour
» à celui qui eſt avec toute la ſincérité ima-
» ginable,

Mon très-cher amour,
à vous pour jamais, &c.

P. S.

» Si vous pouviez aller dîner avec eux,
» ce ſeroit une liberté qui leur feroit d'au-
» tant plus de plaiſir, qu'ils ne s'y attendent
» point.

Je commençai à craindre un peu qu'il ne ſe fatiguât trop, & à m'inquiéter auſſi pour le pauvre malade & pour ſa famille. Je dis cependant à madame Jewkes que la plus légere inſinuation de ce qu'il ſembloit ſou-

haiter par préférence, ſeroit toujours une loi pour moi, & qu'ainſi j'irois dîner chez le Chevalier.

Comme j'ordonnois en conſéquence que la berline fût prête pour m'y porter, & que j'achevois de m'habiller, on eſt venu lui dire qu'elle eût à deſcendre ſur le champ. Je vois par la fenêtre que ce ſont des viſites qui arrivent, car il y a un carroſſe à ſix chevaux. La compagnie en eſt ſortie, & j'apperçois trois domeſtiques à cheval; je penſe même qu'il y a des couronnes ſur le carroſſe. (*) Qui pourroit-ce être? Mais je m'arrête ici, car je ſuppoſe qu'on viendra bientôt me l'apprendre.

Juſte Ciel! que je ſuis malheureuſe! Que ferai-je, bon Dieu! C'eſt Myladi Davers qui vient d'arriver, elle-même en chair & en os, & mon cher protecteur eſt à je ne ſais combien de milles d'ici. Madame Jewkes eſt venue toute hors d'haleine m'en avertir, & dit que Myladi s'informe beaucoup de mon Maître & de moi. Elle lui a demandé, la méchante perſonne qu'elle eſt, ſi j'étois enfin du nombre des p..... Le beau mot pour ſortir de la bouche d'une Dame de qualité! Je n'ai ſu que lui répondre, m'a dit la Jewkes. Myladi s'eſt écriée qu'elle eſpéroit que vous n'étiez pas mariée; & moi j'ai répondu que non, parce que vous n'aviez pas encore publié la choſe; & Myladi a repliqué, *encore vit-on.*

(*) Il n'eſt permis qu'aux Pairs du Royaume d'en avoir.

Je vais prendre la fuite, dis-je à madame Jewkes ; que la berline m'attende au bout de l'allée d'ormes, & je m'évaderai ſans qu'on s'en apperçoive. Elle vous demande à force, Madame, reprit la Jewkes. J'ai dit que vous étiez au logis, mais toute prête à ſortir, & elle m'a dit qu'elle vouloit vous voir ſur le champ, dès qu'elle ſe ſentiroit aſſez de patience pour cela. Quels noms me donne-t-elle, dis-je à madame Jewkes? Elle vous appelle *la créature*. Madame, reprit celle-ci, *je veux*, dit-elle, *voir la créature, ſi-tôt que je m'en croirai la patience.* C'eſt fort bien penſé, répondis-je; mais *la créature* ne le lui permettra pas, ſi elle peut l'empêcher. De grace, madame Jewkes, aidez-moi cette fois à m'échapper, car je ſuis terriblement épouvantée. J'ordonnerai au cocher, reprit-elle, de mener la berline où vous le ſouhaitez & d'aller vous y attendre, & je vais deſcendre & fermer la porte de la ſalle baſſe, afin que vous paſſiez ſans être vue ; car elle s'eſt aſſiſe au frais dans l'autre ſalle vis-à-vis de l'eſcalier. Vous êtes une brave femme, madame Jewkes, lui dis-je : mais qui a-t-elle avec elle ? Sa femme de chambre, reprit la Jewkes, & un de ſes neveux, qui eſt allé à l'écurie, parce qu'il eſt venu à cheval; ils ont amené trois laquais. Je voudrois, lui dis-je, qu'ils fuſſent tous à trois cents milles d'ici. Que faut-il que je faſſe ? Je quittai la plume en cet endroit, attendant impatiemment que je puſſe paſſer ſans danger.

Madame Jewkes revint me dire qu'il falloit abſolument que je deſcendiſſe, ſi je ne voulois pas que Myladi montât. Quel autre nom me donne-t-elle encore, lui dis-je? Elle vous appelle *drôleſſe*, Madame, reprit la Jewkes. Dites à la *drôleſſe de me venir parler*, dit-elle, & ſon neveu & ſa femme de chambre ſont avec elle dans la ſalle.

Je n'y ſaurois aller, repris-je, & voilà ma réponſe. Si vous le vouliez, madame Jewkes, vous pourriez bien imaginer quelque expédient pour me faire évader. Il n'y a pas moyen en vérité, me dit-elle; car, quand je ſuis allée pour fermer la porte, elle m'a ordonné de la laiſſer ouverte, & s'eſt aſſiſe en face de l'eſcalier. Je crois, Dieu m'aſſiſte, que je vais me jetter par la fenêtre, lui dis-je en me donnant un peu d'air avec mon éventail, car je ſuis dans une épouvante affreuſe. Mon Dieu, Madame, s'écria la Jewkes, vous m'étonnez de vous troubler de la ſorte! Vous êtes aſſurément à l'abri des ennemis, & à votre place je ne m'alarmerois pour perſonne comme vous faites. C'eſt fort bien dit, repris-je: mais eſt-on maître de ſon tempérament? Je ſais qu'à ma place vous auriez autant de courage que j'en ai peu. En vérité, Madame, ajouta-t-elle, ſi c'étoit mon cas, je prendrois un air de Maîtreſſe du logis, comme vous l'êtes, & j'irois ſaluer Myladi, & lui dire qu'elle eſt la bien venue. Bon, bon, repris-je, c'eſt parler d'or! Mais quel malheur n'eſt-ce pas pour moi que

vctre bon Maître ſoit abſent !

Que répondrai-je à ſes demandes réitérées de vous voir, interrompit la Jewkes ? Dites-lui que je ſuis malade, que je ſuis mourante, & qu'il ne faut pas qu'on interrompe mon repos ; que je ſuis ſortie, ou quelqu'autre choſe.

Mais j'achevois à peine de parler, que la femme de chambre monta. Comment vous portez-vous, Mademoiſelle Paméla, me dit-elle ? Myladi ſouhaite vous parler. Il faut pour le coup que j'y aille, me dis-je en moi-même. Elle ne me battra pas peut-être. Oh ! que mon cher protecteur n'eſt-il au logis !

Je vous dirai de fil en aiguille tout ce qui ſe paſſa dans cette entrevue, qui fut bien cruelle pour moi.

Je deſcendis, gantée & habillée comme j'étois, avec mon éventail à la main, afin d'être toute prête à monter en carroſſe, dès que je pourrois m'échapper. Je m'imaginois que mes violents accès de tremblement étoient paſſés ; mais je m'en impoſois à moi-même ; car je tremblois depuis la tête juſqu'aux pieds. Je me réſolus pourtant à faire la meilleure mine qu'il me ſeroit poſſible.

Me voilà enfin dans la ſalle. Votre très-humble ſervante, Myladi, lui dis-je en lui faiſant une profonde révérence. C'eſt moi qui ſuis la vôtre, Myladi, reprit-elle en me contrefaiſant ; car vous êtes équipée en vraie Dame de Cour.

Parbleu ! s'écria ſon libertin de neveu, en jurant un gros juron, c'eſt une charmante fille : je vous demande mille pardons, ma chere tante, mais il faut que je la baiſe. Arrêtez, lui dis-je comme il s'avançoit vers moi, votre impoliteſſe vous dégrade : ſachez que je ne veux pas qu'on ſe donne des libertés avec moi. Aſſeyez-vous, mon neveu, lui dit Myladi, & ne touchez pas cette créature ; elle n'eſt déjà que trop orgueilleuſe. Son air eſt, je vous jure, bien différent de ce qu'il me parut la derniere fois que je la vis.

Eh bien, mon enfant, me dit-elle d'un ton moqueur, comment te trouves-tu ? Tu as fait de grands progrès depuis peu. J'apprends d'étranges nouvelles ſur ton compte. Tu bâtis apparemment des châteaux de féerie ; mais, ſi tu t'imagines que mon frere ira déshonorer ſa famille pour l'amour d'un colifichet comme toi, tu ne tarderas guere à retomber du haut de ton imagination dans l'abyme de ton premier néant.

Sa femme de chambre & ſon neveu ſourioient. Je vois, lui dis-je outrée de dépit, que Myladi n'a rien de très-important à m'ordonner, & je lui demande la permiſſion de me retirer. Fermez la porte, Rebecca, dit-elle à ſa femme de chambre, nous n'aurons pas ſi-tôt fait cette jeune Dame & moi.

Où eſt allé votre honnête ſuborneur, mon

enfant, continua-t-elle ? Madame, répondis-je, quand il vous plaira me parler intelligiblement, je saurai comment vous répondre.

Oui; mais, ma chere petite, me dit-elle d'un ton de plaisanterie, ne sois pas non plus trop impertinente, je t'en supplie. Tu verras que la sœur de ton Maître n'a pas la moitié tant d'indulgence que lui pour les petites libertés que tu te donnes; il est vrai qu'elle n'est pas la moitié aussi polie que lui: ainsi, mon enfant, un peu de cette modestie & de cette humilité que la petite souillon de ma mere avoit coutume de nous montrer, te siéra mieux que les airs que tu te donnes depuis que son fils t'a appris à t'oublier.

J'aurois une grace à demander à Myladi, répondis-je; c'est de vouloir bien m'apprendre à me souvenir de ce que je suis, en n'oubliant pas ce qu'elle est elle-même. Quoi donc, petite impertinente, me dit-elle! si je m'abaissois avec toi, aurois-tu l'audace de t'élever jusqu'à la sœur de ton Maître?

Madame, lui dis-je, si vous diminuez vous-même la distance qui est entre nous, vous descendez à mon niveau, & vous donnerez lieu à une égalité à laquelle je n'ai pas la présomption de penser; car je ne saurois descendre plus bas que je suis, au moins dans votre estime.

Ne vous l'avois-je pas dit, mon neveu, reprit-elle, que j'aurois à parler à un bel

eſprit ? Vous ſaurez que ce neveu jure à chaque mot qu'il profere, & en vrai Gentilhomme qui ſent ſon bien. Mademoiſelle Paméla, me dit-il avec un ſerment goguenard & plein de nobleſſe, il me ſemble, ſi vous voulez bien me permettre de vous le dire, que vous devriez ſavoir que vous parlez à Myladi Davers. Monſieur, lui dis-je, je crois d'autant moins devoir vous remercier d'un avis dont je n'avois pas beſoin, qu'un ſerment vous a paru néceſſaire pour le rendre convaincant.

Comme il ne s'attendoit point à cette réprimande, il eut preſque l'air plus ſot que moi. Vraiment, Mademoiſelle Paméla, me dit-il à la fin, vous m'avez à moitié décontenancé avec votre cenſure pleine d'eſprit. Vous avez, lui dis-je, l'air trop joli homme pour perdre ſi aiſément une aſſurance auſſi modeſte que la vôtre ; elle tiendroit, je crois, contre de plus fortes attaques.

Comment donc, Mademoiſelle l'impudente, me dit Myladi Davers, ſavez-vous bien à qui vous parlez ? Je crois que non, Madame, repris-je ; je vais me retirer, de peur de m'oublier davantage. A ce mot je fis une profonde révérence, comme pour m'en aller : mais elle ſe leva bruſquement, me pouſſa avec violence, prit une chaiſe, l'adoſſa contre la porte, & s'y aſſit.

Fort bien, Madame, lui dis-je, je puis tout ſupporter de votre part ; j'étois pourtant prête à pleurer. Je fus m'aſſeoir & m'éventer à l'autre bout de la ſalle.

La femme de chambre, qui s'étoit tenue debout tout ce temps-là, me dit tout bas: Mademoiſelle Paméla, vous ne devriez pas vous aſſeoir en préſence de Myladi. Myladi de ſon côté, quoiqu'elle ne l'entendît pas, ne laiſſa pas que de me dire : ma petite mignonne, vous aurez la bonté de ne vous aſſeoir où je ſuis que quand je vous le dirai.

Je me levai là-deſſus ; Madame, lui dis-je, vous pourriez bien me permettre de m'aſſeoir, puiſque vous m'ôtez la force de me ſoutenir. Je vous ai demandé où votre Maître étoit allé, interrompit-elle. Madame, lui répondis-je, il eſt allé à environ huit milles d'ici, chez M. Carlton, qui eſt fort malade. Et quand reviendra-t-il ? Ce ſoir, Madame. Et où allez-vous, vous ? Je vais, Madame, chez un Gentilhomme du bourg. Et comment deviez-vous y aller ? Dans la berline, Madame. Je vois bien qu'avec le temps vous deviendrez une Dame d'importance, la choſe ne ſouffre pas difficulté. Je crois, mon enfant, qu'une berline vous ſiéroit à merveille. Avez-vous jamais été en carroſſe avec votre Maître ?

Madame, lui dis-je, ayez la bonté de me faire à la fois une douzaine de ſemblables queſtions, parce qu'une ſeule réponſe ſuffira pour toutes. Comment donc, impudente, s'écria-t-elle, vous voilà prête à vous oublier, & vous m'allez mettre au niveau de vous avant que j'y aie donné lieu.

Je ne pus retenir plus long-temps mes lar-

mes. De grace, Madame, permettez-moi de vous demander ce que je vous ai fait pour me traiter ſi cruellement ? Je ne vous ai jamais fait le moindre mal ; & ſi, comme il vous plaît de l'inſinuer, vous penſez que je ſuis abuſée, j'ai en cela même plus de droit à votre compaſſion qu'à votre colere. Elle ſe leva, me prit par la main, me mena juſqu'à ſa chaiſe s'y aſſit ; &, ſans ſe déſaiſir de ma main : il eſt vrai, Paméla, me dit-elle, que j'ai eu ſincérement pitié de vous tant que je vous ai cru innocente. Il eſt vrai que je pris part à vos chagrins lorſque mon frere vous enleva & vous amena ici contre votre conſentement. Je m'y ſuis intéreſſée bien plus vivement encore, & je vous ai aimée de tout mon cœur, quand j'ai appris votre vertu, votre réſiſtance & les généreux efforts que vous avez faits pour lui échapper. Mais lorſque vous vous êtes laiſſée vaincre, comme je ne le crains que trop ; lorſque vous avez perdu votre innocence, & que vous venez augmenter le nombre des ſottes qu'il a dupées (*ceci me bleſſa un peu*), je ne ſaurois alors m'empêcher de vous faire voir l'indignation que j'en ai.

Madame, repris-je, j'ai à vous demander en grace de m'épargner un jugement téméraire ; je n'ai point perdu mon innocence. Prenez garde, Paméla, s'écria-t-elle, prenez garde, après avoir perdu votre honneur, de perdre encore votre véracité. Pourquoi vous trouvé-je ici, lorſque vous êtes en pleine liberté de vous en aller où il vous

plaît? Je vais vous faire une propoſition ; que je ſuis bien ſûre que vous accepterez ſi vous êtes innocente. Voulez-vous venir demeurer chez moi ? Je vais dans l'inſtant partir avec vous dans le carroſſe que voici ; &, ſi vous voulez me ſuivre, nous ſerons hors de cette maiſon en moins d'une demie-heure. Refuſez-moi préſentement ſi vous l'oſez, & venez me dire après cela que vous êtes innocente, & dans la volonté de reſter telle.

Je ſuis innocente, Madame, répondis-je, & dans la volonté de reſter telle; je ne puis cependant conſentir à votre propoſition. Tu en as donc menti, ma chere, dit-elle fort poliment ; tu en as menti tout net, & je t'abandonne.

Elle ſe leva là-deſſus, & ſe promena par toute la chambre dans une colere horrible. Son neveu & ſa femme de chambre s'écrierent à la fois : en verité, Myladi, vous êtes bien bonne ; le cas n'eſt que trop évident, la choſe ſaute aux yeux.

J'aurois volontiers écarté la chaiſe pour ſortir, mais ſon neveu vint s'y aſſeoir. Ce trait me piqua ; je crus que je ſerois indigne du rang honorable où j'avois été élevée, quoique j'euſſe peur de l'avouer, ſi je ne montrois pas quelque ſorte de fermeté. Quoi donc, Monſieur, lui dis-je, êtes-vous ici pour m'y retenir priſonniere, & pour m'y ſervir de geolier ? J'y ſuis, reprit-il, parce que cela me plaît. Eſt-il vrai, Monſieur, lui dis-je? Si c'eſt-là la réponſe d'un Gentilhomme à une perſonne comme moi, j'oſe-

rai bien affirmer que ce ne ſeroit pas celle d'un Gentilhomme à un autre Gentilhomme.

Myladi! Myladi! s'écria-t-il, c'eſt un cartel, parbleu! c'eſt un cartel, ou la peſte m'étouffe! Non, Monſieur, repliquai-je, je ne ſuis pas d'un ſexe à donner des cartels, & vous le penſez bien de même; autrement vous vous ſeriez bien gardé de donner lieu à ce que ce mot ſignifie.

Que cela ne vous ſurprenne pas, mon neveu, lui dit-elle; la créature ne parleroit pas ſur le ton, ſi elle n'avoit été au lit avec ſon Maître. Paméla, Paméla, me dit-elle en me frappant deux ou trois fois ſur l'épaule, & en grande colere, tu as perdu ton innocence, ma fille; tu as pris un peu de l'effronterie de ton Maître, & tu peux maintenant aller par-tout la tête levée. Eh bien donc, Madame, lui dis-je, je ſuis, à ce compte, indigne de votre préſence, & je demande à m'en éloigner.

Non, non, s'écria-t-elle; je veux ſavoir auparavant quelle raiſon vous pouvez m'alléguer, étant innocente, pour n'accepter pas ma propoſition. Je pourrois, lui dis-je, vous en alléguer une excellente, mais je vous prie de m'en diſpenſer. Je veux l'entendre abſolument, reprit-elle. Eh bien donc, Madame, je penſe que j'aurois peut-être plus de raiſons de n'aimer pas Monſieur que voilà dans votre maiſon, que dans celle-ci.

Eh bien donc, dit-elle en me contrefaiſant encore, il faut vous mettre à une ſeconde épreuve. Je pars dans l'inſtant pour

vous mener chez votre pere & votre mere, & vous remettre ſaine & ſauve entre leurs mains. Qu'avez-vous à dire à cela ? Ah ! ah ! Mademoiſelle Paméla, s'écria ſon neveu, voilà votre innocence un peu attrapée. Parbleu, Myladi, vous l'avez pour le coup miſe *à quia*.

Ayez la bonté, Madame, lui dis-je, de dire à ce joli Monſieur de s'éloigner de moi. Vos propoſitions ſont ſi obligeantes que je crois que vous ne voulez pas moins que me faire houſpiller. Je veux être pendu, reprit-il, ſi elle n'a envie de faire de moi un dogue qui la harcelle ; vous verrez que ce petit taureau-là nous jettera bientôt par-deſſus ſa tête. En vérité, Monſieur, lui-dis-je, vous vous comportez comme ſi vous étiez effectivement dans les lieux où les tigres & les ours s'entredéchirent.

Finiſſez, mon neveu, s'écria Myladi, vous ne faites que de lui donner prétexte à éluder mes queſtions. Allons, Paméla, répondez-moi. Volontiers, Madame, lui dis-je, & voici ma réponſe. Je n'ai nul beſoin de vous être obligée de l'honneur que vous offrez de me faire ; car je pars demain pour me rapprocher de mes parents. Tu en as menti pour la ſeconde fois, pécore que tu es, me dit-elle ! Je ne ſuis pas d'une qualité, répondis-je, à pouvoir repliquer à un tel langage. Encore, reprit-elle en fureur ! ne me provoque pas avec tes réflexions & ton inſolence : ſi tu l'oſes, je te traiterai d'une maniere indigne de moi. Vous l'avez déjà fait, penſois-

je en moi-même ; mais je n'osois le dire. Eh qui est-ce qui doit vous mener chez votre pere & votre mere, ajouta-t-elle ? Qui il plaira à mon Maître, Madame, répondis-je. Oh ! cela s'en va sans dire, reprit-elle ; tu feras sans doute tout ce qu'il lui plaira, si tu ne l'as pas déjà fait. Allons, Paméla, dis-moi franchement, n'as-tu pas été entre deux draps avec ton Maître ? Ah, ma drôlesse ! Ce discours me pénétra. Je suis surprise, Madame, lui dis-je, que vous puissiez gagner sur vous de me traiter de la sorte. Vous ne vous attendez pas sans doute à une réponse. Mon sexe & ma jeunesse devroient bien m'épargner un pareil traitement de la part d'une personne de votre naissance & de votre qualité, qui, malgré toutes les distances qu'on pourroit imaginer entre nous, est pourtant du même sexe que moi.

Tu es une audacieuse créature, & je le vois de reste, me dit-elle. De grace, Madame, lui dis-je, permettez-moi de m'en aller, on m'attend à dîner dans le bourg. Non, reprit-elle, je ne saurois me passer de vous, & quels que soient ceux chez qui vous devez aller, ils vous pardonneront quand on leur dira que c'est moi qui vous ordonne de n'y aller pas ; & ma jeune Dame, pour rire, peut bien me le pardonner aussi, si elle fait réflexion que c'est l'arrivée soudaine de la fille de feu sa Maîtresse, & de la sœur de son Maître, qui exige qu'elle reste au logis.

Mais de grace, Madame, considérez qu'un engagement de longue main est quel-

que choſe. Je le ſais comme toi, mon enfant, reprit-elle; mais je ne ſais pas pourquoi il faut que des ſouillons de filles de chambre le prennent ſur le ton d'engagement de longue main. Ah! Paméla, je ſuis fâchée de te voir, ainſi contrefaire tes ſupérieurs, & te donner de ſi grands airs; je vois que tu es gâtée ſans reſſource. De cette fille modeſte, innocente & humble que je t'ai connue autrefois, tu n'es plus propre au monde qu'au métier que je crains bien que tu ne faſſes.

De grace, Madame, interrompit ſon neveu, que ſignifie tout ce que vous dites. Sans doute que c'en eſt fait pour elle, & que la choſe lui plaît. Elle eſt dans un ſonge qui l'enchante, c'eſt dommage de l'éveiller avant que l'illuſion ſoit diſſipée. Toute méchante que vous me croyez, Madame, lui dis-je, je ne ſuis pas accoutumée à entendre des réflexions & des diſcours ſemblables à ceux que me tient Monſieur, & je ne ſaurois les ſouffrir.

Taiſez-vous, mon neveu, lui dit Myladi. Pauvre fille! ajouta-t-elle en ſecouant la tête! Quelle aimable innocence vient de faire naufrage! C'eſt le plus grand dommage du monde! Je pleurerois volontiers ſur elle, ſi cela pouvoit lui faire du bien. Mais elle eſt perdue ſans reſſource; & elle a, pour s'achever, pris les allures qui diſtinguent toutes les créatures de ſon eſpece.

La douleur me faiſoit verſer des larmes les plus ameres. Dites tout ce qu'il vous

plaira, Madame, repris-je; voici le dernier mot que je vous répondrai, ſi je puis m'en empêcher.

Madame Jewkes entra, & demanda à Myladi ſi elle étoit prête pour le dîner. La réponſe fut qu'oui. Je voulois ſortir avec elle; mais elle prit ma main, en diſant qu'elle ne pouvoit ſe paſſer de moi. Vous pouvez, Mademoiſelle, ajouta-t-elle, ôter vos gants & quitter votre éventail, car vous ne ſortirez pas. Si vous vous comportez comme il faut, vous me ſervirez à table, &, tout en mangeant je reprendrai un peu la converſation avec vous.

Puis-je dire un mot à Madame, dit la Jewkes. Je n'en ſais rien, Madame Jewkes, lui dis-je; Myladi me tient la main, & vous voyez que je ſuis une eſpece de priſonniere.

Qu'avez-vous à dire, madame Jewkes, interrompit Myladi, vous pouvez parler devant moi; mais la Jewkes ſortit, & parut affligée pour l'amour de moi. Elle m'a dit depuis que j'étois rouge comme de l'écarlate.

On avoit mis le couvert pour trois perſonnes dans l'autre ſalle. Myladi m'y traîna: allons, ma chere petite, me dit-elle chemin faiſant & d'un air moqueur, je vous ſervirai d'écuyer, & je prétends bien que vous le trouviez auſſi bon que ſi c'étoit mon frere.

Que mon ſort ſeroit affreux, penſois-je en moi-même, ſi j'étois auſſi méchante qu'elle

le croit ! Mon état étoit pourtant assez triste.

Allons, mon neveu, dit Myladi, mettons-nous à table. Et vous, Rebecca, ajouta-t-elle en s'adressant à sa suivante, aidez Paméla à nous servir; nous ne voulons point d'hommes auprès de nous. Allons, ma jeune Dame, continua-t-elle en se tournant vers moi, faudra-t-il que je vous aide à ôter vos gants blancs? Madame, lui dis-je, c'est un honneur que je n'ai pas mérité de votre part.

La Jewkes entra pour lors avec le premier plat. Attendez-vous quelqu'autre personne, madame Jewkes, lui dit-elle, que vous mettez trois couverts? Je croyois, reprit la Jewkes, que Myladi & Madame s'étoient assez rapatriées pour qu'elle se mît aussi à table. Que veut dire cette rustaude, reprit Myladi avec tout le dédain imaginable? Pouvez-vous vous figurer que je souffrirai qu'une créature comme celle-là mange avec moi? Elle mange bien avec mon Maître, Madame, soit dit sans vous déplaire, reprit la Jewkes. Je n'en doute pas, ma mie, lui dit Myladi, ni qu'elle n'y couche non plus, est-ce pas? Répondez-moi, Madame la joufflue. Que de licences les Dames de Cour se donnent!

Si elle y couche, repliqua la Jewkes en s'en allant, il y a peut-être des raisons pour cela. Oh! oh! dit Myladi, la pécore t'a-t-elle aussi mise de son parti? Allons ma chere petite, ôtez vos gants quand je vous le dis; &, sur

le champ, elle m'ôta elle-même le gant de la main gauche, & apperçut mon anneau. Dieu me soit en aide, s'écria-t-elle! ai-je la berlue, ou la créature a-t-elle effectivement un anneau! Voici bien une autre comédie, vraiment! Sais-tu bien, ma chere, que tu es dupe le plus cruellement du monde? Pauvre nigaude! tu as donc fait ce bel échange, & troqué ton honneur pour cette babiole! Je gagerois bien que ma petite reine a joué son rôle à merveille; qu'elle s'est carrée comme la femme la mieux mariée, & que par conséquent elle le prend encore sur le ton de Dame de qualité. Comment donc, dit-elle en me faisant faire la pirouette, te voilà aussi affectée qu'aucune nouvelle mariée que je connoisse! je ne m'étonne plus de te voir ainsi tirée à quatre épingles, & parler de tes engagements de longue main. Marches vers le miroir, je t'en prie, consideres-y ta figure, & reviens à moi, afin que je voie avec quelles graces tu peux jouer le rôle comique qu'on t'a donné à remplir.

Quoiqu'outrée de la maniere du monde la plus cruelle, je me résolus à garder le silence, & je fus pour cet effet m'asseoir sur la fenêtre, tandis qu'elle s'assit au haut bout de la table. Son impertinent neveu s'assit à côté d'elle, en me regardant avec une effronterie des plus insultantes: la mariée ne s'assiéra-t-elle pas auprès de nous, Madame, lui dit-il? Sans doute, reprit Myladi, rien n'est mieux pensé. Madame la mariée me pardon-

nera-t-elle de m'aſſeoir à ſa place? Je reſtai muette tout ce temps.

Tu as pourtant un reſte de modeſtie, mon enfant, me dit-elle en lâchant un miſérable quolibet; car tes grands airs te peſent tant, que, quoiqu'en ma préſence, tu es obligée de t'aſſeoir, ne pouvant plus en ſoutenir le faix. Je demeurai aſſiſe & toujours muette. Voilà un cruel contre-temps, me diſois-je en moi-même, qui m'empêche, pour ſurcroît, de témoigner mon attention envers celui à qui je dois le plus d'égards, & dont je m'attirerai peut-être l'indignation, s'il ſe trouve au rendez-vous avant moi. Elle mangea donc de la ſoupe, autant en fit ſon neveu. Et comme il diſſéquoit une volaille: ſi tu as quelqu'envie, mon petit cœur, me dit-il, je te ſervirai un aileron, une carcaſſe, ou un autre morceau. Mais peut-être, ajouta-t-il, aime-tu mieux le croupion: veux-tu que je te le porte? Et tout fils qu'il eſt de Mylord N..... & peut-être bientôt Lord lui-même, il ſe mit à rire en véritable idiot. Sa mere, qui étoit ſœur de Myladi Davers, étant morte, il tient de Mylord Davers le peu d'éducation qu'il a eu. Le pauvre ſot! Malgré toute ſa grandeur, il ne mourra jamais pour avoir eu part à une conjuration, du moins à une dont il ait dreſſé le plan. Si j'avois pu monter pour lors à ma chambre, je vous en aurois tracé le portrait. Pour un homme de vingt-cinq à vingt-ſix ans, ce qui eſt environ l'âge de mon cher Maître, c'eſt

c'eſt un mortel étrangement fagoté.

Servez-moi un verre de vin, Paméla, me dit Myladi. Sa femme de chambre voulant le lui donner: vous n'en ferez rien, Rebecca, lui dit-elle; je veux que Myladi que voilà me faſſe cet honneur, & je verrai en même-temps ſi elle ſait ſe tenir debout. Je gardois le ſilence ſans remuer.

M'entends-tu, Veſtale, continua-t-elle? Verſe-moi un verre de vin, quand je te l'ordonne. Quoi! tu n'en remues pas le pied! Attends, je vais me lever & te ſervir, moi! Je demeurois toujours immobile, & m'éventois ſans rien dire. Apparemment, Madame la mijaurée, me dit-elle, que, quand je vous aurai fait une demi-douzaine de demandes de ſuite, vous y répondrez en une ſeule fois; n'eſt-ce pas, ma petite mignonne?

J'étois ſi outrée que, ſans ſavoir ce que je faiſois, j'arrachai de bonne rage un morceau de mon éventail avec mes dents. Je gardai pourtant encore le ſilence, & ne fis que m'éventer avec vivacité.

Je crois, me dit-elle, qu'une demande de plus terminera la demi-douzaine, & j'eſpere qu'alors j'aurai droit à une réponſe de la part de votre humilité.

Le neveu ſe leva, m'apporta la bouteille & le verre. Allons, Madame la mariée, me dit-il, ayez la bonté de ſervir Myladi, & moi je ſerai votre adjoint. La bouteille & le verre ſont en bonne main, Monſieur, lui dis-

je, ſervez vous-même Myladi. Quoi donc ! pécore, dit celle-ci, penſes-tu être au-deſſus de cela ? Inſolente, continua-t-elle en ſe mettant en fureur, faites votre devoir quand je vous le dis, & me ſervez un verre de vin tout-à-l'heure ; ſinon je. . . .

Je ne puis qu'être battue, penſai-je en moi-même, en prenant un peu de courage. Si je n'étois, lui dis-je, que ce que vous me croyez, & qu'on requît de moi de vous ſervir à table, & même de me mettre à vos pieds, en vérité, Madame, je le ferois de grand cœur : mais, ſi vous ne voulez que triompher d'une perſonne qui penſe que l'honneur qu'elle a reçu lui preſcrit de jouer un autre rôle pour n'en être pas tout-à-fait indigne, en ce cas, Madame, je ſuis obligée de vous dire que je n'en ferai rien.

Sa ſurpriſe parut ſans égale. Je ſuis, dit-elle en regardant alternativement ſon neveu & ſa femme-de-chambre, je ſuis dans un étonnement inconcevable. Non, je n'en reviens pas. Tu voudrois donc à ce compte que je concluſſe que tu es la femme de mon frere, n'eſt-ce pas ?

Vous me l'arrachez, Madame, répondis-je. Mais, reprit-elle, t'imagines-tu donc toi-même l'être en effet ? Qui ſe tait conſent, dit ſon neveu ; il eſt clair qu'elle le penſe ainſi. Me leverai-je, Madame, pour rendre mes reſpects à ma nouvelle tante ?

Es-tu donc ſi poſſédée du démon de l'impudence, me dit Myladi, que d'oſer te regarder comme ma ſœur ? Madame, repris-

je, c'eſt une queſtion à laquelle il convient beaucoup mieux que votre digne frere réponde que moi.

Elle ſe leva toute en fureur : Madame, lui dit ſa femme-de-chambre, vous vous ferez plus de mal qu'à elle ; arrêtez de grace. Si la pauvre fille a été abuſée par le mariage ſuppoſé, comme vous l'avez oui dire, elle mérite la compaſſion de Myladi bien plus que ſa colere. Cela eſt vrai, Rebecca ; cela eſt très-vrai, lui dit-elle : mais en même-temps il n'y a pas moyen de ſupporter l'inſolence de la créature.

Je voulois gagner la porte & ſortir, mais le neveu courut & y appuya le dos. Je m'attendois à de mauvais traitements de la part de l'orgueilleuſe & emportée Myladi Davers ; mais j'avoue que ceci paſſa mon imagination. Monſieur, lui dis-je, quand mon Maître viendra à ſavoir votre impoliteſſe à mon égard, vous aurez peut-être lieu de vous en repentir. En diſant cela je fus me raſſeoir ſur la fenêtre.

Un autre cartel, ou le diable m'emporte, dit-il ! mais je ſuis bien-aiſe du moins qu'elle l'appelle ſon Maître. Vous voyez, Madame, ajouta-t-il, qu'elle-même ne croit pas être mariée, & que par conſéquent elle n'a pas été ſi abuſée que vous le penſez. Là-deſſus il vint à moi, & mettant un genou en terre, avec un air d'inſulte qui tenoit de plus que de la barbarie : ma chere tante, me dit-il, donnez-moi votre bénédiction,

* ou votre malédiction, il ne m'importe lequel des deux; donnez vîte ſeulement, de peur que je ne perde mon dîner.

Freluquet doré, lui dis-je en lui jettant le plus mépriſant de tous les regards (car il étoit galonné ſur toutes les coutures), dans vingt ou trente ans d'ici, quand vous ſerez en âge de raiſon, je ſaurai mieux comment vous répondre; en attendant jouez avec vos laquais, & non pas avec moi. Ce mot lâché, je fus m'aſſeoir ſur une autre fenêtre plus voiſine de la porte. Pour lui, il avoit l'air auſſi franchement ſot qu'il l'eſt en effet

Rebecca, Rebecca, s'écria Myladi, il n'y a pas moyen d'y tenir! Cela eſt inoui! Quoi donc! le parent de Mylord Davers, & le mien, ſera traité de la ſorte par une ſouillon comme celle-là? Elle accourut en même-temps vers moi, & je commençai bien ſincérement à craindre; car au fond mon courage ne va guere loin. Mais madame Jewkes entendant les paroles s'échauffer, rentra avec le ſecond ſervice, & dit à Myladi: de grace, Madame, ne vous agitez point à cet excès; j'ai grand peur que ce jour n'amene des choſes qui mettront plus d'éloignement

* En Angleterre les enfants bien nés, juſqu'à un âge aſſez avancé, vont, en ſe levant & en ſe couchant, demander la bénédiction à leurs peres & meres, ou à leurs oncles & tantes quand leurs parents ſont morts; ils vont même quelquefois la demander à ceux-ci, du vivant & en préſence de leurs peres & meres; ce qui eſt un rafinement du bel air.

que jamais entre Myladi & ſon frere ; car mon Maître aime Madame à la folie.

Tais-toi, ma mie, lui dit Myladi ; j'eſpere qu'étant née dans cette maiſon, j'y aurai quelque privilége, ſans être obligée d'écouter les impertinents domeſtiques qui y ſont.

Je vous demande mille pardons, reprit la Jewkes ; & ſe tournant vers moi : Madame, me dit-elle, mon Maître trouvera très-mauvais que vous le faſſiez ainſi attendre. Je me levai là-deſſus pour ſortir. S'il n'y a que cette raiſon, reprit Myladi, la créature ne ſortira pas. Elle courut auſſi-tôt à la porte, la ferma, & dit à madame Jewkes : gardez-vous, ma mie, de rentrer ici que je ne vous appelle. Allons, Mademoiſelle, me dit-elle en venant à moi & me ſaiſiſſant la main, vous aurez la bonté de trouver vos jambes.

Je demeurai debout. Voilà, dit-elle en me tapotant les joues, un incarnat qui montre que ton petit cœur a de la rancune de reſte, ſi tu oſois la laiſſer voir : viens ici, ajouta-t-elle en me tirant juſqu'à ſa chaiſe : tiens-toi-là debout, &, pendant que je dîne, réponds-moi à quelques queſtions : je te renverrai enſuite, en attendant que je faſſe rendre compte à ton impudent Maître ; je vous confronterai pour lors, & tout ce myſtere d'iniquité ſera développé ; car je t'avertis que je prétends l'approfondir.

Lorſqu'elle ſe fut raſſiſe, je m'en fus à la fenêtre du côté oppoſé de la ſalle qui regarde ſur le jardin de derriere. Ne mettez pas

Madame en colere, Mademoille Paméla, me dit alors ſa ſuivante; tenez-vous debout auprès de Myladi, comme elle vous l'ordonne. De grace, ma bonne, lui dis-je, contentez-vous d'exécuter les ordres de votre Maîtreſſe ſans prétendre me donner auſſi les vôtres. Je vous demande mille pardons, ma chere Mademoiſelle Paméla, me dit-elle : vraiment les temps ſont bien changés pour vous, à ce que je vois ! Myladi, repris-je, eſt fort autoriſée à réclamer le privilége d'en uſer librement dans la maiſon où elle eſt née; mais vous pouvez, par la même raiſon, faire treve aux airs libres dans la maiſon où vous avez reçu votre éducation. Oh ! oh ! Mademoiſelle Paméla, me dit-elle, puiſque vous m'y forcez, je vous parlerai à cœur ouvert. Paix, paix, ma chere bonne, lui dis-je contrefaiſant le langage de Myladi Davers à la Jewkes. Myladi n'a pas beſoin de votre ſecours; d'ailleurs je ne ſais pas gronder.

La ſuivante étoit ſi outrée, qu'elle en bégayoit de rage, tandis que le petit Mylord s'en tenoit les côtés de rire. Le diable m'emporte, ma pauvre Rebecca, lui dit-il, je te conſeille en ami de la laiſſer moriginer à Myladi; car elle en vaut plus de vingt comme toi & moi. Et puis il ſe remit à rire, & à répéter, *je ne ſais pas gronder*, qui étoient mes dernieres paroles. Parbleu, Mademoiſelle, ajouta-t-il, vous ſavez dire en récompenſe des choſes diablement piquantes, ou la peſte m'étouffe ! Ah ! pauvre Rebecca,

te voilà toute ſtupéfiée, ou je meure!

Mais encore, Paméla, me dit Myladi, viens ici, & parle-moi franchement. Te crois-tu donc bien réellement mariée? Ma très-chere Dame, repris-je en m'approchant de ſa chaiſe, je répondrai volontiers à toutes vos queſtions, ſi vous voulez ſeulement m'écouter en patience, & ne pas vous mettre en colere comme vous faites: mais je ne ſaurois ſouffrir d'être traitée de la ſorte par Monſieur que voilà, & par la femme de chambre de Myladi. Mon enfant, reprit-elle, tu es fort impertinente à Monſieur que voilà; tu ne ſaurois te réſoudre à m'être civile; & la femme de chambre de Myladi vaut beaucoup mieux que toi. Mais il ne s'agit pas de cela: eſt-ce bien ſincérement que tu te crois mariée?

Je vois, lui dis-je, Madame, que vous êtes réſolue à ne trouver bonne aucune des réponſes que je pourrois vous faire. Si je diſois que non, vous m'accableriez d'épithetes, & peut-être auſſi que je n'aurois rien dit de trop vrai. Si j'oſe lâcher un oui, vous me demanderez comment je puis avoir l'audace de le penſer, & vous appelleriez cela un mariage ſuppoſé. Je veux, dit-elle, une réponſe plus poſitive. Eh de grace, Madame, interrompis-je! que vous ſervira-t-il de ſavoir ce que je penſe? vous n'en croirez pas moins ce qu'il vous plaira.

Mais, reprit-elle, peux-tu bien avoir la vanité, l'orgueil, la ſottiſe de te croire actuellement mariée à mon frere? Il n'eſt pas

hébêté, mon enfant; mais en récompenſe il eſt libertin de reſte; & tu n'es pas la premiere en date entre les guenipes qui l'ont cru trop légérement. Bon, bon, lui dis-je dans une agitation terrible; mais comme je ſuis tranquille & contente de mon ſort, je prie Myladi de me laiſſer dans cet état auſſi long-temps qu'il ſe pourra. Il me ſuffira de ſavoir mon déſaſtre quand je ne pourrai plus en douter. S'il étoit auſſi terrible que Myladi le prétend, elle devroit avoir pitié de moi, plutôt que de me tourmenter ainſi avant le temps.

Fort bien, dit-elle; mais t'imagines-tu que je puiſſe penſer ſans chagrin qu'une jeune créature que ma pauvre chere mere aimoit tant, ſe ſoit ainſi précipitée la tête la premiere, & ait conſenti à ſa perte en donnant dans un panneau groſſier, après avoir fait une ſi noble & ſi longue réſiſtance?

Je ſuis à cent lieues de me croire abuſée & perdue, Madame, lui dis-je; & vous me permettrez de dire que je ſuis auſſi innocente & auſſi vertueuſe que je l'aie jamais été de ma vie. Tu mens, reprit-elle. Madame me l'a déjà dit deux fois.

Ce mot me coûta un coup ſur la main. Je remercie très-humblement Myladi, lui dis-je en faiſant une profonde révérence: mais en même-temps je ne pus retenir mes larmes. Quoique je vous remercie du traitement que j'éprouve de votre part, ajoutai-je, je doute fort, Madame, que votre cher frere en faſſe autant. Approche-toi un peu de moi, ma

chere petite, me dit-elle ; &, ſi tu ne crois pas avoir déjà ſuffiſamment brouillé les cartes entre le frere & la ſœur, je fournirai un peu plus de matiere aux rapports que tu lui feras. Apprends, mon enfant, que, s'il étoit ici je t'en traiterois un peu plus mal, & ne l'épargnerois pas lui-même. Plût à Dieu qu'il y fût, m'écriai-je ! Oſes-tu bien me menacer, inſolent boute-feu que tu es.

De grace, Madame, repris-je en m'éloignant un peu, faites réflexion ſur tout ce que vous m'avez dit depuis que j'ai eu l'honneur ou plutôt le malheur de me préſenter devant vous; & voyez s'il vous eſt échappé avec moi un ſeul mot digne d'une perſonne de votre rang, en ſuppoſant même que je fuſſe la guenipe & la créature pour laquelle vous me prenez. Viens ici, je t'en prie, ma chere petite impudente; viens à ma portée pour un moment, reprit-elle, & je te répondrai comme tu le mérites.

Elle vouloit dire aſſurément qu'elle me ſoufflette roit. Mais j'euſſe été indigne du bonheur qui m'étoit échu en partage, ſi je n'avois pas montré un peu de reſſentiment.

Quand on eut deſſervi, je penſe, lui dis-je, que je puis à préſent m'ôter de devant les yeux de Madame? Je penſe que non, répondit-elle. Je gage, ajouta-t-elle, que ton eſtomac eſt trop plein pour manger, ainſi tu peux bien jeûner juſqu'au retour de ton joli homme de Maître.

Permettez, Madame, dit ſa femme de chambre, que la pauvre fille mange avec

Mademoiſelle Jewkes & moi. Vous avez bien de la bonté Mademoiſelle Worden, lui dis-je; mais, comme vous l'obſerviez tout-à-l'heure, les temps ſont bien changés pour moi; & j'ai en dernier lieu été honorée d'une compagnie ſi ſupérieure à la vôtre, que je ne ſaurois m'y abaiſſer.

Vit-on jamais une inſolence pareille, dit Myladi! Ah! Rebecca! pauvre Rebecca! s'écria le neveu; elle vous bat à plate-couture. Myladi voudroit-elle bien me dire combien de temps je dois reſter encore ici, ajoutai-je? car elle peut voir par cette lettre que je ſuis obligée de ſortir pour exécuter les ordres de mon Maître; & là-deſſus je lui donnai la lettre que ce cher Maître m'avoit écrite de chez M. Carlton, & que j'eſpérois qui la porteroit à me mieux traiter, parce qu'elle pourroit en inférer l'honneur que ſon frere m'avoit fait. C'eſt bien en effet la main de mon digne frere, dit Myladi. Elle eſt adreſſée à Mademoiſelle Andrews. C'eſt apparemment à vous, mon enfant? Elle lut enſuite la lettre, faiſant les remarques ſuivantes à meſure qu'elle avançoit.

Ma très-chere PAMÉLA, ... » Bien » débuté! « *J'eſpere que vous ne vous alarmerez pas de ce que je ne reviens pas ce ſoir au logis.* » Vraiment c'eſt du tendre, cela! Et » vous en êtes-vous alarmée, pauvre en» fant? « *Vous pouvez bien penſer que je ne ſaurois me défendre de reſter ici.* Oh! cela ne » ſouffre pas de difficulté! Une créature de » ton métier eſt plus tendrement traitée que

» ne le ſeroit une honnête femme. Mais re-
» marquez, je vous prie, comme il finit. « *Je ſouhaiterois volontiers,* » de grace, mon ne-
» veu, remarquez ceci, « *je ſouhaiterois vo-lontiers que nous* » appuyez bien ſur ce *nous*,
» car il eſt d'un grand poids, *que nous ne nous fuſſions pas engagés à nous trouver demain au ſoir cher le Chevalier S..... avec nos bons voi-ſins.* » Quoi donc, mon enfant! les bons
» voiſins & le Chevalier S..... te permet-
» tent-ils de leur rendre des viſites? A ce
» compte je leur réponds bien qu'ils n'en au-
» ront jamais des miennes; « *& d'un autre côté, j'ai ſi fort à cœur de partir Mercredi pour le Comté de Bedford.* » Oh! oh! mon ne-
» veu, nous venons bien à point nommé, à ce
» que je vois: « *que, tant pour cela que pour mieux répondre aux civilités de tant de bons amis qui s'y trouveront pour l'amour de nous, je ne me ſoucie pas de remettre la partie.* » Ob-
» ſervez bien ce qui ſuit, mon neveu. « *Ce que je vous demande donc en grace*: » remarquez
» comment le miſérable, qui a pu nous trai-
» ter, moi & votre oncle, comme vous ſavez
» qu'il a fait, ſe rend l'humble ſuppliant
» d'une pareille créature! « *Je vous demande donc en grace, ma chere.* » *Ma chere*! C'eſt
» cela qui eſt beau! Je prie Dieu de pouvoir
» l'achever ſans mal de cœur. « *Ce que je vous demande donc en grace, ma chere* (elle me regardoit pour lors en face), *eſt d'aller dans la berline chez le Chevalier: plutôt vous parti-trez, & mieux ce ſera.* » Tuchoux! pourquoi
» tant de diligence, puiſque nous ne ſom-

» mes attendus que ce ſoir ? Pourquoi ? Le
» voici : remarquez, je vous prie, la raiſon.
» Hem ! *Parce que vous vous divertirez avec une compagnie dont tous les membres.* „ (Pre-
» nez bien garde à ceci, mon neveu, “) *dont tous les membres vous admirent tant.* „ Vous
» noterez que, s'il avoit été marié, il ſe ſeroit
» plutôt pendu que de lâcher un trait auſſi
» obligeant, j'en jurerois bien. Cela eſt très-
» vrai, ma tante, reprit le neveu ; cela eſt
» clair comme le jour. “ (Pauvre mariage, diſois-je en moi-même, comme on te ménage peu ! J'eſpere pourtant que la bonne Myladi Davers n'en parle pas ainſi par expérience. Je n'oſois m'en expliquer. (*Dont tous les membres vous admirent tant.* „ Il faut que je
» le répete encore, ajouta-t-elle, “ *dont tous les membres vous admirent tant.* „ Je voudrois
» pour l'amour de toi, ma jolie petite De-
» moiſelle, que tu fuſſes auſſi *admirable* pour
» ta vertu, que pour ton beau petit muſeau “. *J'eſpere vous y joindre l'après-dînée à l'heure du thé.* „ A ce compte, mon enfant, il ſera
» temps de reſte, dans une heure ou deux d'ici,
» de ſonger à remplir tous vos importants en-
» gagements de longue main. “*Ce qui me vaudra mieux, que de gagner premiérement le logis pour aller vous retrouver enſuite, parce que je gagnerai par-là ſix milles de chemin, & que je ſais que la compagnie excuſera mon équipage, vu l'occaſion.* „ C'eſt fort bien dit, mon en-
» fant : tout ajuſtement ſera aſſez bon, en
» vérité, pour toute compagnie qui t'admi-
» rera, & pour l'auteur de ta ruine ! .....

» Mon neveu ! mon neveu ! s'écria-t-elle,
» écoutez encore, car ce qui ſuit vaut de
» l'or. " *Chaque inſtant de cette courte abſence paroît un jour.* ,, Que dites-vous de celui-là ?
» il faut que je le répete ; " *chaque inſtant de cette courte abſence paroît un jour.* !..., Admi-
» rez auſſi le bel eſprit du bon ſire ! On voit
» bien que l'amour eſt une nouveauté pour
» lui. Il s'eſt paſſé un temps des plus longs
» & des plus ennuyeux depuis qu'il n'a vu
» ſon adorable : ſon amoureux calcul ne le
» fait pas monter à moins de douze jours &
» douze nuits. Il n'en rabattroit pas une
» minute ; & cependant, tout ennuyeux
» que ce temps lui paroiſſe, ce n'eſt, ſelon lui,
» qu'une courte abſence. C'eſt parler com-
» me un oracle, mon bon cher frere ; j'ad-
» mire la juſteſſe avec laquelle vous vous
» accordez avec vous-même. Mais les ſages
» qui deviennent amoureux ſont toujours
» les plus ſots des hommes. Or, écoutez main-
» tenant la raiſon pour laquelle cette courte
» abſence, qui eſt en même-temps une ſi
» longue abſence, lui paroît ſi ennuyeuſe. "
Chaque inſtant de cette courte abſence paroît un jour à celui qui eſt, » remarquez, « *à celui qui eſt avec toute la ſincérité imaginable, mon très-cher amour.* » Foin du très-cher
» amour ! L'expreſſion me ſera déſormais
» inſupportable. Mon neveu, dites, je vous
» prie, à votre oncle de ne m'appeller jamais
» ſon très-cher amour.,, *A vous pour jamais!*
» Certes, mon frere, vous mentez, & vous
» le ſavez, qui plus eſt. Si bien donc, ma

» bonne Myladi Andrews, ou Myladi tout
» ce qu'il vous plaira, que *votre très-cher*
» *amour* doit être *à vous pour jamais!* Et tu
» as la vanité de croire cela? Mais attendez,
» voici un poſtſcript. Le pauvre homme ne
» pouvoit ſe réſoudre à prendre congé de
» ſon *très cher amour.* Il en tient furieuſe-
» ment au moins! En vérité *ſon très-cher*
» *amour*, vous êtes bien heureuſe d'avoir
» un tel amant! "*Si vous pouviez aller dîner*
avec eux.» Criez miſéricorde à préſent, mon
» *très-cher amour*, car voici venir votre enga-
» gement de longue main! "*Ce ſeroit une li-*
berté qui leur feroit d'autant plus de plaiſir
qu'ils ne s'y attendent point. Me voilà enfin
au bout de l'obligeante lettre. Vous voyez,
me dit-elle, que cette liberté peu attendue,
& infailliblement peu ſouhaitée, à moins que
ce ne ſoit par complaiſance pour ſa ſottiſe,
eſt un honneur que vous ne ſauriez faire à
cette compagnie ſi portée à admirer. Et il
m'eſt ſi impoſſible à moi-même de m'empê-
cher de vous *admirer*, *mon très-cher amour*,
que je ne vous perdrai pas de vue de toute
la ſoirée. Car il ſeroit bien cruel que la
ſœur de ton Maître ne pût pas avoir le bon-
heur de jouir un peu de ta charmante com-
pagnie.

Je vis aſſez qu'il m'avoit très-peu ſervi
de lui montrer ma lettre, & je m'en repen-
tis pluſieurs fois pendant qu'elle la liſoit.
J'eſpere donc, Madame, lui dis-je, que
vous me permettrez d'envoyer faire mes
excuſes à votre cher frere, & l'avertir que

Myladi eſt venue, & qu'elle eſt ſi épriſe de moi qu'elle ne ſauroit ſe réſoudre à me laiſſer aller. Qu'elle eſt charmante, me dit-elle avec dépit ! tu voudrois apparemment que ton cher Maître fût ici, pour y quereller ſa ſœur à ton ſujet? Mais tu ne ſortiras pas de devant mes yeux : je voudrois te demander à préſent quelle étoit ton idée en me montrant cette lettre? Mon idée étoit, repris-je, de montrer à Myladi comment j'étois engagée pour tout le jour & pour ce ſoir. Eh ! tu ne me l'as pas montrée par cette ſeule raiſon, me dit-elle. Je n'en ſais rien, Madame, répondis-je ; mais, ſi vous en pouviez déduire quelqu'autre choſe, je pourrois eſpérer auſſi de n'en être pas plus mal traitée.

Ses yeux commencerent à s'allumer. Je ſais, me dit-elle en me ſaiſiſſant la main fort rudement ; je ſais, inſolente créature, que vous ne me l'avez montrée que pour m'inſulter. Vous me l'avez montrée afin que je viſſe qu'il pouvoit avoir de meilleures manieres pour une gueuſe née gueuſe, que pour moi & le bon Mylord Davers. Vous me l'avée montrée pour eſſayer ſi je ſerois une ſotte auſſi crédule que vous, & pour me faire regarder votre mariage comme réel, tandis que je ſais toute la fripponnerie de l'affaire, & que j'ai lieu de croire que vous le ſavez auſſi. Et vous me l'avez montrée pour me jetter au nez qu'il fait des baſſeſſes en faveur d'une image comme vous, au déshonneur d'une famille plus ancienne & plus

exempte de taches qu'aucune qu'il y ait dans le Royaume. Je te donne à préſent cent guinées pour le premier mot impertinent que tu lâcheras, afin de pouvoir te fouler aux pieds à mon aiſe.

Cela n'étoit-il pas bien terrible! J'aurois ſans doute beaucoup mieux fait en ne lui montrant pas la lettre. J'étois épouvantée. Cette horrible menace, ſes yeux allumés, & l'air de rage qui étoit répandu ſur ſa perſonne, m'ôterent tout mon courage. Ma chere Dame, lui dis-je en pleurant, ayez pitié de moi. Je vous jure que je ſuis honnête & vertueuſe : en vérité je ne ferois pas une mauvaiſe action pour tout l'or du monde.

Quoique je ſache toute la fourbe de ton prétendu mariage & de ton ridicule anneau que voilà, comme tout le reſte de cette ſcene d'extravagance & d'iniquité, me dit-elle, je n'aurai jamais la patience de te voir me montrer un inſtant de plus la vanité de te croire mariée à mon frere. Je n'en ſouffrirai jamais la penſée. Ainſi, Paméla, prends garde, prends garde, petit rejeton de gueux, prends garde.

Madame, lui dis-je, épargnez de grace mes chers parents ; ils ſont honnêtes & induſtrieux. Un temps fut qu'ils vécurent ſur un bon pied, & ils n'ont jamais été gueux ; chacun eſt expoſé à des malheurs. Je puis aiſément ſupporter les plus cruelles imputations qui ne tombent que ſur moi, parce que je connois mon innocence ; mais je ne

puis ſouffrir qu'on attaque des parents auſſi honnêtes & auſſi laborieux que les miens, qui ont eſſuyé les plus grandes traverſes, ſans jamais rien devoir qu'à la bénédiction de Dieu, & à leurs pénibles travaux.

Oh! oh! ne voudrois-tu point, canaille que tu es, prétendre à des aïeux & à une famille! Dieu me donne patience, & me ſoit en aide! je ſuppoſe que la ſotte fantaiſie de mon frere pour toi, jointe à ſa méchanceté naturelle, lui fera bientôt faire des recherches à la Chambre des Comptes pour donner du relief à l'obſcurité d'où tu tires ton origine. Provoque-moi encore, je t'en conjure. Je te donne tout au monde pour me dire une ſeule & unique fois que tu te crois mariée à mon frere.

J'eſpere, lui dis-je, que vous ne me tuerez pas: & puiſque rien de ce que je puis dire ne ſauroit vous plaire, & que vous êtes réſolue à me quereller ſans miſéricorde; puiſqu'il ne faut pas que je diſe oui ou non de ce que je penſe, ayez la bonté de faire de moi ce que vous avez deſſein d'en faire, & de me permettre de vous délivrer de ma vue.

Elle me donna un coup ſur la main, & s'avançoit pour me donner un ſouffler; mais madame Jewkes & la femme de chambre l'entendant de dehors, elles entrerent toutes deux dans ce moment, & la premiere ſe mettant entre nous, vous ne ſavez pas ce que vous faites, Madame, lui dit-elle; en vérité vous ne le ſavez pas. Mon Maître ne

me pardonneroit jamais ſi je ſouffrois qu'on traite ainſi dans ſa maiſon une perſonne qu'il aime ſi tendrement : & je ne le ſouffrirai pas, toute Myladi Davers que vous êtes. La femme de chambre s'en mêla auſſi, & lui dit que je n'étois pas digne de ſa colere. Mais elle étoit abſolument hors d'elle-même.

Je voulois ſortir, & madame Jewkes me prit la main pour me mener dehors. Mais le digne neveu s'adoſſa encore contre la porte, & mettant la main ſur ſon épée, dit que je ne ſortirois pas que ſa tante ne l'eût permis. Il tira même ſon épée à moitié; ce qui m'épouvanta ſi fort, que je m'écriai : ah ! mon Dieu ! l'épée ! l'épée; & que, ne ſachant ce que je faiſois, je courus à Myladi elle-même, la ſerrai fortement, oubliant pour l'inſtant à quel point elle étoit mon ennemie, & lui dis en tombant ſur mes genoux, défendez-moi, ma chere Dame ! l'épée ! l'épée ! Ma Maîtreſſe va tomber en convulſion, dit la Jewkes; mais Myladi Davers étoit elle-même ſi étonnée de ce que les choſes en étoient venues ſi loin, que, ſans écouter la Jewkes, elle dit à ſon parent, ne tirez pas votre épée, mon neveu; vous voyez que, toute hardie qu'elle eſt, elle ne peut en ſoutenir la vue.

Raſſurez-vous, me dit-elle, il ne vous effraiera pas davantage. Je tâcherai de ſurmonter ma colere, & j'aurai pitié de vous. Levez-vous, & ne faites pas la ſotte. La Jewkes me tenoit un flacon ſous le nez,

qui m'empêcha de m'évanouir. Madame Jewkes, lui dit Myladi, ſi vous voulez que je vous pardonne, laiſſez-nous enſemble Paméla & moi : retirez-vous, mon neveu ; Rebecca reſtera ſeule ici.

Je m'aſſis ſur la fenêtre, dans une affreuſe agitation ; car je venois d'être terriblement épouvantée. Vous ne devriez pas vous aſſeoir en préſence de Myladi, Mademoiſelle Paméla, me dit la ſuivante. Oui, oui, dit Myladi, qu'elle s'aſſeye juſqu'à ce qu'elle ſoit un peu revenue de ſon effroi ; & vous, Rebecca, mettez ma chaiſe à côté d'elle. Elle s'aſſit donc vis-à-vis de moi. En vérité, Paméla, me dit-elle en tâchant de mettre la faute ſur moi, vous avez donné carriere à votre langue d'une maniere bien inſultante, & avec mon neveu qui eſt homme de qualité, & avec moi-même. Avouez, ajouta-t-elle en palliant ſa cruauté, & en réfléchiſſant ſans doute qu'elle en avoit plus fait que ſon frere ne pourroit lui en pardonner, avouez que vous avez été bien impertinente, & demandez pardon à mon neveu & à moi, & je tâcherai d'avoir pitié de vous. Car, après tout, vous êtes une aſſez bonne fille, & c'eſt dommage que vous n'ayiez pas ſoutenu la gageure en demeurant honnête.

Vous me faites une injure, Madame, lui dis-je, en vous imaginant que je ne ſuis pas honnête. N'avez-vous pas été au lit avec mon frere, reprit-elle ? allons, parlez. Madame, lui dis-je, vous me faites vos queſtions d'une maniere & en des termes bien étranges.

Oh! votre délicateſſe, reprit-elle, eſt bleſſée de la franchiſe de ma demande. C'eſt une mignardiſe qui ſe paſſera bientôt, mon enfant; bientôt, je vous en aſſure. Mais répondez-moi poſitivement. Si je le fais, Madame, la ſeconde queſtion ſera, êtes-vous mariée? & vous ne ſerez pas contente de ce que j'y répondrai, & me battrez de nouveau.

Je ne vous ai pas encore battue, reprit-elle. L'ai-je fait, Rebecca? A ce que je vois, vous voudriez bien controuver une hiſtoire, n'eſt-ce pas? Je ne ſaurois ſouffrir, je te jure, que tu aies ſeulement la penſée que tu ſois ma ſœur. Je ſais le fond du tour qu'on t'a joué, & mon opinion eſt que tu le ſais auſſi. C'eſt ſeulement une petite ruſe de ta part, pour que tes grimaces ſervent de manteau à ta facilité, & t'aident à tirer un meilleur parti de lui. Allons ma drôleſſe, tu vois que je connois un peu le monde; autant à mes trente-deux ans que toi à tes quinze, entends-tu?

Je me levai de deſſus la fenêtre, & m'en allant à l'autre bout de la chambre, battez-moi encore ſi vous voulez, lui dis-je; mais il faut que je vous diſe, Madame, que je mépriſe tous vos diſcours, & que je ſuis auſſi parfaitement mariée que vous.

A ce mot elle courut à moi, mais ſa femme de chambre vint encore ſe mettre entre deux. Chaſſez, lui dit-elle, Madame, chaſſez de votre préſence cette vaine & méchante petite créature; elle n'eſt pas digne d'y

paroître ; elle ne fera que chagriner Myladi. Otez-vous du chemin, Rebecca, lui dit-elle. Voilà un diſcours que je ne ſouffrirois pas de la part même de mon frere ; je ne l'endurerai jamais. Auſſi parfaitement mariée que moi ! Eſt-ce que cela ſe peut ſouffrir ? Mais ſi la créature croit qu'elle l'eſt, Madame, dit la ſuivante, elle eſt auſſi à plaindre d'être ſi crédule, que mépriſable pour ſa vanité.

J'eſſayai de m'échapper par la porte ; mais elle ſaiſit ma robe, & me fit revenir ſur mes pas. De grace, Madame, lui dis-je, ne me tuez pas, je n'ai fait aucun mal. Mais elle ferma la porte à deux tours ſans m'écouter, & mit la clef dans ſa poche. Appercevant madame Jewkes devant la fenêtre, je levai le chaſſis, & lui dis : madame Jewkes, je crois qu'il vaudroit mieux que le carroſſe allât trouver mon Maître, pour l'informer que Myladi Davers eſt ici, & que je ne ſaurois la quitter.

Elle étoit réſolue à trouver tout mauvais, quoi que je puſſe dire. Non, non, dit-elle ; car il croira pour lors que je fais ma compagne de ſa créature, & que je ne ſaurois m'en ſéparer. Je croyois, Madame, lui dis-je, que vous ne pouviez jamais trouver à redire à un pareil meſſage. Tu ne ſais rien de ce qui appartient aux gens de qualité, ma drôleſſe, me dit-elle. Et comment le ſaurois-tu ? Ni n'en ai envie à ce prix, penſois-je en moi-même ?

Que lui ferai-je donc dire, Madame ?

Rien, reprit-elle : qu'il attende ſon très-cher amour, & qu'il l'attende inutilement ; ce ne ſera que quelques heures de plus, de chacune deſquelles il fera un jour dans ſes amoureux calculs. Madame Jewkes s'approchant un peu plus de la fenêtre, & Myladi ſe promenant par la chambre, au bout de laquelle j'étois pour lors, je lui dis tout bas, que Robert m'attende à l'allée d'ormes, je vais bientôt redoubler mes efforts pour m'échapper.

Auſſi parfaitement mariée que moi, répétoit Myladi ! l'inſolente créature, ajoutoit-elle en parlant à elle-même, à ſa femme-de-chambre, & de temps en temps à moi ! Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de lui plaire en rien, je crus qu'il valoit mieux me taire, & je le fis. Je ſuis donc indigne d'une réponſe, me dit-elle pour lors ? Si je parle, repris-je, quelque reſpectueuſement que je le faſſe, vous vous mettez en colere contre moi ; & ſi je garde le ſilence, vous en êtes mécontente. Si vous vouliez ſeulement me dire comment je pourrois vous obliger, je le ferois de tout mon cœur.

Confeſſe la vérité, me dit-elle, avoue que tu es une fille perdue, que tu as couché avec ton Maître, & que tu en es fâchée, auſſi-bien que de la diſcorde que tu as occaſionnée entre lui & moi, alors je te regarderai en pitié & le perſuaderai à te mettre dehors avec cent ou deux cents guinées. Et quelqu'honnête fermier, par compaſſion ou par envie de ton argent, s'aviſera peut-être

de ſervir de couverture à ta honte ; ou, ſi perſonne ne veut de toi, il faudra faire vœu de pénitence, & devenir auſſi humble que je te l'ai crue autrefois.

J'étois navrée juſqu'au fond de l'ame de ce torrent d'extravagances dictées par la rage, & de me voir ainſi privée du plaiſir d'aller trouver l'unique objet de tous mes deſirs, & je tremblois d'ailleurs d'encourir la diſgrace de mon cher Maître. Je vis en m'aſſeyant qu'il n'étoit pas fort difficile de ſauter par la fenêtre dans la cour, avec laquelle la ſalle étoit de niveau, & que j'en avois un beau moyen, n'ayant pas rebaiſſé le chaſſis lorſque j'avois parlé à madame Jewkes. Je n'eus pas plutôt apperçu que Myladi avoit gagné l'autre bout de la ſalle dans ſes allées & venues, que je montai ſur la fenêtre, & la franchis comme un éclair. Je m'enfuis à toutes jambes, tandis que Myladi me rappelloit à une fenêtre, & ſa ſuivante à l'autre. Deux de ſes gens accoururent à ſes cris ; & comme elle leur ordonnoit de m'arrêter : touchez-moi, ſi vous l'oſez, faquins, leur dis-je. Les ordres de leur Maîtreſſe l'auroient emporté ſur mes menaces, ſi M. Colbrand, à qui il paroît que madame Jewkes, voyant comme on me traitoit, avoit eu la bonté d'ordonner de ſe trouver à portée, accourut, & prenant ſon air terrible & maſſacrant, jura qu'il échineroit (ce fut ſon expreſſion) le premier qui attenteroit de toucher à ſa Maîtreſſe. Il courut tout de ſuite à mes côtés, & j'entendis Myladi dire en propres termes:

la créature vole comme un oiſeau. M. Colbrand lui-même, malgré ſes grandes échaſſes, pouvoit à peine courir auſſi vîte que moi. Je ne m'arrêtai qu'au carroſſe. Robert, qui m'avoit vu courir de loin, en avoit ouvert la portiere, qu'il tenoit toute prête. J'y entrai ſans toucher le marchepied. Allez à toute bride, lui dis-je, & mettez-moi au plutôt hors de la portée de Myladi. Il fut à l'inſtant ſur ſon ſiége. Ne vous effrayez pas, Madame, me dit M. Colbrand en fermant la portiere, perſonne ne vous touchera. Robert fouetta à tour de bras: mais j'étois ſi hors d'haleine, que je ne pus la reprendre ni revenir de ma peur de tout le chemin.

Je ne ſus que quand le carroſſe s'arrêta chez le Chevalier, que M. Colbrand avoit eu la bonté de monter derriere le carroſſe, de peur, comme il l'a dit depuis, que Myladi n'envoyât après moi. Quand il fut de retour au logis, il dit à madame Jewkes que de ſa vie il n'avoit vu mon égale pour courir.

Dès que le carroſſe s'arrêta, & ce ne fut que ſur les ſix heures, tant cette cruelle Dame m'avoit retenue long-temps, Mademoiſelle Darnford ſortit & vint à moi en courant. Oh! Madame, s'écria-t-elle, vous êtes mille fois la bien venue. Mais vous allez être battue, je vous en avertis; car il y a déjà deux heures que M.... eſt ici, & il eſt bien en colere contre vous.

Cela eſt bien cruel en vérité, m'écriai-je, & je ſavois à peine ce que je diſois, n'étant pas

pas encore revenue de ma peur. Laiſſez-moi m'aſſeoir, lui dis-je, il n'importe où, car j'ai eu une cruelle ſcene. Je m'aſſis, n'en pouvant preſque plus d'émotion, & je m'appuyai ſur ſon bras.

Votre Seigneur & Maître eſt entré ici je ne ſais comment; &, après y avoir été une heure ſans vous voir venir, il a commencé à ronger ſon frein, & a dit qu'il ne ſe ſeroit pas attendu à ſi peu de complaiſance de votre part. Nous l'avons engagé, à force de perſuaſions, à prendre les cartes. Allons, il faut vous montrer, la belle Dame; car je le crois de trop mauvaiſe humeur pour venir au-devant de vous.

J'eſpere, lui dis-je, que vous n'avez point d'étrangers. Nous n'avons, reprit-elle, que deux Dames de nos parentes, qui ſont venues de Stamford, avec un très-humble ſerviteur d'une d'elles. Vous n'avez, lui dis-je, que toute la ville & les fauxbourgs. Que ferai-je, bon Dieu, s'il eſt fâché! Je n'en ſaurois ſouffrir l'idée.

Comme j'achevois de parler, Myladi Darnford & Myladi Jones entrerent pour me gronder, à ce qu'elles me dirent, de n'être pas venue plutôt. Mon cher Maître entra lui-même avant que j'euſſe eu le temps de parler. Je courus à lui. Comment vous portez-vous, Paméla, me dit-il d'un air un peu plus cérémonieux que je ne l'aurois ſouhaité? J'eſpérois, ajouta-t-il, qu'ayant montré tant de complaiſance dans ce que vous m'aviez prié de faire, un demi-mot

de ma part auroit ſuffi pour vous déterminer à venir dîner ici, d'autant plus que ce que je vous demandois étoit raiſonnable, & me paroiſſoit de nature à devoir vous plaire. Ecoutez-moi de grace, lui dis-je, mon cher Monſieur, écoutez-moi, & vous aurez pitié de moi, au lieu d'être fâché. Madame Jewkes vous dira qu'auſſi-tôt après vos ordres obligeants je lui ai dit que je voulois vous obéir, & aller dîner avec cette aimable compagnie; & je m'y ſuis préparée ſur le champ avec le plus grand plaiſir du monde. Oh! c'eſt notre très-chere, interrompirent Myladi Darnford & Mademoiſelle ſa fille. Hé bien, Monſieur le fier, dit celle-ci à mon Maître, ne vous l'avois-je pas bien dit qu'il falloit que quelque choſe fût arrivé! Mais ces maris ſont ſi tyrans!

Hé bien, ma chere, me dit-il, qui eſt-ce qui vous en a empêché? Donnez-vous le temps de reſpirer, vous paroiſſez toute hors d'haleine. Hors d'haleine, m'écriai-je! je le ſuis bien réellement; car, comme j'étois prête à partir, ne voilà-t-il pas Myladi Davers qui arrive à grand train dans la cour! Myladi Davers, s'écria-t-il! je n'en veux pas ſavoir davantage, ma chere amie. Tu as paſſé, ajouta-t-il en me baiſant plus tendrement qu'il n'avoit fait, tu as paſſé par une épreuve plus rude que je ne t'en voudrois faire ſouffrir. Elle eſt ma ſœur, mais je ne puis m'empêcher de dire que tu as éprouvé en elle une des plus hautaines femmes d'An-

gleterre; car notre bonne chere mere l'avoit auſſi fort gâtée. Mais l'avez-vous vue?

Oui, Monſieur, lui dis-je; j'ai fait plus que de la voir. Comment donc, reprit-il! j'eſpere qu'elle n'a pas eu l'inſolence de battre ma chere fille! Mais de grace, interrompis-je, dites-moi que vous me pardonnez, car en vérité je n'ai pu venir plutôt. Si ces Dames veulent bien avoir la bonté de m'excuſer, je vous dirai tout une autre fois; car ſi je m'emparois de l'attention de la charmante compagnie, j'en gâterois tout l'enjouement; &, quoique le cas me ſoit d'une toute autre importance, j'y ferois l'effet de la porcelaine caſſée de cette Dame, contre l'exemple de laquelle vous vouliez l'autre jour me mettre en garde.

Voilà une bonne enfant, me dit-il; je vois que mes petites inſinuations ne ſont pas ſans fruit avec elle. Je vous demande mille pardons de m'être fâché contre vous; à l'avenir je ne vous jugerai qu'après vous avoir entendue. Cela vaut un peu mieux, dit Mademoiſelle Darnford; l'aveu d'une faute en eſt une eſpece de réparation, & il y a bien des Sultans de maris qui ne s'y abaiſſeroient pas. Mais, ma chere, ajouta-t-il, dites-moi, Myladi Daverss'eſt-elleémancipée à quelqu'incivilité? Monſieur, répondis-je, elle eſt votre ſœur, & il n'eſt pas bon que je vous le diſe; mais elle m'a traitée bien cruellement. Lui avez-vous dit que vous étiez mariée, ajouta-t-il? Oui, Monſieur, je le lui ai dit à la fin; mais elle veut abſolu-

ment que ce ſoit un mariage ſuppoſé, & que je ſois une créature infame. Elle a été prête à me battre de ce que j'affirmois la choſe; car elle ne pouvoit pas, me diſoit-elle, ſupporter patiemment l'idée que je fuſſe réputée ſa ſœur.

Quel malheur, reprit-il, que je n'aie pas été au logis? Pourquoi n'avez-vous pas envoyé quelqu'un ici pour me le dire? Envoyé, Monſieur! & le moyen! j'étois retenue priſonniere par force. On n'a pas voulu me laiſſer déſemparer; autrement, croyez-vous que rien au monde eût pu m'empêcher de vous obéir? Je leur ai dit que j'avois un engagement de longue main; mais Myladi m'a tournée en ridicule ſur le mot, en diſant d'un ton railleur: de petites ſouillons de femmes de chambre parler d'engagements de longue main! Je lui ai enſuite montré votre obligeante lettre, ſur laquelle elle a fait mille & mille remarques tout en la liſant. Oh! que j'ai regretté de la lui avoir montrée! En un mot, j'ai eu beau dire & beau faire, il n'y a pas eu moyen de lui plaire. J'étois une créature, une drôleſſe, & tout ce qu'il ne ſeroit pas bon que je fuſſe. Mais il ne faut pas vous mettre en colere contr'elle à mon ſujet.

Fort bien, reprit-il; mais je ſuppoſe qu'à ce compte elle ne vous a pas fort invitée à dîner avec elle; car je ſuppoſe auſſi qu'elle eſt venue avant le dîner, ſi c'étoit peu après que vous eûtes reçu ma lettre. Moi, Monſieur, dîner avec Myladi! Non certes! Elle

a voulu m'obliger à la ſervir à table avec ſa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas s'expoſer, ni moi, devant les domeſtiques ; ce qui étoit très-bon à elle, comme vous voyez.

Fort bien, Paméla; mais l'avez-vous ſervie? Auriez-vous voulu que je l'euſſe fait, repris-je ? Tout ce que j'ai à vous répondre, Paméla, me dit-il, c'eſt que ſi vous l'aviez fait, ſans conſidérer ce que demandoit de vous le titre de ma femme, je ſerois fort en colere contre vous. Je n'en ai voulu rien faire, Monſieur, lui dis-je ; je l'ai refuſée par pure conſidération pour le rang auquel vous m'avez élevée ; autrement, Monſieur, j'aurois pu ſervir votre ſœur à deux genoux.

Vous me confirmez à préſent, reprit-il, dans la bonne opinion que j'avois de votre jugement & de votre prudence. C'eſt une femme inſolente, & qui me le paiera cher. Vous devez l'excuſer, lui dis-je, parce qu'elle ne veut pas croire que je ſuis réellement mariée ; ainſi ne ſoyez pas en colere contr'elle.

Meſdames, dit-il, de grace, ne quittez, pas votre compagnie pour l'amour de nous ; je n'ai qu'une queſtion ou deux de plus à lui faire, & je ſuis à vous. Je languis tant, dit Myladi Jones, de ſavoir l'hiſtoire de la perſécution de notre chere Dame, que, s'il n'y avoit point de raiſons du contraire, je ſerois ravie de reſter. Mademoiſelle Darnford voulut auſſi reſter par le même motif, parce que mon Maître leur dit qu'il n'avoit

point de ſecrets à me demander, & qu'il étoit ſenſible à l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à mes chagrins.

Pour Myladi Darnford, elle alla retrouver la compagnie, & lui dire le ſujet de ma détention; car il paroît que mon cher Maître n'avoit pu leur diſſimuler le chagrin qu'il avoit reſſenti en voyant que je n'étois pas-là pour le recevoir; & ils avoient donné un témoignage ſi avantageux de moi aux deux jeunes Demoiſelles Boroughs & à M. Perry, leurs hôtes venus de Stamford, que ceux-ci témoignoient une extrême impatience de me voir.

Mais, Paméla, reprit mon Maître, vous diſiez *ils* & *eux*. Qui eſt-ce que ma ſœur avoit avec elle, outre ſa femme de chambre? Son neveu, Monſieur, & trois laquais à cheval, & elle & ſa femme de chambre étoient dans un carroſſe à ſix chevaux.

Ce neveu eſt un archi-ſot, me dit-il: comment s'eſt-il comporté envers vous? Pas fort bien, Monſieur, répondis-je; mais je ne dois pas m'en plaindre; car ne croyant pas lui devoir autant d'indulgence qu'à Myladi, je l'ai relancé d'importance.

Si je ſavois, me dit-il, qu'il ſe fût comporté inſolemment envers mon cher Ange, ſur mon Dieu je le renverrois ſans oreilles chez ſon Oncle! En vérité, Monſieur, lui dis-je, je ne ſuis demeurée rien moins qu'en reſte avec lui. Vous êtes bien bonne, ajouta-t-il, de parler pour eux; mais je trouve que leur conduite demande mon reſſenti-

ment, je crois que je leur ferai payer cette visite cruellement cher.

Mais, ma chere, continua-t-il, vous auriez pu décamper sans doute, lorsque vous avez été dîner en votre particulier? En vérité, Monsieur, lui dis-je, Myladi m'a enfermée à la clef, sans jamais vouloir me laisser sortir. De sorte, dit-il, que vous n'avez point dîné? Non en vérité, Monsieur, ni n'en avois la moindre envie. Ma chere enfant, s'écria-t-il! Mais comment donc vous êtes-vous évadée à la fin? Oh! Monsieur, repris-je, j'ai sauté par la fenêtre de la salle, & j'ai couru à toutes jambes jusqu'au carrosse, qui m'avoit attendu plusieurs heures auprès de l'allée d'ormes, depuis l'arrivée de Myladi; car, comme je vous l'ai dit, j'étois pour lors prête à partir. M. Colbrand m'a vue au milieu de ses domestiques, qu'elle avoit appellés pour m'arrêter; & il a eu la bonté, sans que je le susse, de monter derriere le carrosse & de me conduire ici saine & sauve.

Je suis sûr, dit mon Maître, que ces insolents-là vous ont traitée indignement. Mais dites-moi, je vous prie, quel rôle madame Jewkes a joué dans toute cette affaire? Un rôle des plus obligeants pour moi, répondis-je, & je l'en remercierai. Aimable personne, me dit-il! tu représentes tout le monde dans le meilleur jour: j'espere cependant qu'elle le mérite, car elle savoit que vous étiez mariée. Mais allons rejoindre à présent la compagnie, & tâchons d'oublier tout ce qui

vous avez ſouffert pendant deux ou trois heures, ſans occuper la compagnie de nos affaires de famille. Nous reprendrons cette converſation quand nous ſerons en chemin pour regagner le logis, & vous verrez que je vous rendrai juſtice comme je le dois. Vous me pardonnez au moins, Monſieur, lui dis-je, & vous n'êtes pas fâché ? Vous pardonner, ma chere, reprit-il ! j'eſpere bien que vous me pardonnez vous-même. Je ne vous ferai jamais de ſatisfactions ſuffiſantes, pour tout ce que vous avez ſouffert de ma part & pour l'amour de moi. En diſant cela il m'introduiſit où étoit la compagnie.

Il me préſenta le plus obligeamment du monde aux deux Dames étrangeres & à leur cavalier, & me les préſenta réciproquement. Le Chevalier, qui jouoit aux cartes, ſe leva & me ſalua. Je vous jure, me dit-il, Madame, que je ſuis ravi de vous voir ici. Comment donc, vous avez été priſonniere, à ce qu'il paroît ! Il étoit bon que cela fût ainſi ; autrement nous nous ſerions aſſis en jugement contre vous, votre mari & moi, & vous aurions infligé une terrible punition pour votre premier crime *læſæ Majeſtatis*. (on me dit dans la ſuite que ce latin ſignifioit une eſpece de trahiſon contre mon ſouverain Seigneur & époux). Car, ajouta-t-il, nous ſommes réſolus, nous autres maris d'ici, de mettre nos femmes ſur un pied tout nouveau, & votre Seigneur & Maître nous en montrera l'exemple, je vous en avertis. Je

vois bien à vos yeux, mon cher petit poulet, & à votre teint enflammé, qu'on a mis du vinaigre à vos confitures.

Je crois, dit Mademoiſelle Darnford, qu'au bout du compte nous nous trouverons redevables envers notre aimable amie; car elle a été obligée de ſauter par la fenêtre pour nous venir voir. Eſt-il bien vrai, dit madame Péters? & voyant que mon Maître avoit le dos tourné: Myladi Davers, ajouta-t-elle, étoit toujours d'une violence extrême lorſqu'elle étoit fille, mais la meilleure Dame du monde quand cela étoit paſſé. Pour oui ou pour non elle ſouffletoit ſes ſuivantes, & leur demandoit pardon, quand elles le prenoient patiemment; ſans cela elle diſoit d'ordinaire que ces *créatures* lui tenoient tête.

Ah! pour cela, lui dis-je, j'ai eu de la *créature* & de la *drôleſſe* tant & plus, & bien d'autres noms encore; car ceux-ci étoient ſes plus douces épithetes. J'ai cru à la fin que je devois agir conformément au rôle que ſon cher frere a bien voulu me donner à remplir; &, à vous dire le vrai, il ne s'en eſt rien fallu que je n'aie reçu un bon ſoufflet.

Mademoiſelle Boroughs, qui ne croyoit pas que je l'entendiſſe, dit à ſa ſœur, la charmante créature que voilà! Elle s'en fait ſi peu accroire, elle eſt ſi franche, ſi aiſée, & avoue avec une candeur ſi obligeante l'honneur qui lui a été fait! C'eſt, dit tout bas M. Perry, la plus aimable perſonne que

j'aie vu de ma vie. Comment peut-on être fâché contr'elle un moment ?

Ma chere voiſine, me dit Mademoiſelle Darnford, voici des gens qui vous admirent à qui mieux mieux ; & M. Perry dit que vous êtes la plus aimable perſonne qu'il ait jamais vue, & il le dit même au nez de ſa Maîtreſſe. Sans doute, dit Mademoiſelle Boroughs ; s'il y manquoit, je croirois qu'il ne fait que me flatter.

Ah ! Mademoiſelle, repris-je, vous êtes obligeante à l'excès ; mais la bonne opinion que vous avez de moi devroit m'apprendre à être humble, & à révérer en vous la généreuſe diſpoſition qui vous engage à me donner ſur vous-même une préférence que je mérite ſi peu. En vérité, Madame, me dit la plus jeune, j'aime ſincérement ma ſœur ; mais je croirois faire un grand compliment à quelque Dame que ce ſoit, de la juger digne du ſecond ou du troiſieme rang après vous.

Il eſt impoſſible, lui dis-je, de répondre à tant de politeſſe. Myladi Davers étoit bien cruelle en vérité de m'empêcher de jouir d'une ſi bonne compagnie. C'eſt nous qui y avons perdu, dit Mademoiſelle Darnford. J'avoue, lui dis-je, que dans un ſens vous y avez beaucoup perdu ; car vous avez tous été privés pendant pluſieurs heures de la plus humble admiratrice.

Je n'ai point encore vu, dit M. Perry, une ſi jeune Dame douée de tant de graces de l'eſprit & du corps. Hélas ! Monſieur,

répondis-je, en voyant venir mon Maître, je ne brille que d'une lumiere empruntée comme fait la Lune. Voici le Soleil, aux rayons généreux duquel je dois le foible éclat que vous voulez bien regarder avec tant de diſtinction.

M. Perry, eut la bonté de lever les mains comme de ſurpriſe, tandis que les Dames s'entre-regardoient. Mon Maître entendit les derniers mots de ce que je venois de proférer. Quel eſt, leur dit-il, le ſujet ſur lequel ma Paméla exerce ſon eſprit d'une maniere ſi agréable ?

Ah! Monſieur, repliqua M. Perry, je vous déclare le plus heureux cavalier de toute l'Angleterre. Et moi auſſi, dit Mademoiſelle Boroughs; & moi auſſi, dit Mademoiſelle Darnford; & moi auſſi, dirent-ils tous à la fois.

Grand merci, mes chers amis, leur dit mon Maître en les regardant tous à la ronde: j'ignore le ſujet de votre converſation; mais, ſi vous me jugez tel à un ſeul échantillon du mérite de cette aimable fille, que dois-je en penſer moi-même, qui en vois mille tous les jours, & qui l'éprouve juſques dans la moindre de ſes actions & de ſes paroles? Je puis vous aſſurer que, toute raviſſante que vous doit paroître ſa perſonne, elle eſt très-inférieure à ſon cœur. La premiere m'a prévenu en ſa faveur, & a ſuffi ſeule pour me rendre ſon amant; mais ce ſont les ſeules beautés de ſon ame qui m'ont rendu ſon mari; & c'eſt un titre, ma chere

ame, me dit-il en me ſerrant la main, dont je ſuis plus glorieux que d'aucun autre.

En vérité, dit très-obligeamment M. Perry, votre épouſe eſt toute parfaite, & je ne ſache perſonne qui pût la mériter, que celui qui ſait en parler ſi juſte & de ſi bonne grace.

J'étois toute confuſe. Aidez-moi, ma chere, dis-je à Mademoiſelle Darnford en lui prenant la main, aidez-moi par votre aimable exemple à me garantir de mon orgueil naiſſant. L'heureuſe créature que je ſerois ſi je pouvois mériter la moitié de tant de louanges! Vous les méritez toutes, me dit Mademoiſelle Darnford, & c'eſt du fond du cœur que je le dis.

La plus grande partie de la compagnie ſe mit au jeu. On en ſollicita mon Maître, qui dit qu'il feroit volontiers un quadrille; mais qu'il aimeroit mieux qu'on l'en diſpenſât, ayant été debout toute la nuit. Je lui demandai comment ſe portoit ſon ami. Nous parlerons de cela une autre fois, me dit-il; ce qui, joint au ſérieux dont il m'avoit répondu, me fit craindre que le pauvre Monſieur ne fût mort, comme il ſe trouva l'être effectivement.

On ſervit le ſouper de meilleure heure, pour l'amour de moi, qui n'avois pas dîné, & l'on me fit à ce ſujet les compliments les plus gracieux. Je vais vous ſervir la premiere, me dit Myladi Darnford, parce que vous avez jeûné ſi long-temps. Le Chevalier vouloit ſe mettre à côté de moi; mais mon

Maître lui dit qu'il croyoit qu'y ayant un nombre égal de Meſſieurs & de Dames, il valoit mieux les entre-mêler, afin que les Meſſieurs puſſent ſervir les Dames. Myladi Darnford dit au Chevalier qu'elle eſpéroit qu'il ne s'aſſiéroit au-deſſus d'aucune Dame, ſur-tout à ſa propre table. Eh bien, reprit-il ! je m'aſſiérai vis-à-vis d'elle ; cela vaut bien d'être à côté.

Mon cher Maître ne pouvoit ôter ſes yeux de deſſus moi ; il avoit eu la bonté de paroître ſe délecter à tout ce que je faiſois & diſois ; & chacun étoit enchanté de ſes manieres tendres & obligeantes envers moi.

Myladi Jones remit la converſation ſur Myladi Davers. Je crains bien, Paméla, dit mon Maître, que vous n'ayiez été traitée avec dureté, & plus mal que vous ne nous le dites. Je connois trop bien l'humeur emportée de ma ſœur, pour croire qu'elle ait pu outrer la civilité avec vous, ſur-tout le haſard ayant fait que je fuſſe ſorti. Quand même elle n'auroit eu aucune pique contre vous, ajouta-t-il, ce qui s'eſt paſſé entr'elle & moi l'a tellement aigrie, que je ſuis ſûr qu'elle auroit cherché querelle à mon cheval, ſi rien de ce qui m'appartient ne ſe fût rencontré dans ſon chemin, pour peu qu'elle eût cru que j'en faiſois cas. De grace, Monſieur, lui dis-je, ne parlez pas ſur ce ton de la bonne Myladi Davers.

Mais, ma chere, reprit-il, je ſais qu'elle eſt venue exprès pour vous faire une querelle ; &, ſi elle n'avoit pas été dans la plus

violente inquiétude, après ce qui s'eſt paſſé entre nous, & la maniere dont j'avois reçu la lettre de Mylord Davers, elle n'auroit jamais approché de ma maiſon. Mais de quelle maniere a-t-elle parlé de moi, Paméla? Oh! très-bien, Monſieur, répondis-je; elle vous a ſeulement appellé ſon *joli homme de frere*, & autres noms ſemblables.

Si je ne craignois, reprit-il, de fixer déſagréablement l'attention de la compagnie, je pourrois vous répéter preſque mot à mot tout ce qu'elle a dit. Myladi Jones ſouhaita d'entendre un plus ample détail de la conduite de Myladi Davers, & la plupart ſe joignirent à elle; en particulier madame Péters, qui dit que, comme ils ſavoient l'hiſtoire & connoiſſoient l'humeur de Myladi Davers qui étoit dans le fond une très-bonne perſonne, ils ſeroient bien-aiſes, ſi mon Maître & moi ne le trouvions pas mauvais, d'être amuſés auſſi agréablement, parce qu'ils s'imaginoient que ce ſeroit-là ma derniere épreuve.

Dites-moi donc, Paméla, reprit mon Maître, a-t-elle levé la main ſur vous? vous a-t-elle frappée? J'ai eu un petit coup ſur la main, ou l'équivalent, lui dis-je. L'inſolente femme! J'eſpere qu'elle n'a pas oſé vous frapper au viſage? Il faut avouer que je l'ai un peu provoquée deux ou trois fois, & en vérité elle m'auroit donné un ſoufflet, ſi ſa femme-de-chambre & madame Jewkes n'étoient pas venues ſe mettre entre deux. Mais pourquoi n'avez-vous pas tâché de gagner

la porte ? Parce que, repris-je, Myladi a mis ſa chaiſe contre pendant une partie du temps, & qu'enſuite elle l'a fermée à la clef ; autrement j'aurois mainte fois tâché de ſortir.

Elle ſavoit, ajouta mon Maître, que je vous attendois ici ; car vous m'avez dit, ſi je m'en ſouviens, que vous lui avez montré ma lettre. Il eſt vrai, repris-je ; mais il m'eût beaucoup mieux valu n'en rien faire ; car elle n'en a été que plus irritée, & l'a commentée d'une étrange maniere. Je n'en doute pas, interrompit-il : mais n'a-t-elle pas compris par mes tendres expreſſions qu'on ne pouvoit pas ſuppoſer que nous ne fuſſions pas mariés ? Oh ! Monſieur, repris-je (& je fis rire la compagnie), elle m'a dit que c'étoit pour elle une raiſon ſpéciale de croire fermement que je n'étois pas mariée.

Voilà ma ſœur toute crachée, s'écria-t-il ! cela lui reſſemble comme deux gouttes d'eau, & cependant elle n'en eſt pas moins heureuſe dans ſa maiſon ; car le pauvre Lord Davers ne la contredit jamais ; il n'oſeroit s'y haſarder.

Vous avez été ſouvent appellée drôleſſe, n'eſt-ce pas, ma chere ? car c'eſt un de ſes mots favoris. Oui, Monſieur, répondis-je ; j'ai eu le titre de drôleſſe & de créature mille fois pour une, & pis que tout cela. Et quoi encore, me dit-il, ma chere ? allons, parlez franc. Je ne voudrois pas, repris-je,

que vous fuſſiez en colere contre Myladi Davers.

Ce ne ſont-là que des riens, comparés avec vos bontés; & tout le chagrin que j'en ai, c'eſt de n'avoir pas le privilége de témoigner combien j'honore Myladi Davers, en tant que votre ſœur.

Vous ne devez pas craindre de me dire ce qui s'eſt paſſé, interrompit-il; quoique je ſois obligé de lui marquer mon mécontentement en cette occaſion, je ne ſaurois pourtant m'empêcher de l'aimer. Je ſais que c'eſt ſa tendreſſe pour moi qui, malgré la maniere bizarre dont elle ſe manifeſte, la rend ſi chagrine & de ſi mauvaiſe humeur. Je ſuis ſûr, après tout, qu'elle vient pour ſe réconcilier avec moi, quoiqu'une belle & bonne querelle doive néceſſairement en être le prélude: car elle ſait être dans le calme le plus parfait, mais ce n'eſt jamais qu'après une tempête. Ainſi je l'aimerai encore de tout mon cœur, ſi elle n'a pas trop maltraité ma chere amie; ſi elle ne récidive pas.

Vous êtes bien bon, lui dit M. Péters. J'aime à vous voir montrer cette indulgence pour une ſœur qui a tort, & en même-temps rendre ſi bien juſtice à l'innocence la plus aimable, & au plus parfait mérite. Je vous proteſte, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, M. Péters, reprit mon Maître, que je donnerois de bon cœur, & tout-à-l'heure mille livres ſterling à Myladi Davers, ſi elle vouloit ſeulement prendre avec cordialité ma chere Paméla par la main, la

féliciter & l'appeller ſa ſœur ; & je croirois être indigne de l'aimable perſonne qui ſourit ſi agréablement en me regardant, ſi je ne diſois pas ceci principalement pour l'amour d'elle, & du plaiſir que cela lui cauſeroit. Car je ne ſerai jamais parfaitement réconcilié avec ma ſœur qu'elle n'en ſoit venue-là ; & je penſe très-ſincérement, & du fond du cœur, que ma chere épouſe que voilà me fait plus d'honneur par ſon alliance, qu'elle n'en reçoit de la mienne.

Je ſuis pénétrée de votre bonté, m'écriai-je en verſant un torrent de larmes de joie & de gratitude. Toute la compagnie ne fit qu'un concert pour l'accabler de bénédictions. Je n'ai jamais rien vu de ſi édifiant que la conduite de cet heureux couple l'un envers l'autre, dit obligeamment Myladi Jones ; j'en ſuis toujours meilleure de moitié quand je les revois. La Dame du premier mérite ſeroit bien heureuſe d'avoir un tel époux, & le cavalier le plus aimable, trop heureux d'avoir une telle femme ! En un mot, vous paroiſſez faits l'un pour l'autre.

Ah ! Madame, lui dis-je, vous m'êtes ſi indulgente & ſi bonne, que je ne ſais point de termes aſſez forts pour vous en remercier. Vous en méritez plus que je n'en puis exprimer, reprit-elle ; & quiconque ſaura votre hiſtoire, vous regardera toujours comme n'ayant point d'égale. Vous êtes l'ornement de notre ſexe ; & tout excellent & généreux qu'eſt votre cher mari, votre vertu n'a trouvé en lui que la récompenſe qui lui étoit due ;

Dieu veuille vous faire jouir long-temps du bonheur d'être enſemble.

Vous avez trop de bonté pour moi, Madame, lui dit mon cher Maître. J'ai vécu ci-devant avec une licence qui ne méritoit pas une vertu ſi excellente. J'ai, par des épreuves auſſi glorieuſes pour ma Paméla que honteuſes pour moi, cruellement offenſé une vertu que je regarde preſque aujourd'hui comme ſacrée; & je ne m'en croirai jamais digne, que je n'aie amené ma conduite, mes ſentiments & toutes mes actions à une parfaite conformité avec les ſiennes. Oui, ma Paméla, continua-t-il, je ne vous demande que de reſter ce que vous êtes & ce que vous avez été. Vous ne ſauriez devenir meilleure; &, ſi vous le pouviez, je n'en retirerois que le déſeſpoir de ne pouvoir jamais approcher du degré reſpectable de vertu où vous êtes parvenue. Peut-être, ajouta ce cher époux, que la ſcene que j'ai contemplée depuis environ douze heures m'a rendu plus ſérieux que je ne l'aurois été autrement; mais je puis vous aſſurer, devant toute cette aimable compagnie, que les ſentiments que j'expoſe à préſent ſont ceux de mon cœur, & non ceux du jour ſeulement.

L'heureuſe fille que la vôtre, mes chers parents! Je dois le tout à la bonté de Dieu, à vos inſtructions, & à celle de feu ma chere Maîtreſſe. C'eſt toujours ſur ces objets que je dois jetter les yeux en regardant en arriere, pour n'en pas venir à m'imputer orgueilleu-

ſement à moi-même le bonheur inexprimable dont je jouis.

La compagnie prenoit un ſi ſincere plaiſir à entendre parler de nos affaires, & à voir les témoignages de la bonté de mon Maître pour moi, que, s'appercevant de leur indulgence, & étant curieux lui-même de ſavoir plus de particularités de ce qui s'étoit paſſé entre Myladi & moi, il me demanda encore quels autres noms elle m'avoit donnés outre ceux de drôleſſe & de créature. Myladi, lui dis-je, ſuppoſant que j'étois une fille perdue, a très-charitablement lamenté ſur moi; elle a plaint ma dépravation & ma chûte, diſant que c'étoit le plus grand dommage du monde que tant de vertu (c'eſt l'expreſſion dont elle a bien voulu ſe ſervir) fût détruite, & que j'euſſe enfin cédé, après avoir fait, diſoit-elle, une ſi noble réſiſtance.

Ces Meſſieurs & ces Dames qui paroiſſent ſavoir mon hiſtoire, interrompis-je, voudront bien me pardonner. Je ne continue ce détail que par l'ordre de celui qui a tout droit ſur moi.

Pour ne pas m'interrompre, ils ſe contenterent tous de me faire un ſalut d'approbation, & je continuai ainſi mon récit.

J'ai aſſuré Myladi que j'étois toujours innocente, que je voulois continuer de l'être, & qu'on me faiſoit injure en ſuppoſant le contraire. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit.... Je ne ſais en vérité ſi je dois répéter ce qu'elle a dit. Répétez, s'écria mon Maître, répétez pour l'amour de ma

ſœur, de peur que nous n'en croyions cent fois pis.

Je mis ma main devant mon viſage, & continuai. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit en propres termes, n'as-tu pas été au lit avec ton Maître? Et quand je lui ai répondu qu'elle faiſoit d'étranges queſtions, & d'une étrange maniere, elle a tourné en ridicule ce qu'elle appelloit ma délicateſſe, m'aſſurant que cette mignardiſe me paſſeroit bientôt. Elle m'a dit qu'il falloit que je ſuſſe que je n'étois pas réellement mariée, que mon anneau n'étoit qu'une ſuppoſition, & que le tout n'étoit qu'une ruſe de ma part pour prétexter ma facilité, & pour en tirer meilleur parti de vous; qu'elle connoiſſoit le monde à ſes trente-deux ans autant que moi à mes quinze, & qu'elle vouloit que je m'en ſouvinſſe.

J'ai pris la liberté de lui dire, en m'éloignant beaucoup par précaution, que je mépriſois ſes diſcours, & que j'étois auſſi parfaitement mariée qu'elle. Voilà auſſi-tôt le feu aux étoupes. J'allois certainement être ſouffletée d'importance, ſi ſa femme de chambre n'étoit pas venue ſe mettre entre deux, & lui dire que je n'étois pas digne de ſa colere, & que ma crédulité méritoit autant de compaſſion, que mon orgueil de mépris.

Pauvre Paméla, dit mon Maître, cela étoit un peu trop cruel pour vous! Ah! Monſieur, répondis-je, qu'il m'étoit bien plus aiſé de ſoutenir ce traitement, que le

malheur de l'avoir mérité ! Ce dernier m'auroit fait mourir mille fois ; car alors j'aurois été digne de tout cela & de pis : & ces reproches joints à mon crime m'auroient rendue vraiment miſérable.

Myladi Darnford, à la droite de laquelle j'étois aſſiſe, me ſauta au cou avec une eſpece de tranſport, m'appellant le plus charmant de tous les modeles pour mon ſexe. M. Péters m'accabla d'éloges ; autant en fit M. Perry. Pour le Chevalier, il avoit bien ſincérement les larmes aux yeux. Voiſin, dit-il, à mon Maître, cela eſt admirable, ou je meure ! Je crois qu'il y a quelque choſe dans la vertu à quoi nous n'avions pas pris garde. Sur mon ame, il n'eſt deſcendu qu'un Ange du Ciel depuis plus de mille ans, & c'eſt vous qui l'avez.

Allons, ma chere amie, me dit mon Maître, continuez de grace votre récit juſqu'à la fin du ſouper, puiſque les Dames paroiſſent y trouver du plaiſir. Myladi a toujours continué ſur le même ton, répondis je ; dans un certain moment, elle m'a dit, en me ſaiſiſſant la main, qu'elle me donneroit cent guinées pour un mot impertinent de plus, ou pour lui dire ſeulement que je me croyois mariée, afin qu'elle me pût fouler aux pieds. Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez pas en colere contr'elle. Elle m'a appellée *chambrillon*, *ſouillon*, *coliſichet*, *mijaurée* & *rejeton de gueux*. J'ai répondu que tant que je me ſentirois innocente, rien ne me feroit de la peine que

d'entendre maltraiter mes chers parents, qu'ils n'avoient jamais été gueux, ni redevables de quoi que ce fût qu'à la Providence & à leur induſtrie; qu'un temps fut qu'ils avoient été ſur un bon pied; que perſonne n'étoit à l'abri des revers, & que je ne pouvois ſouffrir qu'on les traitât avec une indignité qu'ils méritoient ſi peu.

Myladi m'a repliqué qu'elle ſuppoſoit que le foible extravagant de mon Maître pour moi nous feroit bientôt prétendre à une famille & à des aïeux, & que dans peu on feroit des recherches à la Chambre des Comptes pour le prouver.

C'eſt encore ma ſœur trait pour trait, me dit-il. De ſorte que vous n'avez pu venir à bout de la contenter, quoi que vous ayiez fait?

Non, je vous jure, repris-je. Lorſqu'elle m'a ordonné de lui verſer à boire, empêchant ſa femme de chambre de le faire, elle m'a demandé, ſi j'étois au-deſſus de cela? Si j'étois ſeulement la malheureuſe que vous me croyez être, lui ai-je alors répondu, & qu'on requît de moi de ſervir Myladi à table ou même de me mettre à ſes pieds, je le ferois de très-grand cœur. Mais ſi vous ne voulez que triompher d'une perſonne qui a reçu un honneur qu'elle croit qui exige d'elle un tout autre rôle pour n'en être pas abſolument indigne, il faut que je vous diſe tout net que je n'en ferai rien. Cette réponſe l'a fait tomber de ſon haut. Son neveu m'avoit apporté un peu auparavant la bouteille

& le verre, en me ſommant de le remplir pour Myladi lorſqu'elle me l'ordonneroit, & en s'appellant lui-même ſon député pour cet office. Il eſt en bonne main, ai-je répondu, ſervez Myladi vous-même. Vous voyez bien, ajoutai-je qu'en cas de beſoin je puis être un peu plus impertinente qu'une autre.

Vous me plaiſez tout-à-fait en ceci, ma Paméla, me dit-il; vous ne pouviez jamais mieux faire. Mais continuez.

Myladi a répondu qu'elle ne revenoit pas de ſa ſurpriſe; ajoutant qu'elle ſuppoſoit que je voulois qu'elle me regardât comme la femme de ſon frere; & elle m'a demandé ſi j'étois poſſédée du démon de l'impudence, juſqu'au point d'oſer me regarder comme ſa ſœur. A quoi j'ai répondu que c'étoit une queſtion à laquelle il étoit plus à propos que ſon digne frere répondît que moi. J'ai cru dans ce moment-là que Myladi m'alloit tomber ſur le corps; mais ſa femme de chambre s'y eſt encore oppoſée.

J'ai dit enſuite par la fenêtre à madame Jewkes, que, puiſqu'on m'empêchoit d'aller vous trouver, je croyois qu'il valoit mieux laiſſer partir Robert avec le carroſſe, pour venir vous dire que Myladi Davers étoit venue, & que je ne pouvois la quitter. Mais elle ne l'a pas trouvé bon; auſſi ne croyois-je pas que cela ſeroit de ſon goût. Non, non, a-t-elle dit, il ne manqueroit pas de penſer que je fais ma compagnie de ſa créature, & que je ne ſaurois me paſſer d'elle.

La voilà encore elle-même, dit mon Maître. Elle m'a répondu, ajoutai-je, que je ne ſavois pas ce qui appartenoit à gens de qualité; & pourquoi le ſaurois-je? Que ferai-je donc dire à mon Maître, Madame, lui ai-je dit? Rien, a-t-elle répondu. Qu'il attende ſon très-cher amour (par alluſion à la tendre épithete que vous me donnez dans votre lettre), & qu'il l'attende inutilement. Ce ne ſera qu'une addition de quelques heures de plus à cette terrible abſence, dont chacune deviendra un mortel jour dans ſes calculs amoureux.

En un mot comme en cent, j'ai vu qu'il n'y avoit rien à faire, & j'ai craint que vous ne fuſſiez inquiet de mon retardement, & qu'il ne vous mît en colere. Tandis que Myladi ſe promenoit dans la ſalle, penſant que l'appartement étoit preſque au raiz de chauſſée, j'ai ſi bien épié l'inſtant qu'elle étoit à l'autre bout, que j'ai ſauté par la fenêtre, & ai gagné au pied.

Myladi m'a appellée; autant en a fait ſa femme de chambre: je l'entendois dire que je volois comme un oiſeau. Elle a ordonné à ſes domeſtiques de m'arrêter. Touchez-moi, ſi vous l'oſez, faquins, leur ai-je dit. Dans cet inſtant M. Colbrand, qui avoit été poſté près delà par madame Jewkes (qui s'eſt comporté admirablement bien tout ce temps-là, & qui a encouru plus d'une fois la diſgrace de Myladi en ſe rangeant de mon parti lorſqu'on me maltraitoit), a pris ſon air maſſacrant, a enfoncé ſon

ſon chapeau d'une main & mis l'autre ſur la garde de ſon épée, menaçant le premier qui oſeroit toucher ſa maîtreſſe de l'échiner ſans miſéricorde. Il s'eſt mis auſſi-tôt à courir à mes côtés, ayant toutes les peines du monde à me ſuivre, & me voici, mon cher Monſieur, continuai-je, à votre ſervice, & à celui de toute l'aimable compagnie.

Mon récit parut leur avoir fait un plaiſir infini. Mon maître me dit qu'il étoit charmé que madame Jewkes & M. Colbrand ſe fuſſent ſi bien comportés. Oui, Monſieur, lui dis-je; & une fois que madame Jewkes eſt venue ſe mettre entre deux, Myladi s'eſt récriée, qu'il étoit bien dur qu'étant née dans la maiſon, elle n'y eût pas quelque privilége, ſans eſſuyer les diſcours des impertinents domeſtiques qui y étoient. Une autre fois elle l'a appellée *madame la joufflue*, la traitant ſans ceſſe de *ma mie*.

Je ſuis ravi, ma chere, me dit mon maître, que vous l'ayiez échappé ſi belle. Ma ſœur a toujours été emportée; madame Péters vous le dira, & ma bonne chere mere avoit aſſez à faire avec nous deux; car nous ne manquions de fierté ni l'un ni l'autre, & n'étant encore qu'un jeune garçon, je paſſois ſouvent pluſieurs jours entiers ſans revenir de l'école ni du collége, par dépit contre elle. Nous languiſſions mutuellement de nous voir, & cependant un jour ne ſe paſſoit pas que nous n'euſſions quelque querelle; car étant mon aînée de ſept à huit ans

elle vouloit toujours me maîtriſer, & je ne pouvois le ſouffrir. Comme elle avoit ſouvent querelle avec les ſervantes, & qu'elle avoit auſſi-tôt frappé que parlé, j'avois coutume de l'appeller le Capitaine *Barbara*; car c'eſt ſon nom. Quand Mylord Davers lui faiſoit l'amour, ma pauvre mere ne pacifioit ſouvent entr'eux pas moins que trois querelles en un jour, & je lui diſois que, qui que ce fût qu'elle épouſât, elle battroit certainement ſon mari, à moins qu'il ne l'étrillât le premier, & ne domptât ainſi ſon humeur altiere.

Elle a pourtant, continua-t-il, de très-bonnes qualités. Elle a bien rempli ſon devoir de fille; elle eſt bonne femme, généreuſe à ſes domeſtiques, conſtante dans ſes amitiés, charitable envers les pauvres, & je penſe que jamais ſœur n'a plus aimé ſon frere. Elle ſe délectoit pourtant toujours à me tarabuſter & me faire enrager; & comme je gardois plus long-temps rancune qu'elle, elle étoit un moment la créature du monde la plus inſultante, & auroit fait toutes choſes l'inſtant d'après pour obtenir ſon pardon. Et quand elle attaquoit, je me ſuis quelquefois fait ſuivre par elle, dans toute la maiſon & dans le jardin, ſans vouloir entendre parler de raccommodement.

Cette affaire la pique d'autant plus, qu'elle m'avoit trouvé un parti dans une famille de gens de qualité; qu'elle s'étoit fait une affaire de conſommer la choſe; qu'elle l'avoit même fort avancée ſans m'en rien dire,

& qu'elle m'avoit fait rencontrer la Demoiſelle ſans me communiquer ſon deſſein. Mais je ne voulois alors entendre parler de mariage à aucunes conditions, & je fus très en colere qu'elle s'y fût engagée ſi avant ſans m'en parler, ni ſonder mon inclination. C'eſt là la grande raiſon pourquoi elle ne ſauroit penſer de ſang froid que je ſois marié, & qui plus eſt, que ce ſoit à la femme de chambre de ſa mere, comme elle en a fait reſſouvenir ma chere Paméla. Elle a peine à me le pardonner, après que j'ai refuſé d'écouter ſes propoſitions pour la fille d'un ancien Comte.

Voilà, continua-t-il, toute l'affaire. J'impute quelque choſe à ſon orgueil & à la violence de ſon tempérament. Je conſidere qu'elle ne connoît pas comme moi les vertus tranſcendantes de ma chere épouſe, & que dans ſes idées elle n'a en vue que mon honneur & celui de ma famille, & tout cela me paroît demander un peu d'indulgence. Ne craignez pas cependant, ma chere Paméla, que moi qui l'ai toujours fait venir à jubé dans tous nos débats, je ne la force à vous rendre juſtice auſſi-bien qu'à moi.

Ce portrait de Myladi Davers fit plaiſir à toute la compagnie, & n'étoit pris ſur le tout rien moins qu'à ſon déſavantage. Je ſens que je ferois toute choſe au monde pour avoir l'honneur de ſes bonnes graces; & je crains bien cependant que cela ne ſoit difficile, ſi même il n'eſt tout-à-fait impoſſible. Mais continuons.

Après ſouper, meſdemoiſelles Darnford & Boroughs déclarerent qu'à toute force elles vouloient qu'on danſât; & M. Péters, qui eſt très-bon violon, appuya la propoſition. Mon cher maître danſa avec mademoiſelle Boroughs, &, quoiqu'en habit de cheval, s'en acquitta avec des graces charmantes.

Le Chevalier, pour un homme de ſon âge, danſa à merveille, & me prit; mais il le fit avec une de ſes goguettes, & dit que j'étois plus propre à danſer avec un plus jeune homme; & quoique depuis la mort de ma chere maîtreſſe je n'euſſe pas danſé aſſez pour dire qu'oui, excepté une fois ou deux par complaiſance pour madame Jervis, & que je cruſſe bien ſincérement que mon temps de danſer étoit paſſé, il ſoutint que mon maître & moi étions les meilleurs danſeurs; & le bon homme, avec ſon allure ſinguliere, dit qu'il vouloit abſolument que nous danſaſſions une fois enſemble devant le monde. Mon cher maître ne voulut pas le refuſer, & danſa enſuite avec mademoiſelle Darnford, qui, à mon avis, danſe plus ſavamment & avec plus d'art que moi, quoique la compagnie voulût que je l'emportaſſe ſur elle pour la taille & l'air aiſé.

Comme mon maître avoit été debout toute la nuit précédente, & que nous étions plus loin du logis que les autres, nous quittâmes la compagnie ſur les onze heures; mais ce ne fut pas ſans peine; car étant tous voiſins, ils ne ſe propoſoient pas de quitter ſi-

tôt la partie. Toutes les Dames dirent qu'elles languiſſoient d'apprendre comment ſe ſeroit paſſé l'entrevue de Myladi Davers avec ſon frere.

Mon Maître répondit qu'il craignoit fort qu'il ne fallût plus ſonger à partir le lendemain pour le comté de Bedford, comme nous en avions eu l'intention, & que peut-être il pourroit les revoir tous.

Là-deſſus nous prîmes congé, & nous nous acheminâmes vers le logis, où nous n'arrivâmes qu'après minuit. On nous dit que Myladi Davers étoit allée ſe coucher ſur les onze heures, au déſeſpoir de ce que nous n'étions pas de retour auparavant; mais moi j'en étois ravie.

Madame Jewkes nous dit que Myladi s'étoit cruellement chagrinée de ce que je m'étois évadée de la ſorte, & qu'elle avoit paru un peu inquiete de ce que je dirois de la maniere dont elle m'avoit traitée. Elle demanda à madame Jewkes ſi elle croyoit que je fuſſe réellement mariée. Celle-ci lui répondant qu'oui, elle ſe mit en fureur, & lui dit: ſors d'ici, audacieuſe femme, je ne ſaurois te ſouffrir, & ne t'aviſe pas de rentrer que je ne te rappelle. Tu as déjà été impertinente à mon égard une fois ou deux aujourd'hui, & tu es à préſent pire que jamais. La Jewkes répondit qu'elle ne le lui auroit pas dit ſi Myladi ne lui en avoit pas fait la queſtion, & qu'elle étoit au déſeſpoir de lui avoir déplu.

A l'heure du ſouper, Myladi Davers lui en-

voya dire de venir. J'ai une autre queſtion à te faire, ma mie, lui dit-elle, & réponds-moi oui, ſi tu l'oſes. Quoi de plus bizarre! Eh! bien, Madame, reprit la Jewkes, je répondrai non, avant que vous ayiez parlé. Mon Maître en rit, en diſant: pauvre femme! Là-deſſus elle l'appella inſolente, & madame l'audacieuſe; & lui dit: retire-toi de devant mes yeux, femme impertinente! Non, non, reviens un peu, & dis-moi ſi tu ſais ſi la petite guenipe doit coucher ce ſoir avec mon frere?

La Jewkes lui repliqua qu'elle ne ſavoit que lui répondre, parce qu'elle l'avoit menacée, ſi elle diſoit oui. Myladi lui dit à la fin qu'elle vouloit ſavoir à fond tout ce myſtere d'iniquité. Qu'elle eſpéroit qu'ils n'auroient pas l'impudence de coucher enſemble tandis qu'elle étoit dans la maiſon; mais qu'elle jureroit bien qu'ils l'avoient déjà fait.

Je veux, dit-elle, coucher cette nuit dans la chambre où je ſuis née; ainſi préparez-y-moi un lit. Comme nous y couchions nous-mêmes, madame Jewkes, après avoir un peu héſité, répondit que ſon Maître y couchoit, & en avoit la clef. Je crois, ma mie, reprit Myladi, que tu m'en donnes à garder. Il y couche en vérité, Madame, lui dit la Jewkes, & il a dans cette chambre quelques papiers qu'il ne veut pas qu'on voie; car madame Jewkes nous dit qu'elle avoit peur qu'elle ne la battît, ſi elle montoit en haut & trouvoit la vérité du fait dans

le mélange de mes habits & de ceux de mon Maître.

Je veux donc, dit Myladi, coucher dans celle qu'on appelle la belle chambre, & mon neveu couchera dans la petite chambre verte qui eſt à côté. Ton Maître a-t-il auſſi les clefs de celles-là? Non, Madame, reprit la Jewkes; je vais ordonner qu'on les prépare pour Myladi.

Et où repoſes-tu ta pouſſive corpulence, lui dit Myladi? Au ſecond, du côté du jardin, Madame, reprit la Jewkes. Et où couche la petite coureuſe, continua-t-elle? Quelquefois avec moi, reprit l'autre. Et quelquefois, ſans doute, avec ton vertueux maître, dit Myladi? Que réponds-tu à cela, ma commere? Je ne dois pas parler, repliqua la Jewkes. Tu peux t'en aller, mon enfant, ajouta Myladi; mais tu m'as bien l'air de garder de ſemblables ſecrets, & je garantis que tu feras de grand cœur proſpérer le métier. La pauvre madame Jewkes, dit mon Maître, en ſe tenant les côtés de rire!

Nous parlâmes de tout cela pendant que nous nous déshabillions. Myladi & ſa femme de chambre coucherent enſemble dans la chambre que mon Maître occupoit avant mon bonheur.

De grace, mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître, permettez que je m'enferme dans le cabinet dès que vous ſerez levé; & ne me faites point deſcendre, quoi qu'il arrive, car je tremble de voir Myladi. Je m'oc-

cuperai à mon journal, tandis que j'ai la tête fraîchement chargée de toutes ces choſes. Ne vous alarmez pas, ma chere, me dit-il; ne ſuis-je pas avec vous?

Madame Jewkes témoigna beaucoup de ſenſibilité pour ce que j'avois ſouffert dans le jour. Nous ne repréſenterons pas les choſes au pis devant mon cher Maître, lui dis-je, parce que nous n'avons garde d'aigrir où nous voudrions réconcilier: mais, ajoutai-je, je vous ſuis très-obligée de votre zele, & je vous en remercie. J'eſpere, madame Jewkes, qu'elle n'a pas battu votre maîtreſſe, dit mon Maître? Pas beaucoup, reprit-elle; mais je crois que je l'ai ſauvée une fois. Cependant, ajouta-t-elle, c'eſt le jeune Mylord qui m'a le plus piquée. Oh! oh! madame Jewkes, dites-moi un peu comment il s'eſt comporté, dit mon Maître. Quoique je ne puiſſe pas châtier ma ſœur, qui eſt une femme, je puis le châtier, lui. Apprenez-moi donc quel rôle il a joué.

Rien, mon cher Monſieur, lui dis-je, que de l'impertinence, s'il m'eſt permis de parler ainſi, & de la ſottiſe qui m'a beaucoup irritée; mais, en récompenſe, je ne l'ai pas épargné: ainſi, Monſieur, il n'y a nul lieu à vous mettre en colere. Non, Monſieur, ajouta la Jewkes, il n'y a rien de plus, je vous jure.

Comment s'eſt comportée ſa femme de chambre, continua mon Maître. Aſſez impertinemment auſſi, reprit la Jewkes, & comme les ſuivantes des Dames ont coutu-

me de le faire. Mais, interrompis-je, vous ſavez qu'elle m'a ſauvée une fois ou deux. Cela eſt bien vrai, Madame, répondit la Jewkes ; & elle m'a dit à table, ajouta-t-elle, que vous étiez une charmante perſonne, & qu'elle n'avoit jamais vu votre pareille ; mais que vous aviez le cœur haut, & qu'elle étoit fâchée que vous euſſiez répondu ainſi à Myladi, qui n'avoit de ſa vie eſſuyé tant de contradictions. Je lui ai répondu, qu'à la place de Madame, je l'aurois pris ſur un ton un peu plus haut, & que vous étiez la douceur même. A quoi elle m'a repliqué qu'elle voyoit bien que j'étois gagnée.

Ce MARDI *matin, 6e jour de mon bonheur.*

Mon Maître avoit dit à madame Jewkes qu'ayant été debout toute la nuit, il ne ſe leveroit qu'entre huit & neuf heures. Mais Myladi ſachant qu'il ſe levoit d'ordinaire à ſix, ſe leva peu après cette heure-là, & fit lever auſſi ſa ſuivante & ſon neveu, ayant dans la tête un projet extravagant, pour tâcher de découvrir ſi nous étions au lit enſemble. Environ ſur les ſix heures & demie, elle frappa à la porte de notre chambre.

Mon Maître fut éveillé du bruit, & demanda qui étoit-là ? Ouvrez la porte, lui dit-elle, ouvrez-la dans l'inſtant. Ah ! mon cher Monſieur, m'écriai-je en me pendant

à ſon cou, arrêtez de grace, arrêtez ! Sauvez-moi, ſauvez-moi ! Ne craignez rien, Paméla, me dit-il. Je penſe en vérité que cette femme eſt folle.

Qui êtes-vous, s'écria-t-il tout haut ? Que voulez-vous ? Vous connoiſſez aſſez ma voix, lui dit-elle. Je veux entrer. Au nom de Dieu, Monſieur, lui criai-je, ne laiſſez pas entrer Myladi. Ne vous effrayez pas, ma chere, me dit-il, elle penſe que nous ne ſommes pas mariés, & que nous craignons d'être trouvés au lit enſemble. Je veux lui ouvrir ; mais elle n'approchera pas de ma chere.

Il ſortit auſſi-tôt du lit, mit quelques hardes, ſa robe de chambre & ſes pantouffles. Qui eſt-ce qui a l'audace de troubler ainſi mon repos, dit-il en ouvrant la porte ? Elle fut auſſi-tôt dans ma chambre. Je verrai votre iniquité, lui dit-elle, je la verrai. C'eſt en vain que vous penſez me la cacher ! Eh ! qu'ai-je à vous cacher ici, repliqua-t-il ? Comment oſez-vous mettre le pied chez moi, après le traitement que j'ai reçu de vous ? Je m'étois couvert la tête, & n'avois pas une jointure qui ne tremblât. Il apperçut ſa ſuivante & ſon neveu dans la chambre, auxquels elle crioit du haut de la tête, ſoyez témoin, mon neveu ! ſoyez témoin, Rebecca ! La créature eſt actuellement dans ſon lit ! D'abord il n'avoit pas vu le neveu de Myladi qui étoit aux pieds du lit. Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur, lui dit-il ? Que venez-vous faire dans ma chambre ? ſortez-en au

plus vîte. Le jeune homme ne ſe le fit pas dire deux fois.

Rebecca, dit Myladi ! Rebecca ! vous voyez que la créature eſt dans ſon lit. Je le vois, Madame; reprit la ſuivante. Mon maître vint à moi & dit : voyez, Rebecca, voyez & ſoyez témoin. Voici ma Paméla ! Mon cher ange, mon aimable enfant, me dit-il, ne craignez rien ; levez les yeux, & voyez la conduite inſenſée que tient cette femme de qualité.

A ce mot je mis le nez hors du lit, & vis Myladi qui, ne pouvant ſupporter cette raillerie, s'approcha de moi comme une furie. Méchant & abandonné mortel que tu es, frere indigne, oſes-tu bien me braver de la ſorte ! J'arracherai la créature hors de ton lit, à ton nez, & je vous traiterai l'un & l'autre comme vous le méritez.

A ce mot il la prit dans ſes bras, comme s'il n'eût ſaiſi qu'une plume ; & comme il la portoit hors de la chambre : Rebecca, Rebecca, s'écria-t-elle ! aidez-moi, Rebecca ! le miſérable va me jetter du haut en bas de l'eſcalier ! Sa femme de chambre courut à lui, & lui dit : pour l'amour de Dieu, mon cher Monſieur, ne faites aucune violence à ma maîtreſſe ; Myladi a été malade toute la nuit.

Il la poſa doucement ſur une chaiſe dans la chambre où elle avoit couché. Pour elle, la rage lui ôtoit la parole. Prenez ſoin de votre maîtreſſe, lui dit-il, &, quand elle ſe ſera rendue plus digne de mes attentions, je

la verrai : mais jusqu'à ce temps-là je l'avertis, & vous aussi, sur les yeux de votre tête, de n'approcher pas de mon appartement. Il vint aussi-tôt me retrouver, & par les paroles du monde les plus douces il appaisa mes craintes, & me permit d'aller écrire dans mon cabinet dès que mon épouvante seroit passée, & d'y rester jusqu'à ce que tout fût plus calme Il s'habilla sur le champ, sortit de la chambre, & m'y laissa avec la liberté de la fermer après lui selon mon bon plaisir.

A l'heure du déjeûner mon maître frappa du doigt à la porte. Je criai qui est-là? Moi, ma chere, reprit-il. Ah! que j'ouvre la porte avec plaisir, lui dis-je ! j'avois déjà beaucoup écrit ; mais je mis mon papier de côté en courant à la porte. Je voulois la refermer encore lorsqu'il fut entré ; mais il me dit, ne suis-je pas ici, ma chere ? banniſſez vos frayeurs. Voulez-vous descendre pour déjeûner, ajouta-t-il? Oh ! non, mon cher Monsieur, lui dis-je, ayez la bonté de m'en dispenser. Je ne saurois, dit-il, soutenir l'idée que la maîtresse de ma maison déjeûne dans son cabinet, moi étant dans le logis, comme si elle n'osoit descendre. De grace, mon cher Monsieur, lui dis-je, passez par-dessus cela pour l'amour de moi, & que ce raffinement de votre bonté pour moi ne vous fasse pas aigrir de plus en plus votre sœur en me présentant à ses yeux. Je déjeûnerai donc ici avec vous, ma chere, ajouta-t-il. Je vous conjure encore, lui dis-je, de déjeûner avec

votre ſœur. Ce ſeroit trop donner à ſon orgueil, repliqua-t-il, & j'aurois l'air de vous mépriſer, ſi je le faiſois. En verité, Monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi eſt trop grande pour avoir beſoin de m'être prouvée par ce charmant excès de délicateſſe. De grace obligez Miladi, elle eſt votre hôteſſe ; & pourquoi ne feriez-vous pas de la plus grande liberté avec la plus ſoumiſe de toutes les femmes ?

C'eſt une étrange femme, me dit-il ; elle me fait vraiment pitié. Elle s'eſt jettée, par ſes fureurs, dans un violent accès de colique, & ſa femme de chambre dit que ce n'eſt que de ce moment qu'elle eſt un peu mieux. J'eſpere, Monſieur, interrompis-je, que quand vous l'avez portée dehors, vous ne lui avez fait aucun mal. Je l'aime trop pour cela, reprit-il. Je l'ai aſſiſe dans la chambre qu'elle avoit choiſie. Elle vient juſtement de m'envoyer dire qu'elle ſeroit bien aiſe de me voir, & que je vinſſe déjeûner avec elle, & ſans quoi elle ne veut toucher à rien Mais ſi ma chere épouſe le ſouhaite, j'inſiſtera qu'elle ſoit auſſi de la partie.

Non, non, mon cher Monſieur, répondis-je, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir fait. Quoiqu'en votre abſence j'aie cru devoir être un peu plus ſur le qui vive avec Myladi, à cauſe de l'honneur que vous m'avez fait, à préſent que je ſuis ſous vos yeux, je me jetterois volontiers à ſes genoux pour implorer ſa bonté. Si donc mon humilité, portée au plus haut point, peut lui

plaire, de grace, Monſieur, permettez-moi de la lui montrer.

Vous ne ferez rien d'indigne de ma femme, pour plaire à cette hautaine créature, me dit-il. Mais comme je ne l'ai pas vue depuis que, ſelon elle, je l'ai traitée avec tant de barbarie (car j'apprends qu'elle s'en plaint hautement, & qu'elle ne veut rien manger ſi je ne lui tiens compagnie), je vous permettrai, pour cette ſeule fois, de déjeûner ſeule. Là deſſus il ſe retira en me ſaluant; &, pour plus de ſûreté, je refermai la porte après lui.

Madame Jewkes frappa un peu après à ma porte. Qui eſt-là lui dis-je? Ce n'eſt que moi, Madame, reprit-elle, & j'ouvris. C'eſt une choſe bien terrible, Madame, me dit-elle, que vous ſoyez dans de ſi grandes tranſes dans votre propre maiſon. Elle m'apportoit du chocolat & une rôtie. Je lui demandai comment Myladi ſe comportoit. Elle me répondit que Myladi n'avoit voulu ſouffrir auprès d'elle d'autre domeſtique que ſa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on entendît ce qu'elle avoit à dire; mais qu'elle croyoit que ſon Maître avoit été très-en colere contre le jeune Mylord, c'eſt le titre qu'elle donnoit au neveu de Myladi; & qu'en paſſant près de la porte, elle avoit entendu mon Maître lui dire ſur un haut ton: j'eſpere, Monſieur, que vous n'avez pas oublié ce qui appartient au rang dont vous prétendez être, ou quelque choſe d'approchant.

Vers une heure après midi mon Maître remonta. Voulez-vous deſcendre pour dîner quand je vous enverrai chercher, Paméla, me dit-il? Je dois obéir à tous vos ordres, repris-je; mais Myladi ne ſe ſoucîera pas de me voir. Qu'importe, dit-il, qu'elle s'en ſoucie ou non. Je ne ſouffrirai jamais qu'elle preſcrive ſes inſolentes volontés à ma femme, & dans ma propre maiſon. Je veux mortifier ſon orgueil par ma tendreſſe pour vous, & je ne puis mieux y réuſſir qu'en l'en rendant témoin oculaire.

Mon très-cher Monſieur, lui dis-je, je vous conjure de me laiſſer dîner ici ſeule; vous ne ferez qu'irriter davantage Myladi. Je lui ai aſſuré que nous étions mariés, interrompit-il. Elle en perd patience, & affecte de n'en vouloir rien croire. Eh bien! lui ai-je dit là-deſſus, je vous accorde ce que vous prétendez, & je ne ſuis pas marié. Mais dans ce cas, auſſi-bien que dans l'autre, de quoi vous mêlez-vous, je vous prie? Elle a grondé, ſupplié, ordonné, prié, &, dans le peu d'heures qu'il y a que je ſuis abſent, elle m'a tour-à-tour bénit & maudit plus de vingt fois. De mon côté je l'ai tantôt careſſée, tantôt j'ai tempêté contr'elle, tantôt raiſonné, tantôt fait le diable à quatre; & enfin je l'ai quittée, & ſuis allé me promener une heure entiere dans le jardin pour calmer un peu mes eſprits, afin que vous ne viſſiez pas le déſordre où cette ſotte femme m'a mis, & je ne fais que de ſortir du

jardin, parce que je l'ai vue y entrer.

Il achevoit à peine de parler, que je m'écriai : Myladi ! Myladi ! car je l'entendis parler dans la chambre, & dire : mon frere, mon frere ! un mot, s'il vous plaît, s'arrêtant en vue du cabinet où j'étois. Il ſortit, & elle fut à la fenêtre qui regarde ſur le jardin. Il faut, lui dit-elle, que je ſois bien ſotte de courir haut & bas dans la maiſon, comme je fais, pour vous ſuivre, tandis que vous me fuyez & m'évitez. Vous, un frere ! vous n'êtes qu'un barbare ! Se peut-il que la même mere nous ait mis au monde ?

Quoi ! reprit-il, vous m'accuſez de tenir à votre égard une conduite que vous vous attirez ? N'eſt-il pas ſurprenant que vous preniez avec moi des libertés dont la chere mere que vous venez de nommer ne vous a jamais donné l'exemple envers aucun de ſes parents ? N'étoit-ce pas aſſez que vous me priſſiez inſolemment à tâche dans vos Lettres, ſans venir encore m'aſſaillir chez moi, ſans venir inſulter toute ma maiſon, & ſans choiſir exprès pour l'objet de vos violences une perſonne que je préfere à toute autre ?

Fort bien, reprit-elle, c'eſt juſtement cette perſonne-là qui me tient au cœur ! Quoique je ſois montée avec la réſolution de garder mon ſang-froid, & de vous faire des reproches de ce que vous me fuyez d'une maniere ſi déſobligeante, je ne ſaurois jetter patiemment les yeux ſur ce lit où je ſuis née, & penſer qu'il eſt devenu la ſcene de vos iniquités avec une telle.....

Taiſez-vous, lui cria-t-il, & ne donnez à cette chere enfant aucun nom indigne d'elle! Je vous l'ai déjà dit, vous ne connoiſſez pas l'excellence de ſon caractere, & je vous prie de ne pas vous redonner les libertés que vous avez priſes là-bas.

Dieu me donne patience, dit-elle en frappant du pied. Montrer tant de mépris pour une ſœur qui vous aime ſi tendrement, & tant de tendreſſe pour une infame.....

Taiſez-vous, encore une fois, dit-il en lui mettant la main ſur la bouche; taiſez-vous! Vous ne connoiſſez pas l'inſolence avez laquelle vous vous donnez tant de licences, & je ne dois ni ne veux le ſouffrir.

Elle s'aſſit, ſe donna de l'air avec ſon éventail, & fondit tout-d'un-coup en larmes, exhalant ſon chagrin, ou plutôt ſa rage, en des ſanglots ſi redoublés, que le cœur me ſaignoit de les entendre. Pour moi j'étois aſſiſe, & tremblois d'une étrange maniere.

Elle ſe promenoit par la chambre fort en colere. Myladi Davers, lui dit-il à la fin, permettez-moi de vous demander pourquoi il faut que vous veniez ſi inſolemment me faire rendre compte de mes actions? Ne ſuis-je pas indépendant? Ne ſuis-je pas d'âge à l'être? N'ai-je pas la liberté de faire ce qu'il me plaît? Je voudrois qu'au lieu d'une femme & de ma ſœur que vous êtes, un homme vivant, qui m'auroit touché de moins près qu'un pere, eût eu l'audace de ſe donner la moitié des airs que

vous avez pris ! Que ne chargiez-vous de la maudite commiſſion que vous rempliſſez votre Lord Davers, qui a oſé m'écrire une lettre qu'un homme bien né ne devoit jamais dicter, & qu'aucun homme bien né ne pouvoit jamais recevoir tranquillement ! Il auroit vu la différence.

Nous ſavons tous, reprit-elle, que depuis votre duel d'Italie, vous êtes devenu bréteur, & que toutes vos allures ſentent l'homicide autant que le libertin. Je vous le pardonne, reprit-il, car je n'ai aucun lieu de rougir du duel dont vous parlez, ni de ce qui l'a cauſé, puiſque je ne m'y ſuis engagé que pour ſauver un ami, & j'endure cette attaque qui ne tire que ſur moi. Mais gardez bien votre langue de s'émanciper trop ſur le compte de ma Paméla.

Elle l'interrompit par un violent accès de rage. Si je ſouffre cela, s'écria-t-elle, je puis ſouffrir tout au monde. O l'infame petite gueuſe ! Sors d'ici, femme enragée que tu es, lui dit-il tout en fureur ! ſors au plus vîte de ma préſence & de ma maiſon ! Je te renonce pour jamais ! Ne reparois jamais devant moi, & ne m'appelle jamais ton frere ! Il la prit en même-temps par la main pour la mettre dehors. Elle ſaiſit les rideaux de la fenêtre, en diſant qu'elle ne s'en iroit pas. Vous ne me mettrez pas ainſi honteuſement hors de chez vous par force, en préſence de cette malheureuſe, pour la faire triompher de moi par vos manieres barbares à mon égard.

Je ne conſidérai plus rien, & courant à mon cher maître, je me jettai à ſes pieds comme il lui tenoit la main pour la faire ſortir. Je vous conjure, mon cher Monſieur, lui dis-je, qu'il ne ſe paſſe pour l'amour de moi aucune violence entre un ſi digne frere & une ſi digne ſœur. Ma chere, ma très-chere Dame, m'écriai-je en lui embraſſant les genoux, excuſez & pardonnez à la cauſe malheureuſe de tout ce mal! Je ſupplie Myladi à genoux de me recevoir en grace, & elle verra bientôt que je ſuis incapable de faire un triomphe de quoi que ce ſoit que de ſes bontés pour moi.

Quoi! pécore, me dit-elle avec mépris, tu t'aviſes de demander des excuſes pour moi! Eſt-ce à toi d'implorer mon pardon! & eſt-ce à toi qu'il faut que je doive l'avantage de n'être pas chaſſée avec violence de la préſence de mon frere! Retourne à ton coin, miſérable! retournes-y, te dis-je, de peur que ton amoureux ne me tue pour t'avoir foulée aux pieds!

Levez-vous, ma chere Paméla, me dit mon maître; levez-vous, chere ame de mon ame, & n'expoſez pas davantage un ſi grand mérite à l'ingrat mépris de cette mégere. Là-deſſus il me reconduiſit à mon cabinet, où je m'aſſis & fondis en larmes.

La femme de chambre de Myladi monta comme il venoit de me conduire à mon cabinet, & retournoit la trouver. Je vous demande mille excuſes, Monſieur, lui dit-elle, de ma hardieſſe. M'eſt-il permis de

venir parler à ma Maîtreſſe? Oui, mademoiſelle Worden, lui dit-il, vous pouvez entrer, & je vous prie d'amener votre Maîtreſſe là-bas avec vous, de peur que je n'oublie trop ce que je dois ou à ma ſœur ou à moi-même.

La maniere violente & outrageante dont Myladi traitoit ſon frere, me fit réfléchir alors combien je l'avois échappé belle le jour d'auparavant, quoique traitée, me ſembloit-il, aſſez mal en bonne conſcience.

Sa femme de chambre la ſupplia de deſcendre. Vois-tu bien ce lit, Rebecca, lui dit-elle? C'eſt le lit où je ſuis née; & c'eſt dans ce même lit que tu as vu ce matin, auſſi-bien que moi, l'indigne Paméla, & mon frere que voilà, qui ne faiſoit que d'en ſortir.

Cela eſt vrai, lui dit-il, vous l'avez vu l'une & l'autre, & je ſuis tout fier que vous l'ayiez vu. C'eſt mon lit nuptial; & c'eſt une choſe abominable, qu'il faille que vous veniez troubler ſi cruellement le bonheur dont je jouiſſois avant votre arrivée!

Jure-moi ſeulement, audacieux & malheureux que tu es, lui dit-elle; jure-moi que Paméla Andrews eſt réellement & de fait ta femme légitime, ſans ſuppoſition, ſans tromperie, ſans fourbe, ſans équivoque, & je ſais bien après cela ce que je ferai.

Je veux vous complaire une fois en ma vie, lui dit-il; & tout de ſuite il lui jura

le plus ſolemnellement qu'il en étoit ainſi. Mais ne vous l'ai-je pas dit d'abord, ajouta-t-il?

Je ne ſaurois encore me réſoudre à vous croire, reprit-elle; car dans l'affaire particuliere dont il s'agit, j'aimerois encore mieux avoir à vous appeller fourbe que ſot. Ne m'irritez pas davantage, ajouta-t-il; car, ſi je m'oubliois autant que vous l'avez fait, vous n'auriez pas plus de frere en moi que je n'ai déjà de ſœur en vous!

Qui eſt-ce qui vous a mariés, ajouta-t-elle? c'eſt ce qu'il faut me dire. N'eſt-ce pas un Procureur ſans pratique, en habit de Miniſtre? Dites-moi la vérité en face de la créature elle-même. Quand elle ſera déſabuſée elle en ſaura mieux comment ſe conduire. Graces à Dieu, diſois-je en moi-même, ce n'eſt pas-là mon cas.

Non, non, reprit-il, & je vous dirai que je bénis Dieu de ce que j'eus le projet en horreur avant qu'il eût eu ſon exécution. C'eſt M. Williams qui nous a mariés. A ce compte, dit-elle..... Mais répondez-moi, je vous en ſupplie, à une ou deux queſtions de plus. Qui eſt-ce qui lui a ſervi de pere? M. Péters, le Miniſtre, répondit mon Maître. Et où s'eſt faite la cérémonie? Dans ma petite chapelle; & vous pouvez aller voir qu'on l'a miſe tout exprès en bon ordre.

A préſent, dit-elle, je commence à craindre qu'il n'en ſoit quelque choſe. Mais qui étoit préſent à la cérémonie? Il me

ſemble, reprit-il, que j'ai l'air d'un franc ſot, en me laiſſant queſtionner ainſi par une inſolente ſœur. Mais, ſi vous le voulez ſavoir, madame Jewkes étoit préſente. Oh! l'appareilleuſe, s'écria-t-elle : & n'y avoit-il qu'elle? Oui, reprit-il, mon cœur & mon ame y étoient tout entiers.

Miſérable, s'écria-t-elle encore! Et qu'auroient dit ton pere & ta mere, s'ils avoient vécu juſqu'à préſent? J'aurois cru, lui dit-il, qu'il étoit de mon devoir de leur demander leur conſentement, mais non pas le vôtre, Madame.

Je ſuppoſe, reprit Myladi, que j'euſſe épouſé le palefrenier de mon pere, qu'auriez-vous dit à cela? Je n'aurois jamais pu me comporter plus mal que vous l'avez fait, lui repliqua-t-il. Mais, ajouta-t-elle, n'auriez-vous pas penſé que je l'aurois mérité?

Quoi! dit-il, votre orgueil ne vous laiſſe-t-il voir aucune différence dans le cas que vous poſez? Aucune, reprit-elle. Quelle peut être la différence entre le fils d'un gueux épouſé par une Dame, & la fille d'un gueux, dont un Gentilhomme fait ſa femme?

Je vais dont vous l'apprendre, lui dit-il. La différence eſt qu'un homme ennoblit la femme qu'il prend, quelle qu'elle puiſſe être, & lui communique ſon rang, quel qu'il ſoit. Mais une femme, quelque qualifiée que vous la ſuppoſiez, ſe dégrade par un mariage ignoble, & de ſon rang deſcend à celui de l'homme auquel elle s'abaiſſe.

Lorſque la Famille Royale Stuart s'allia dans la famille Hyde, qui, à la vérité, n'étoit baſſe que par comparaiſon, quelqu'un fit-il jamais difficulté d'appeller la Dame Alteſſe Royale & Ducheſſe d'Yorck ? Et quelqu'un penſa-t-il jamais que ſes filles, la feue Reine Marie & la Reine Anne, en fuſſent moins du ſang royal pour cela ?

Quand le Pair du Royaume dont la fortune eſt délabrée, va épouſer à la cité la fille d'un riche Marchand, qu'il ſoit Duc ou Comte, il n'importe, ſon épouſe n'eſt-elle pas ennoblie auſſi-tôt par le choix qu'il fait d'elle ? Et héſite-t-on jamais à lui donner les titres de Myladi Ducheſſe, ou de Myladi Comteſſe ?

Mais quand, au contraire, une Comteſſe ou une Ducheſſe douairiere s'abbaiſſe juſqu'à épouſer un homme né dans l'obſcurité, ne ſe dégrade-t-elle pas ? N'eſt-elle pas dégradée réellement ? & aucune Ducheſſe ou Comteſſe voudra-t-elle faire comparaiſon avec elle ?

Or je vous demande à préſent, Myladi Davers, ſi vous ne voyez aucune différence entre mon mariage avec la favorite & digne femme de chambre de ma mere, douée d'un million d'excellentes qualités, & des graces du corps & de l'eſprit qui releveroient le plus haut rang, & votre mariage ſuppoſé avec un infame palefrenier, dont toute l'éducation, tout le train de vie & les relations ne ſauroient lui communiquer d'autre mérite que ce que lui en prête le

goût honteux & bas de celle qui eſt aſſez indigne pour l'élever juſqu'à elle?

Oh! le malheureux, s'écria Myladi! avec quel ſoin il cherche des excuſes pour pallier ſa baſſeſſe!

Une autre obſervation, Myladi Davers, ajouta-t-il. Quand un Duc épouſe une particuliere, n'eſt-il pas toujours ſon chef en devenant ſon mari? Mais quand une Dame s'abaiſſe juſqu'à épouſer un palefrenier, ce palefrenier n'eſt-il pas ſon chef en tant que ſon mari? Et cette différence ne vous frappe-t-elle pas? Car où eſt la Dame de qualité qui doivent des égards à une autre Dame, quand elle a fait un ſi indigne choix, & mis un palefrenier au-deſſus d'elle? Les Dames qui daigneroient la regarder mettroient, en le faiſant, ce palefrenier au niveau d'elles-mêmes. Appellez cela pallier, ou tout ce qu'il vous plaira; mais, ſi vous n'en voyez pas encore la différence, vous êtes aveugle & incapable de décider pour vous-même, & plus incapable encore de devenir mon cenſeur.

Je voudrois, lui dit-elle, que vous communiquaſſiez vos belles raiſons au public; elles deviendroient pour tous les jeunes Gentilshommes qui les liroient un encouragement admirable pour ſe jetter à la tête de toutes les filles de chambre de leurs meres.

Nullement, Myladi Davers, reprit-il, nullement: car tout jeune Gentilhomme qui

qui attendra pour en venir là qu'il ait trouvé une perſonne comme ma Paméla, auſſi riche par les beautés du corps & de l'eſprit, auſſi accomplie & auſſi propre à orner le rang où il l'élevera, ſera auſſi aiſément diſculpé que je le ſerai dans l'eſprit de tous ceux qui la verront ; à moins qu'il n'y ait plus que Myladi Davers, qu'il ne me paroît poſſible d'y en avoir.

Vous dites donc, reprit-elle, que vous êtes actuellement & réellement marié; honnêtement, ou plutôt ſottement marié à cette ſalope?

Je ſuis, lui dit-il, actuellement & réellement marié à celle qu'il vous plaît d'appeller ainſi. Et pourquoi ne le ſerois-je pas, ſi j'en ai envie? Qui eſt-ce qui a droit d'y trouver à redire? A qui ai-je fait tort par là? N'ai-je pas des terres libres & indépendantes? Y a-t-il apparence que je puiſſe être redevable de quelque choſe à vous, ou à aucun de mes parents? Et pourquoi, lorſque j'ai moi ſeul des biens en abondance, ferai-je difficulté de rendre heureuſe une perſonne qui a tout ce qui me manque. Car il faut vous dire qu'elle eſt mieux partagée en beauté, en vertu, en prudence, & même en généroſité, qu'aucune Dame que j'aie vue de ma vie. Oui, Myladi Davers, elle a toutes ces qualités; elles ſont nées avec elle, & quelques années d'éducation, avec ſon génie, l'ont menée plus loin que la vie entiere de mille autres ne les a conduites.

Finiſſez de grace, pauvre homme que vous êtes, lui dit-elle ; votre ſimplicité & votre foibleſſe me font mal au cœur. Vous êtes pire qu'un idolâtre ; vous vous êtes gravé une image ; vous adorez & vous vous agenouillez devant l'ouvrage de vos propres mains ; &, comme un autre Jeroboam, vous voudriez que chacun fléchît devant votre idole.

Bravo, Myladi Davers ! s'écria mon Maître. Toutes les fois que votre colere vous permet d'en venir à des pointes d'eſprit, elle eſt preſque paſſée. Mais, quoique j'idolâtre moi-même l'aimable perſonne à qui vous donnez ces beaux noms, je puis vous aſſurer que je n'ai pas beſoin que d'autres le faſſent, & que je ſerois ravi que vous ne fuſſiez pas venue me tomber ainſi ſur les bras, & interrompre le cours de notre bonheur mutuel.

A merveille, à merveille, frere obligeant & poli que vous êtes ! Je vous promets bien qu'après cette viſite je n'interromprai guere votre bonheur réciproque. Un temps fut que je vous crus l'ame d'un Gentilhomme, & je tirois vanité d'avoir un frere, mais je dirai, comme l'office des morts, *la poudre retourne à la poudre, & la boue à la boue.*

Cela eſt bien vrai, Myladi Davers, reprit-il ; & c'eſt-là qu'il nous faut enfin retourner tous. Vous, avec tout votre orgueil, & moi, avec tous mes biens, y viendrons tôt ou tard ; & alors où ſera la diſtinction ?

Permettez-moi de vous dire que, ſi nous ne devenons meilleurs, vous & moi, quoiqu'on ne puiſſe vous donner les titres de duelliſte & de libertin dont vous m'honorez, cette aimable fille, que votre vanité & votre ſottiſe regardent avec tant de mépris, nous ſera ſupérieure à tous deux, infiniment ſupérieure; & que le Juge infiniment juſte donnera la préférence à qui elle ſera due, ſans aucun égard à la naiſſance ou à la fortune.

Voilà un ſermon magnifique, s'écria-t-elle? Comment donc, mon frere eſt déjà devenu puritain. Voyez juſqu'où le mariage & la repentance peuvent amener un homme! je me réjouis en vérité de la métamorphoſe. Allons, dit-elle en venant vers moi qui tremblois de la voir approcher, (mais ſon frere la ſuivit pour l'obſerver, tandis que je me levois à ſon abord), allons, donne-moi ta main, *Mademoiſelle Paméla*, *Mademoiſelle Andrews*, *Mademoiſelle*..... comment dirai-je! Tu as non-ſeulement fait un époux d'un débauché, mais encore d'un débauché un prédicateur. Mais cependant, ajouta-t-elle avec une colere ironique, & en me tapotant le cou, prends garde, Paméla, prends garde que ta vanité ne commence quand la ſienne finit; prends garde à ne te pas donner à toi-même le titre de ma ſœur.

C'eſt, Myladi Davers, lui dit-il, ce que j'eſpere qu'elle fera, lorſqu'elle aura pu vous ramener auſſi parfaitement de l'or-

gueil qu'elle a ſu me ramener du libertinage.

Madame Jewkes vint dans l'inſtant même nous avertir que le dîner étoit prêt. Allons, ma Paméla, dit mon cher Maître, vous avez demandé tantôt qu'on vous diſpenſât de venir déjeûner avec nous, mais j'eſpere que pour le dîner vous nous donnerez votre compagnie, à Myladi Davers & à moi.

Comment oſez-vous m'inſulter de la ſorte, lui dit Myladi? Comment, reprit-il, oſez-vous m'inſulter par votre conduite dans ma propre maiſon, après que je vous ai dit & redit que j'étois marié? Comment oſez-vous penſer à reſter ici un moment, & à refuſer en même-temps à ma femme les honneurs qui lui ſont dus en cette qualité?

Bon Dieu! s'écria-t-elle, en ſe prenant le front avec la main, donnez-moi patience!

Monſieur, mon cher Monſieur, lui dis-je, de grace diſpenſez-moi de dîner avec vous; ne chagrinez point Myladi. Taiſez-vous, ma chere amie, reprit-il; vous voyez déja combien peu vous avez gagné par votre complaiſance. Vous avez embraſſé ſes genoux, & l'inſolente qu'elle eſt elle vous a menacé de vous fouler aux pieds. Elle vous demandera bientôt ſi elle doit être redevable de ſon pardon à votre interceſſion; & c'eſt pourtant cela ſeul qui peut me porter à lui pardonner.

La pauvre Dame! Elle ne put ſoutenir cela, & courut à ſa triſte femme de chambre, s'appuyant ſur ſon bras comme ſi elle eût été indiſpoſée. Aidez-moi, Rebecca, lui dit-elle, aidez-moi à deſcendre. Quittons dans l'inſtant cette maiſon, cette maudite maiſon, où je me plaiſois tant autrefois. Dites à mes gens de tout préparer pour le départ, & je la fuirai pour ne la revoir jamais, ni celui à qui elle appartient. En diſant cela elle deſcendit l'eſcalier avec la plus grande précipitation du monde, & ordonna aux domeſtiques de ſe préparer inceſſamment à partir.

Je vis mon Maître dans une extrême agitation. De grace, Monſieur, lui dis-je, ſuivez Myladi, & l'appaiſez. Ce qu'elle en fait n'eſt que par tendreſſe pour vous. La pauvre femme, me dit-il! je ſouffre pour elle. Mais, puiſque les choſes en ſont venues ſi avant, j'inſiſte abſolument que vous deſcendiez. Sans cela ſon orgueil en prendra de nouvelles forces, & nous ſerons tous encore à recommencer.

Ah! mon cher Monſieur, lui dis-je, au nom de Dieu, dipenſez-moi pour cette ſeule fois de deſcendre dîner! En vérité, ma chere, reprit-il, je n'en ferai rien. Quoi! ſera-t-il dit que ma ſœur fera craindre à ma femme de ſe mettre à ma table, & cela moi préſent? Non, j'en ai déjà trop enduré, & vous auſſi. Et je vous ſomme de deſcendre, quand je vous enverrai chercher.

Il partit là-deſſus, & voyant qu'il y étoit réſolu, je n'oſai conteſter. Je trouve en lui autant de grandeur que de bonté. J'ai ſouvent eu occaſion de le remarquer ; mais jamais tant que dans cette diſpute avec ſa ſœur. Myladi mit ſes gants vîte comme un éclair, & ſa femme de chambre remplit un mouchoir de quelques menues hardes ; car ſes principaux habits n'étoient pas encore dépaquetés. Son cocher prépara le carroſſe, & ſes laquais leurs chevaux, & elle paroiſſoit réſolue à partir. Mais ſon neveu & M. Colbrand étoient allés faire un tour enſemble quelque part. Elle ne voulut pas entrer dans la maiſon, & s'aſſit, avec ſa femme de chambre à côté d'elle, ſur un ſiége qui étoit dans l'avant-cour. Après y avoir bien rongé ſon frein, elle dit enfin à Jacques, un de ſes laquais, de reſter pour accompagner ſon neveu, & qu'elle reprendroit le chemin du logis.

Madame Jewkes vint lui demander ſi elle ne vouloit pas reſter à dîner, qu'on alloit ſervir dans l'inſtant. Non, dit-elle, j'ai une indigeſtion de cette maiſon ; je la porte ſur les épaules. Faites ſeulement mes compliments à votre Maître, & dites-lui que je ſouhaite qu'il ſoit plus heureux qu'il ne m'a rendue.

Il m'avoit envoyé dire de deſcendre, & j'avois obéi, quoique bien à contre-cœur. Le couvert étoit mis dans la ſalle par la fenêtre de laquelle j'avois ſauté, & mon Maître s'y promenoit. Madame Jewkes

entra, lui demanda s'il ſouhaitoit qu'on ſervît, parce que Myladi ne vouloit pas entrer ; mais qu'elle l'avoit chargée de lui faire ſes compliments, & de lui dire qu'elle ſouhaitoit qu'il fût plus heureux qu'il ne l'avoit rendue. En approchant de l'endroit de la ſalle où elle étoit, il vit par la fenêtre que tout étoit prêt pour ſon départ. Il ſortit auſſi-tôt : Myladi Davers, lui dit-il, ſi je croyois que ma civilité ne fît pas ſur vous l'effet de vous endurcir plutôt que de vous toucher, je vous prierois d'entrer, & de permettre au moins que votre neveu & vos domeſtiques dînent avant que de partir. Elle ſe mit à pleurer, & tourna ſon viſage de l'autre côté pour le lui cacher. Allons, ma ſœur, lui dit-il en lui prenant la main, laiſſez-vous perſuader d'entrer. Non, reprit-elle, ne me le demandez pas..... Je voudrois pouvoir vous haïr autant que vous me haïſſez ! Vous le faites déjà, lui dit-il, & pis encore, je vous jure ; autrement vous ne me tourmenteriez pas ainſi. Allons, entrez de grace. Ne me le demandez pas, lui dit-elle encore. Son neveu revint dans ce moment. Comment donc, Madame, s'écria-t-il ! j'eſpere que vous ne vous en irez pas avant que d'avoir dîné. Non, mon neveu, reprit-elle, il faut que je m'en aille. Je vois bien que je ſuis ici une hôteſſe importune, qui auroit bien fait de n'y être pas venue tomber ſur les bras du Maître. Songez, lui dit ſon frere, au ſujet que vous m'avez donné de me ſervir de cette ex-

preſſion. Vos violences ſont ici les ſeuls hôtes importuns & les ſeuls mal venus. Ecartez-les, & jamais ſœur n'aura été plus aimée de ſon frere. Ne me dites pas encore rien de ſemblable, je vous en prie, reprit-elle, car je ſuis trop facile à vous pardonner pour un ſeul mot d'amitié. Je vous en dirai cent, ma chere ſœur, interrompit-il, ou plutôt dix mille, s'ils peuvent être de quelque efficace. Donnez-moi votre main, je vous prie, ajouta-t-il en l'embraſſant. Jean, dit-il tout de ſuite au cocher, remettez vos chevaux à l'écurie. Malgré la colere de votre Maîtreſſe contre moi, vous êtes tous auſſi-bien venus dans ma maiſon, qu'en aucune auberge où vous puiſſiez arrêter. Allons, Monſieur H...., donnez la main à votre chere tante; car elle ne voudra pas me permettre d'avoir cet honneur.

Elle ne put y tenir plus long-temps. Je vous le permettrai, lui dit-elle en lui donnant ſa main & le baiſant, & vous me conduirez où il vous plaira. Ne penſez pourtant pas, ajouta-t-elle, que je puiſſe vous pardonner. Il la conduiſit ainſi dans la ſalle où j'étois. Comment donc, dit-elle, me ramenez-vous ici pour être avec cette créature? C'eſt ma femme, ma chere ſœur, reprit-il avec émotion; &, ſi vous ne voulez pas l'aimer, du moins pour l'amour de vous-même n'oubliez pas avec elle la civilité la plus commune.

Mais, Madame, lui dit ſon neveu, puiſ-

que votre frere avoue ſon mariage, nous ne devons pas, comme il le dit fort bien, oublier la civilité la plus commune. Permettez-moi, Monſieur, ajouta-t-il, de vous féliciter. Je vous remercie, lui dit mon Maître. Et puis-je..... continua le jeune homme en me montrant & me regardant, ſans en dire davantage. Oui, Monſieur, reprit-il. Là-deſſus il me ſalua très-poliment. Sur mon Dieu, Madame, me dit-il, je ne ſavois hier rien de tout ceci; &, ſi j'ai commis une faute, je vous demande pardon.

Tu es un bonnaſſe nigaud, lui dit Myladi. Tu aurois pu te diſpenſer de ce ridicule cérémonial juſqu'à ce que je te l'euſſe permis. Mais, ma tante, lui dit-il, s'ils ſont actuellement mariés, la choſe eſt ſans retour, & nous ne devons pas mettre la diviſion entre le mari & la femme.

Mais, mon frere, interrompit-elle, penſez-vous que je me mettrai à table à côté de cette créature? De grace, Myladi Davers, point de nom de mépris! Je vous dis & vous jure qu'elle eſt très-réellement ma femme; & je ſerois un coquin ſi je ſouffrois qu'on la maltraitât. Je ſuis ſon unique protecteur; &, ſi vous le lui permettez, elle vous aimera & vous honnorera toute ſa vie. Je le ferai, je vous jure, Madame, lui dis-je avec tranſport.

Je ne puis, ni ne veux m'aſſeoir à table avec elle, reprit Myladi; j'eſpere, Paméla, ajouta-t-elle, que tu ne t'imagines pas que je le ferai. En vérité, Madame, lui dis-je,

ſi votre cher frere veut bien me le permettre, je ſerai derriere votre chaiſe tout le temps que vous dînerez, pour vous montrer la vénération que j'ai pour vous comme ſœur de mon généreux protecteur. Voyez lui dit-il, ſi ſa nouvelle condition l'a changée : mais je ne ſaurois ſouffrir qu'elle ſe conduiſe d'une maniere indigne de ma femme, & j'eſpere bien auſſi que ma ſœur ne s'y attend pas.

S'il faut que je reſte, reprit-elle, qu'elle ſorte de la ſalle. En vérité, ma tante, lui dit ſon parent, vous n'y penſez pas ; vous avez grand tort dans l'état où ſont les choſes. Non, Madame, lui dit mon Maître, cela ne ſe peut pas : mais, ſi vous voulez abſolument, nous aurons deux tables, vous & votre neveu ſerez à l'une, & mon épouſe & moi ſerons à l'autre, & vous verrez alors quel air votre pointillerie hors de ſaiſon vous donnera. Elle parut irréſolue. Il la plaça à table comme on portoit le premier ſervice qui étoit de poiſſon. Où oſeras-tu t'aſſeoir, me dit-elle ? Ne voudrois-tu point encore que je te donnaſſe le haut bout, ma drôleſſe ? Allons, allons, dit mon Maître, j'aurai bientôt écarté cette difficulté : & là-deſſus il s'aſſit à côté de Myladi, au haut bout de la table, & me mit à ſa gauche. Pardon, ma chere, me dit-il, excuſez-moi pour cette fois. Quelle maudite complaiſance vous avez, lui dit-elle, pour une pareille..... Paix, ma ſœur, s'écria-t-il, paix, je vous en prie ! Je ne ſouffrirai jamais qu'on

en parle ſur ce ton ; c'eſt bien aſſez que j'entre ainſi en compoſition avec vous, pour ſatisfaire votre caprice violent & mal-ſéant.

Allons, Monſieur, ajouta-t-il en s'adreſſant au neveu, mettez-vous auprès de votre chere tante. Rebecca, dit celle-ci, puiſqu'il le faut, aſſeyez-vous ici auprès de Paméla, nous irons tous de pair à compagnon. Du meilleur de mon ame, reprit mon Maître : j'honore tellement tout le ſexe que, ſi j'avois été maître de la mode, je n'aurois jamais voulu que la moindre de celles qui en ſont ſe fût tenue debout, moi étant aſſis. Mademoiſelle Worden, aſſeyez-vous, je vous prie. Monſieur, reprit la ſuivante, j'eſpere que je ne m'oublierai pas juſques-là.

Myladi ſe mit à rêver, & levant enſuite les mains au Ciel, elle s'écria : bon Dieu ! que deviendra ce monde à la fin ? Rien que de très-excellent, reprit mon Maître, pourvu que les eſprits comme celui de Myladi Davers veuillent ſeulement en ſuivre les regles. Vous donnerai-je un peu de cette carpe, ma ſœur ? Servez votre bien-aimée, lui dit-elle. Cela eſt obligeant, reprit-il ; & voilà ce qui s'appelle une bonne ſœur : allons, ma chere, que je vous ſerve, puiſque Myladi Davers le ſouhaite. Fort bien, dit Myladi, parfaitement bien ! Et elle s'aſſit en même-temps de côté, comme pour détourner ſes yeux de deſſus moi.

A quoi bon tout cela, ma chere tante, dît le neveu ? puiſque la choſe eſt faite, que nous vous voyions vous embraſſer de bonne

amitié, je vous prie : tais-toi, ſot, lui dit-elle, as-tu ſi-tôt changé de ton depuis hier ? J'eſpere, interrompit mon Maître, qu'hier on n'a pas eu l'audace d'inſulter ma femme dans ſa maiſon. A ce mot, Myladi lui donna un bon coup ſur l'épaule. Voilà pour vous, Monſieur mon impudent frere, lui dit-elle ; voilà pour vous apprendre à dire ma femme & ſa maiſon. Elle parut à moitié effrayée de ce qu'elle venoit de faire ; mais lui, il la baiſa de la meilleure humeur du monde, & lui dit : grand merci, ma ſœur, grand merci ; il y a vraiment un aſſez bon nombre d'années que je n'avois reçu un coup de vous.

Je meure, Monſieur, dit le neveu ! vous êtes bien bon de le prendre comme cela. Myladi eſt la meilleure perſonne du monde ; mais j'en ai reçu, moi qui vous parle, plus d'un bon ſoufflet.

Je ne le digérerai pourtant pas ſi bonnement non plus, dit mon Maître, ſi vous ne m'aſſurez que vous l'avez vue en faire autant à Mylord Davers.

Doucement, de grace, mon cher Monſieur, lui dis-je, en lui marchant ſur le pied, doucement, je vous prie. Quoi ! s'écria-t-elle, la créature prie qu'on ne m'inſulte pas ! S'il n'a pas aſſez de ſavoir vivre pour s'empêcher de m'outrager, je ne veux pas, pécore que tu es ! t'être redevable s'il s'en abſtient.

Quoi ! dit mon Maître, en mettant du poiſſon ſur ſon aſſiette, Myladi Davers ſe

ſert du mot d'inſulte ! Allons, que je vous voie manger quelque choſe, & je vous pardonne. En vérité, ajouta-t-il en lui mettant un couteau dans une main & une fourchette dans l'autre, je ne ſaurois ſouffrir qu'on ait de pareilles enfances pour des riens. J'en meurs de honte, je vous jure.

Elle porta à ſa bouche un morceau, qu'elle remit auſſi-tôt ſur ſon aſſiette. Je ne ſaurois manger, dit-elle ; je ne ſaurois avaler : il n'y a pas moyen, il vaudroit autant m'étouffer. Mon Maître avoit défendu à ſes laquais d'entrer, de peur qu'ils ne viſſent la ſcene à laquelle il s'attendoit. Il ſe leva de table, & lui verſa un verre de vin, que le neveu & la femme de chambre ſe mirent en poſture de lui donner. Pendant ce temps-là ſa chaiſe demeurant vacante entre Myladi & moi : audacieuſe que tu es, me dit-elle en ſe tournant de mon côté ! oſes-tu bien t'aſſeoir à côté de moi ? Pourquoi ne te leves-tu pas pour prendre le verre des mains de celui qui t'appartient ?

Ne vous levez pas, ma chere, me dit-il, je vous ſervirai l'une & l'autre. Je me levai cependant ; car je craignois un bon ſoufflet, & je le priai de me permettre de ſervir Myladi. C'eſt ce que vous ferez, reprit-il, quand elle ſera d'humeur à le recevoir comme il faut. Buvez de grace, ma ſœur, lui dit-il, avec un verre à la main ; peut-être pourrez-vous manger après cela. Me l'offrez-vous pour m'inſulter, lui dit-elle ? Non aſſurément, repliqua-t-il, je ne le fais que

pour vous exciter à manger ; car vous allez devenir malade d'inanition.

Dieu vous pardonne la maniere dont vous m'avez traitée aujourd'hui, malheureux que vous êtes, lui dit-elle en prenant le verre ! Vous aviez coutume d'en agir toujours comme dans ce moment, & j'ai vu le temps que vous m'aimiez. Mais les choſes ont bien changé ; & pour qui, bon Dieu ! auſſi cela me chagrine. Elle pleuroit ſi abondamment en diſant cela, qu'il lui fallut quitter le verre.

On ne ſauroit avoir un plus grand tort que vous, lui dit-il. Vous ne me traitez ni comme frere, ni comme Gentilhomme. Je vous aimerois autant que jamais, ſi vous ne vous y oppoſiez pas. Mais au lieu de cette femme d'eſprit & de bon ſens, de cette femme aimable que ma ſœur m'a paru autrefois, vous vous comportez en véritable enfant. Allons, ajouta-t-il en lui tenant le verre ſur les levres, ſouffrez qu'un frere que vous aimâtes jadis vous perſuade de boire ce verre de vin. Elle le but pour lors. Bon Dieu ! s'écria-t-il en la baiſant, comme la colere défigure les plus belles ames ! Vous avez bien perdu de ces agréments dont ma ſœur étoit ſi richement pourvue. Laiſſez-vous perſuader d'être encore ma ſœur, & de vous calmer un peu. Myladi Davers eſt naturellement une femme charmante, & n'a pas moins l'air d'une Dame, que ſon cher frere peut avoir celui d'un homme bien né.

Là-deſſus il ſe raſſit entre nous deux, &

lorſque le ſecond ſervice entra : qu'Abraham, dit-il, vienne ici, & nous ſerve. Je lui marchai encore ſur le pied ; mais il n'en tint nul compte, & je vis bientôt qu'il avoit raiſon ; car Myladi commença à ſe reconnoître, & ne ſe comporta pas la moitié ſi mal devant les domeſtiques qu'elle l'avoit fait auparavant : elle ſe ſervit elle-même d'un air aſſez libre ; mais de temps en temps il lui échappoit, malgré elle, un profond ſoupir & un ſanglot. Elle demanda un verre du même vin qu'elle avoit bu. Vous en ſervirai-je encore, Myladi Davers, dit-il en ſe levant ? & tout de ſuite il alla au buffet, & lui en remplit un verre. En vérité, lui dit-elle, j'aime à être careſſée par mon frere. A votre ſanté, mon frere.

Ma chere, me dit mon Maître avec beaucoup de tendreſſe, à préſent que je ſuis debout je vais vous en verſer auſſi ; il faut ſervir les deux ſœurs de même. Comment l'entendez-vous, lui dit-elle en regardant le domeſtique de maniere à faire voir qu'il la tenoit un peu en échec ! Ne montrez devant mes domeſtiques aucun mépris pour une perſonne que j'ai rendue leur Maîtreſſe avec tant de juſtice, lui dit-il tout bas. Conſidérez qu'il n'y a pas à revenir : & c'eſt préciſément ce qui me tue, reprit-elle.

Il me donna un verre de vin. A la ſanté de Myladi Davers, lui dis-je en me tenant debout. Cela ne te réuſſira pas, dit-elle tout bas, en ſe penchant vers moi. Elle alloit ajouter pécore, ou ma drôleſſe, ou quel-

qu'autre épithete ſemblable ; mais mon Maître voyant Abraham la regarder, & qu'elle avoit les yeux rouges & enflés ; en vérité, ma ſœur, lui dit-il, à votre place je ne m'en tourmenterois pas. De quoi, reprit-elle ? de quoi ? De ce que, dit-il en s'aſſeyant, Mylord Davers ne vient pas ici comme il vous l'avoit promis. Cela ne vous réuſſira pas non plus, malheureux que vous êtes, lui repliqua-t-elle en lui frappant ſur l'épaule. Sans doute, ajouta-t-il, qu'une Dame de votre ſens & de votre mérite s'affligeroit de ſe voir négligée, ſi cela étoit vrai ; mais je jurerois bien que Mylord vous aime autant que vous l'aimez, & vous ne ſavez pas ce qui peut être arrivé.

Voilà de vos artifices ordinaires, reprit-elle en ſecouant la tête ; & il y a de quoi s'étonner qu'avec toute votre ruſe vous vous ſoyez ainſi laiſſé attrapper. Qui ? Mylord Davers attrapé, lui dit-il ? non, non ; il aura plus d'eſprit que cela. Mais je n'avois point encore oui dire que vous fuſſiez jalouſe. Ni vous n'avez aucun ſujet de le croire à préſent, lui dit-elle. Mon ami, ajouta-t-elle en s'adreſſant au laquais, vous n'avez que faire de reſter, ma femme de chambre nous ſervira ce qu'il nous faut. Non, non, dit mon Maître, qu'il reſte & nous ſerve. Abraham, donnez-moi un verre de vin. Allons, ma ſœur, je vous porte la ſanté de Mylord Davers, & j'eſpere qu'il aura ſoin de bien cacher ſon jeu. Vous êtes bien inſultant, mon frere, lui dit-elle. Je voudrois

que vous fuſſiez auſſi bon que Mylord Davers. Ne portez pas vos railleries trop loin, je vous en avertis. Hé bien! hé bien! dit mon Maître, j'avoue que la corde eſt délicate à toucher, & je finis.

Par ces aimables ménagements le dîner ſe paſſa mieux que je ne l'avois eſpéré. Quand les domeſtiques ſe furent retirés : Myladi Davers, lui dit-il, en demeurant toujours entre nous deux, j'ai une queſtion à vous faire, & cette queſtion eſt ſi vous voulez m'accompagner juſques dans le Comté de Bedford ? Mon intention étoit de partir demain. Mais je différerai volontiers, ſi vous voulez venir avec moi.

Et ta femme, comme tu l'appelles, ira-t-elle avec toi, notre ami, reprit Myladi ? Oui cetainement, ma chere petite Quakereſſe * de ſœur, dit-il en lui prenant la main, & en ſouriant. Et voudrois-tu, continua-t-elle, que je fuſſe en parade avec elle ſur la route ? Hem! Et que je fuſſe-là pour orner ſon cortége ? Hem ! Dis-moi, je t'en prie, notre très-cher, comment tu réglerois cela, ſi j'étois d'humeur à faire tout ce que tu voudrois ?

Vous êtes toujours ma chere impertinente petite ſœur, lui dit-il en l'embraſſant & la baiſant ; &, quoique vous en diſiez, il faut que je vous aime. Je vous dirai donc, puiſ-

* Les Quakers en Angleterre ſont une ſecte de Chrétiens fanatiques, qui, par principe de Religion, tutoient tout le monde, ſans jamais employer le mot de *vous*.

que vous me le demandez, comment je réglerai cela. Vous irez, vous & ma Paméla, ... Retranchez ce *ma*, je vous en prie, ſi vous voulez que je demeure aſſiſe en patience. C'eſt ce que je ne ſaurois faire, lui dit-il. Vous & ma Paméla irez enſemble dans votre carroſſe coupé, ſi vous le voulez bien: alors elle paroîtra faire partie de votre cortége; & nous irons, votre neveu & moi, tantôt à cheval, tantôt dans ma berline, avec votre femme de chambre.

Cela ſeroit-il de ton goût, ma mie, me dit-elle? Oui, Madame, répondis-je, ſi Myladi ne croyoit pas que ce fût un trop grand honneur pour moi. Oui, reprit-elle; mais Myladi penſe que ce ſeroit un trop grand honneur pour toi.

Toutes réflexions faites, interrompit-il, il ne faut pas non plus que cela ſoit; car à moins que vous ne lui donniez la main pour entrer dans votre carroſſe, on prendra ma femme pour votre ſuivante, & cela ne ſeroit pas de mon goût. Et cela ſeroit peut-être la ſeule choſe, reprit-elle, qui pourroit m'induire à la ſouffrir à mes côtés dans mon carroſſe. Mais achevez. Hé bien! hé bien! continua-t-il, quand nous ſerions arrivés au logis, nous inviterions Mylord Davers à venir nous trouver & paſſer un mois ou deux avec nous.

Et s'il y venoit, que ferions-nous? Comme je ſais, lui dit-il, que vous avez le goût bon, je vous prierois de donner vos avis à ma Pamela ſur quelques échantillons que

j'attends de Londres pour des habits. Inſultant mortel que tu es, s'écria-t-elle ! Dieu veuille que je ne joue pas des mains avant qu'il ſoit peu. Je ne dis pas cela pour vous irriter, reprit-il, & cela ne doit pas vous irriter non plus. Mais quand je vous dis que je ſuis marié, ne s'enſuit-il pas qu'il nous faut des habits neufs ?

As-tu encore beaucoup de ces choſes obligeantes à me dire, mon ami, lui répondit-elle ? Si vous voulez, ajouta-t-il, nous honorer de votre compagnie à l'Egliſe, lorſque nous irons pour la premiere fois *, je vous ferai un préſent qui vaudra bien la peine que vous l'acceptiez. Miſérable que tu es, dit-elle ! tiens, duſſé-je en mourir, il faut que je me ſatisfaſſe ; & là-deſſus elle alloit lui allonger un grand coup, mais il lui retint la main. En vérité, ma chere tante, lui dit ſon neveu, je ne vous comprends pas. Eſt-ce que toutes ces choſes-là ne s'en vont pas ſans dire.

Je demandai la permiſſion de me retirer ; & comme je ſortois, mon cher Maître s'écria en me montrant, c'eſt-là ce qui s'appelle une perſonne ! voilà ce qu'on appelle une taille & un aimable maintien ! Ah ! Myladi Davers ! ſi vous étiez homme, vous en ſeriez auſſi fou que moi. Oui-dà, dit cette méchante Dame ; mais ce ſeroit pour

* En Angleterre l'uſage eſt que les gens de quelque conſidération paroiſſent en pompe à l'Egliſe le premier Dimanche après leur mariage.

en faire ma gueuſe, & non pas ma femme. Je me retournai à ce diſcours. En vérité, Madame, lui dis-je, vous êtes bien cruelle! & des Meſſieurs peuvent bien s'émanciper à une mauvaiſe conduite, quand des Dames d'honneur en viennent à tenir un pareil langage! Si votre cher frere, ajoutai-je en fondant en larmes, n'étoit pas le plus généreux de tous les hommes, votre crédit ſur ſon eſprit me rendroit infiniment malheureuſe.

Raſſure-toi, ma mie, me dit-elle, raſſure-toi. Je vois de reſte que tu le captiveras auſſi long-temps qu'aucune autre! La pauvre Sara Godfroy n'a jamais été la moitié ſi bien dans ſes bonnes graces que toi.

Demeurez, ma Paméla, s'écria-t-il tout en fureur; demeurez, vous dis-je. Vous venez d'entendre deux exécrables accuſations contre moi. Je vous aime avec une affection ſi ſincere, qu'il faut abſolument que je diſe quelque choſe en ma faveur devant cette malicieuſe accuſatrice, ſi je ne veux pas que vous penſiez que votre incomparable vertu eſt devenue pour toujours la proie du plus grand des ſcélérats.

Le neveu parut inquiet, & blâma beaucoup ſa tante. Je revins ſur mes pas, & tremblois tout en marchant. Il me fit aſſeoir, & me prenant la main: ma chere, me dit-il, j'ai déjà été accuſé d'être duelliſte, & l'on m'accuſe à préſent d'être un abandonné d'un autre ordre. Un temps fut que je n'aurois pas été ſi touché de ces imputa-

tions que je le ſuis à préſent, que je ſouhaiterois de convaincre peu-à-peu un chacun, par la conformité de ma conduite avec vos vertus, de la force que votre exemple a ſur moi. Mais voici en deux mots ſur quoi eſt fondée la premiere accuſation.

J'avois un ami qui fut lâchement attaqué par des coupe-jarets, loués pour l'aſſaſſiner par un Italien titré, qui, comme bien d'autres perſonnes d'un haut rang, n'avoit ni honneur ni cœur. J'eus le bonheur, étant à Padoue, de déſarmer un de ces coquins en défendant mon ami, & de lui faire avouer qui étoit celui qui l'avoit mis en œuvre. J'avoue que je fis un défi à ce dernier. Nous nous rencontrâmes à Sienne, & il mourut un mois après d'une fievre qui, j'eſpere, n'étoit pas occaſionnée par les légeres bleſſures qu'il avoit reçues de moi. Je fus cependant obligé d'en quitter l'Italie plutôt que je ne me le propoſois, à cauſe de ſes parents qui étoient en grand nombre, & qui me regardoient comme la cauſe de ſa mort. Je les appaiſai dans la ſuite par une lettre que je leur écrivis d'Inſpruck, pour les informer de la baſſeſſe du défunt. Cela les empêcha de me ſuivre à Munich, comme ils enavoient l'intention.

Voilà, ajouta-t-il, une des charitables inſinuations qui auroient pu alarmer votre délicateſſe, en vous laiſſant penſer que vous étiez mariée à un meurtrier. L'autre..... De grace, mon frere, lui dit-elle, n'allez

pas plus avant. Si vous le faites, ce n'eſt pas moi qui vous y force. Elle ſaura le tout, s'écria-t-il; & je défie les traits les plus envenimés de votre malice.

Lorſque j'étois au collége j'avois accès chez une Dame veuve qui me recevoit fort bien. Elle avoit pluſieurs filles, mais très-peu de fortune à leur donner. La ruſée vieille me fit carreſſer par l'une d'elles (c'étoit en effet une bonne & digne fille), pour tâcher de m'engager à l'épouſer, uniquement en vue des biens dont je devois hériter. Dans ce deſſein elle fit naître pluſieurs occaſions de nous faire rencontrer & de nous laiſſer ſeuls. J'étois mineur alors, & la jeune Demoiſelle, qui n'avoit pas l'ame à moitié auſſi artificieuſe que ſa mere, ſe rendit à mes pourſuites avant que le projet de ſa mere pût venir à maturité, & par-là le ruina entiérement. Cette perſonne, ma Paméla, eſt la Sara Godfroy dont la malicieuſe femme que voici vous a fait mention dans les vues du monde les plus mauvaiſes. De toutes les autres licences que je puis m'être données, car je me ſuis peut-être émancipé à quelques-unes de plus, dont on vous auroit ſans doute informée comme de celle-ci, ſi on les avoit ſues, je demande à Dieu de ne m'en accorder le pardon que juſqu'au temps où réveillant ſa vengeance par des offenſes du même ordre, je me rendrai infiniment injuſte envers ma Paméla.

A préſent, ma chere, ajouta-t-il, vous

pouvez vous retirer, car ma très-digne ſœur a dit tout le mal qu'elle ſavoit de moi; mal dont je vous aurois informée moi-même, dans quelqu'occaſion où j'aurois pu vous convaincre qu'il étoit pour moi un ſujet de chagrin & non de vanité; car je n'aime pas à être cru meilleur que je ne ſuis. J'eſpere ſeulement que depuis l'heure où je me ſuis dévoué à tant de vertu juſqu'à celle de ma mort, ma conduite ſera parfaitement irréprochable.

Ce diſcours, & la maniere noble dont ce cher mortel venoit d'avouer ſes fautes & en marquer ſon repentir, emut terriblement Myladi. Un torrent de larmes ſortit tout-à-coup de ſes yeux. Paméla, me dit-elle, ne vous en allez pas ſi-tôt, je vous en conjure. La paſſion m'a menée beaucoup trop loin, en vérité. Il faut abſolument que vous reſtiez, pour me voir lui demander pardon, ajouta-t-elle en venant à moi & me prenant la main: elle prit tout de ſuite la ſienne: mais à mon grand regret (car je ſouffrois de voir ſouffrir Myladi), il lui échappa avec violence, ſortit de la ſalle, & gagna le jardin dans une rage qui me fit trembler. Myladi s'aſſit, appuya ſa tête contre mon ſein, & me baigna le cou de ſes larmes en me tenant les mains. Je pleurai par compagnie. Son neveu ſe promenoit en long & en large dans une inquiétude affreuſe. Il ſortit enſuite, & revint nous dire que M. B.... avoit donné ordre qu'on mît les chevaux à ſon carroſſe coupé,

& qu'il ne vouloit pas que perſonne lui parlât. Où eſt-il, dit Myladi? A ſe promener dans le jardin, juſqu'à ce que le carroſſe ſoit prêt, reprit le neveu.

Il eſt vrai, dit-elle, & je l'avoue, je ſuis allée trop loin, j'étois enſorcelée. A préſent, continua-t-elle, il va, lui qui prétend que je ſuis ſi méchante, il va être un an entier ſans me pardonner. Car il faut vous dire, Paméla, que, ſi jamais vous l'offenſez, vous ne l'appaiſerez pas aiſément. Toute chagrine que j'étois, je me délectois à voir Myladi ſi bonne envers moi. Voulez-vous, me dit-elle, vous haſarder à l'aller trouver avec moi? Oſerez-vous ſuivre un lion dans ſa retraite? Je vous accompagnerai par-tout où vous me l'ordonnerez, répondis-je. Vraiment, ma mie..... Paméla, je veux dire, tu es très-bonne dans le fond, me dit Myladi. Je t'aurois aimée autant que feue ma mere t'aimoit..... ſi..... mais c'en eſt fait à préſent. En vérité, Paméla, vous n'auriez pas dû épouſer mon frere! Mais allons, je l'aime, & ne puis m'en empêcher. Tâchons de le trouver. Il ne m'en traitera pourtant pas moins comme un chien. Je n'aurois pas dû l'irriter à ce point-là: car, toutes les fois que cela m'eſt arrivé, j'ai toujours été la partie ſouffrante. Il ſait que je l'aime.

Myladi me parla de la ſorte en s'appuyant ſur mon bras, & entra dans le jardin. Je le vis encore dans une agitation & un déſordre affreux. Il prit un autre chemin pour nous

nous éviter. Mon frere, mon frere, lui cria-t-elle, permettez que je vous parle ! un mot ſeulement ! Comme nous le ſuivions rapidement, & que nous le touchions de près, je vous prie, lui dit-il, de ne m'accabler pas davantage de vos folies & de votre violence. J'en ai beaucoup trop enduré, & je vous promets bien que de plus d'un an d'aujourd'hui..... Paix ! lui cria-t-elle, point de vœux, je vous en conjure ; car je ne ſais que trop, par expérience, que, ſi vous en faites, vous ne les violerez pas. Vous voyez, lui dit-elle, que j'en ſuis venue juſqu'à prier Paméla de me ſervir de médiatrice. Cela vous appaiſera ſans doute, ou rien ne pourra le faire.

En vérité, reprit-il, je ne veux voir aucune de vous deux dans la circonſtance où je me trouve ; laiſſez-moi ſeul avec moi-même ; je ne prétends pas être perſécuté de la ſorte, & il s'éloignoit toujours. Mais, lui dit-elle, je ne vous demande qu'un mot..... Si vous me pardonnez, je vous pardonnerai. Quoi ! lui dit ce cher époux d'un air fier & indigné, me pardonnerez-vous ? Elle le vit trop ſincérement en colere pour lui parler de ſon mariage comme d'une choſe qui demandoit qu'elle lui pardonnât. Je vous pardonnerai, lui cria-t-elle, tout le mauvais traitement que j'ai reçu de vous aujourd'hui.

Un mot, ma ſœur, lui dit-il. Je vous ſouhaite de tout mon cœur tout le bien

poſſible. Mais ayons, je vous prie, dorénavant notre tranquillité mutuelle aſſez à cœur pour ne jamais nous revoir l'un l'autre. Jamais, lui dit-elle!..... & pouvez-vous bien le ſouhaiter, frere barbare, le pouvez-vous? Je le puis & je le fais, reprit-il. Je n'ai d'autre parti à prendre qu'à dérober pour toujours à votre vue, non un frere, mais un meurtrier & un ſcélérat indigne de vous appartenir : laiſſez-moi me renfermer & faire pénitence de mes crimes paſſés : ce ſera du moins une pénitence où je ne ſerai pas troublé par une accuſatrice auſſi violente que vous.

Paméla, me dit-il d'un ton qui me fit trembler, comment oſez-vous me ſuivre ſans ma permiſſion, quand vous me voyez dans une agitation ſi terrible? A l'avenir, lorſque j'aurai l'ame ainſi agitée, ne m'approchez jamais que je ne vous envoie chercher.

Mon cher Monſieur, m'écriai-je..... Laiſſez-moi, interrompit-il. Je vais dans ce moment partir pour le comté de Bedford. Quoi! ſans moi, Monſieur, lui dis-je?..... De grace, qu'ai-je fait? Vous avez fait la cour à ma furie de ſœur que voilà ; vous la lui avez faite avec une baſſeſſe indigne de ma femme, & je n'aimerai pas à vous voir, que je ne me ſois remis de l'affreuſe émotion où je ſuis à préſent. Mais Colbrand vous accompagnera, avec deux autres de mes domeſtiques, & madame Jewkes vous ſervira pendant une

partie du chemin. J'eſpere que vous me trouverez mieux diſpoſé à vous recevoir là, que je ne le ſuis ici à me ſéparer de vous.

Si je ne m'étois pas flatté qu'il en affectoit une partie pour intimider Myladi, je crois que je n'y aurois jamais réſiſté. J'en fus cependant pénétrée juſqu'au fond de l'ame; car je vis bien qu'il étoit très-ſincérement en colere.

J'appréhendois aſſez, me dit Myladi, qu'il ne fût irrité contre vous, auſſi-bien que contre moi; car je ſavois de reſte juſqu'où vont ſes violences, quand il fait tant que de s'y livrer. Quoi! lui dit-elle, pas un ſeul mot! Si vous ne voulez pas me pardonner, pardonnez du moins à Paméla; car elle ne vous a offenſé que par ſa bonté pour moi, & à mon inſtante priere. Je vais moi-même m'en aller ſur le champ, comme j'allois le faire, ſi vous ne m'en aviez pas empêchée.

Je vous en ai empêchée par tendreſſe, lui dit-il; mais vous m'en avez puni, en me frappant au cœur par pure haine. Quant à ma Paméla, je ſais qu'excepté l'inſtant où je vous parle, je ne ſaurois être en colere contre elle. J'exige donc d'elle de ne jamais me voir en pareille occaſion, juſqu'à ce que je puiſſe la voir moi-même dans la ſituation d'eſprit où il convient que je ſois lorſqu'une perſonne auſſi aimable qu'elle m'approche. C'eſt pour cela ſeul, ma chere,

me dit-il, que je vous conjure de me laiſſer pour le préſent.

Mais, Monſieur, lui dis-je, faut-il que je vous quitte, & que je vous laiſſe aller ſans moi dans le comté de Bedford ? Ah ! mon cher Monſieur, comment le pourrai-je ? Vous pouvez, dit Myladi, vous en aller tous deux enſemble demain comme vous l'aviez projetté, & moi je partirai cette après dînée ; &, puiſqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mon pardon, je tâcherai d'oublier que j'ai un frere au monde.

M'eſt-il permis, Monſieur, lui dis-je, de vous conjurer de tranſporter ſur moi toute votre colere, & de vous réconcilier avec votre chere ſœur ? Préſomptueuſe Paméla, reprit-il d'un ton qui m'épouvanta ! as-tu donc le courage ſi ferme, & te ſens-tu aſſez forte pour ſupporter une diſgrace que ton affection & ta tendreſſe m'ont toujours fait croire que tu voudrois éviter pardeſſus toutes choſes ? Sors donc de ma préſence, me dit-il en me prenant la main & la jettant en quelque ſorte loin de lui, ſors-en, & réfléchis à loiſir ſur ce que tu viens de me dire.

J'étois ſi effrayée (car je vis pour le coup que mes dernieres paroles l'avoient bleſſé) que je me jettai à ſes genoux comme il s'éloignoit de moi, & lui criai : de grace, Monſieur, pardonnez-moi, vous voyez que je ne ſuis pas aſſez courageuſe pour ſoutenir votre diſgrace ! J'étois prête à m'évanouir en diſant cela.

Digitized by Google

Pardonnez ſeulement à Paméla, lui dit ſa ſœur, c'eſt tout ce que je vous demande. Vous allez la mettre aux abois. Vous porterez votre colere autant au-delà des bornes que je l'ai fait moi-même. Je n'ai pas beſoin, reprit-il, de vous dire combien je l'aime. Mais il ne faut pas qu'elle me vienne importuner, & me pourſuivre dans des occaſions comme celle-ci. Mon intention étoit, lorſque la raiſon auroit calmé l'agitation où vous m'aviez jetté par votre violence, d'entrer dans la maiſon & de prendre congé de vous deux avec la bienſéance qui convient à un mari & à un frere; mais elle eſt venue tomber ſur moi ſans mon ordre, & il faut qu'elle eſſuie les ſuites d'une violence qui, une fois émue, connoît auſſi peu les bornes que la vôtre.

Si je ne vous avois pas aimé, lui dit-elle, autant qu'une ſœur ait jamais aimé ſon frere, je ne vous aurois pas jetté dans un ſi grand trouble. Et moi, reprit-il, ſi je ne vous avois pas aimé plus tendrement que vous n'étiez réſolue de le mériter, je ne me ſoucierois de rien de ce que vous pourriez dire: mais après l'hiſtoire du duel, dont vous n'auriez fait aucune mention, ſi vous n'aviez pas ſu que je n'y penſois jamais ſans chagrin, ce ſecond brocard ſur le compte de la pauvre Sara Godfroy eſt un trait de baſſeſſe & de malice que je ſens qui me donne la force de vous renier pour ma ſœur.

En vérité, lui dit-elle, je ſuis convaincue de mon tort. J'en ſuis très-ſincérement honteuſe. Rien n'eſt plus petit, plus bas, & plus indigne de votre ſœur que ce que vous me reprochez; & c'eſt pour cela même que je m'abaiſſe juſqu'à vous ſuivre comme je fais pour vous demander pardon, & même juſqu'à me choiſir une médiatrice auprès de vous, une perſonne que je croyois qui avoit quelque crédit ſur votre eſprit, à en juger par les ſentiments que vous faiſiez profeſſion d'avoir pour elle, & que je vais croire que vous n'avez expoſée que dans l'unique vue de m'inſulter.

Je me mets fort peu en peine, reprit-il, de ce que vous pouvez penſer. Après la baſſeſſe dont vous vous êtes rendue coupable, je ne puis vous regarder qu'en pitié; car en vérité vous avez beaucoup perdu de mon eſtime.

Cela eſt bien clair, dit-elle. Mais tranquilliſez-vous, je vais partir dans l'inſtant. Ainſi donc, mon frere, permettez-moi de vous donner ce nom encore une fois. Adieu, adieu donc, Paméla, ajouta-t-elle en ſe tournant vers moi, & me baiſant les larmes aux yeux.

Je n'oſois haſarder un mot de plus: mais comme Myladi lui tournoit le dos pour s'en aller: votre ſexe eſt bien le d.....ble, lui dit-il. De quelle maniere étrange vous ſavez mettre hors des gonds, calmer & tourner comme il vous plaît nous autres pauvres girouettes d'hommes! *Je n'ai pu tenir contre*

votre dernier & tendre adieu à ma Paméla. Embraſſez-vous l'une l'autre encore une fois & je ſuis plus content que jamais. Il prit alors nos deux mains & les joignit. Myladi me baiſa ncore, les larmes aux yeux, auſſi-bien que moi, & lui nous embraſſa & nous baiſa l'une après l'autre de grande affection. Voilà, dit-il avec tranſport les deux plus cheres créatures que j'aie au monde. Dieu veuille les bénir ! Hé bien, lui dit-elle, vous me pardonnez donc entiérement ma foibleſſe au ſujet de Sara.... Oubliez-la pour jamais, interrompit-il bruſquement & ſans lui laiſſer achever le nom. Je vous pardonne auſſi, ma Paméla, me dit-il, pourvu qu'il ne vous arrive plus de tenir mon indignation pour auſſi peu de choſe que vous venez de le faire.

Elle n'a jamais tenu votre indignation pour peu de choſe, lui dit Myladi. Mais plus elle l'a trouvée cruelle, & plus je dois lui tenir compte d'avoir dit qu'elle la ſupporteroit plutôt que le chagrin de nous voir irréconciliables. N'importe, reprit-il, c'étoit chez elle une abſence d'eſprit ou un mépris, au moins implicite, que ma délicateſſe ne pouvoit pardonner à ſon cœur. Car cela n'avoit-il pas l'air d'une préſomption, qui lui donnoit le courage de ſoutenir mon indignation, ſur la certitude tacite de me ramener toujours quand bon lui ſembleroit ? Je puis cependant l'aſſurer que, tout violent qu'eſt mon amour pour elle, la choſe ne ſera pas toujours en ſa diſ-

poſition, lorſqu'elle m'aura fâché volontairement.

Paméla, me dit Myladi, je vous réponds bien que vous avez ici en mon frere un véritable Gentilhomme; & vous pouvez en attendre tout le traitement que ce titre, joint à ſon bon ſens naturel & à ſon éducation, vous garantira toujours de ſa part. Mais, ſi vous l'offenſez, Dieu vous ſoit en aide, mon enfant: vous voyez ce qui m'en arrive à moi pauvrette..... Encore ne l'ai-je jamais vu pardonner ſi-tôt.

Je me promets bien, lui dis je, d'apporter tous mes ſoins pour l'éviter; car mon épouvante m'a miſe tout hors de moi, & j'avois commis la faute avant que de ſavoir où j'étois.

Cet orage fut ainſi heureuſement diſſipé, & Myladi entiérement vaincue & pacifiée.

Quand nous ſortîmes du jardin, nous vîmes le carroſſe tout prêt. En vérité, ma ſœur, lui dit-il, j'aurois infailliblement décampé pour mon autre maiſon, ſi les choſes n'avoient pas pris un ſi heureux tour. Au lieu de cela nous irons, vous & moi, prendre l'air, ſi vous le voulez; & je vous prie, ma chere, ajouta-t-il en s'adreſſant à moi, d'ordonner à madame Jewkes de nous faire ſouper à huit heures, nous vous rejoindrons vers ce temps-là.

Monſieur, dit-il au neveu, voulez-vous monter à cheval & nous eſcorter? Très-volontiers, reprit-il; je ſuis ravi du fond de

mon ame de vous voir tous ſi bons amis.

Mon cher Seigneur & Maître conduiſit donc Myladi juſqu'au carroſſe ; ſon neveu & un laquais les ſuivirent au galop, & je montai dans mon cabinet pour y ruminer ſur tout cela. La ſotte créature que je ſuis ! je ne puis me tirer de la tête cette pauvre Sara Godfroy : avec quelle rapidité le nom & la qualité de femme nous donnent des priviléges par rapport à nos intérêts perſonnels ! Il me ſemble pourtant que je ſerois bien aiſe d'en ſavoir plus long ſur ſon compte ; car n'eſt-il pas étonnant que moi qui ai vécu des années dans la famille, je n'en aie pas eu le moindre vent ? Mais j'étois ſi conſtamment avec ma Maîtreſſe, que je n'en ai jamais oui parler, & j'aſſurerois bien qu'elle n'en a jamais rien ſu ; autrement elle me l'aurois dit.

Je n'oſerois le queſtionner ſur le compte de cette pauvre Demoiſelle ; & je ſerois portant bien aiſe de ſavoir ce qu'elle eſt devenue, ſi elle eſt vivante, & ſi cet amour a eu des ſuites. J'en entendrai peut-être parler amplement avant qu'il ſoit peu, & j'eſpere que ce ne ſera à l'occaſion de rien de mauvais.

Quant à l'autre malheureuſe affaire, je ſais qu'on en a parlé; que dans ſes voyages, & long-temps avant qu'on m'eût priſe dans la famille, il avoit eu une ou deux querelles ; que, dans ſa plus grande jeuneſſe, il s'étoit toujours fait remarquer pour ſon courage, & qu'il paſſe pour une très-bonne

épée. Dieu veuille qu'il ne ſoit jamais obligé d'en faire uſage, & qu'il puiſſe toujours ſe conſerver en honneur & en ſûreté!

Sur les ſept heures mon Maître m'envoya dire qu'il me prioit de ne point l'attendre à ſouper, parce qu'on les avoit obligés, lui, Myladi & ſon neveu, de reſter à ſouper chez Myladi Jones, & que Myladi Darnford & la famille de M. Péters avoient promis de venir les y trouver. J'étois d'autant plus ravie qu'ils ne m'euſſent point envoyé chercher, que j'eſpérois que ces aimables familles, étant toutes de mes amies, ne manqueroient pas de me confirmer dans les bonnes graces de Myladi Davers; de ſorte que je continuai mes écrits d'arrache-pied.

Ils furent de retour environ ſur les onze heures. Je ne faiſois pour lors que de deſcendre, m'étant fatiguée à force d'écrire, & j'étois aſſiſe & cauſois avec madame Jewkes & mademoiſelle Worden, que j'avois fait aſſeoir malgré elles. Elles ſe mirent vis-à-vis de moi; & mademoiſelle Worden me demanda pardon, non ſans beaucoup de confuſion, du rôle qu'elle avoit joué contre moi, diſant qu'on lui avoit repréſenté les choſes bien différemment, qu'elle étoit très-éloignée de penſer que je fuſſe mariée, & que c'étoit envers la Dame du logis qu'elle ſe comportoit ſi impoliment.

Je lui dis que je n'étois offenſée de rien de ce qu'elle avoit fait; que je lui pardonnois de grand cœur; que j'eſpérois que ma

nouvelle condition ne me feroit point oublier d'en agir convenablement envers tout le monde ; mais que, pour l'honneur du Gentilhomme qui m'y avoit ſi généreuſement élevée, je devois tâcher de me comporter d'une maniere qui n'en fût pas indigne.

Madame Jewkes me répondit que ma ſituation me fourniſſoit d'amples occaſions de faire connoître l'excellence de mon naturel ; que j'avois pu lui pardonner des offenſes dont en ſon particulier elle devoit toute ſa vie faire l'aveu avec confuſion de face.

Madame Jewkes, lui dis-je, les humains ne ſavent comment ſe comporter, quand leurs volontés dépendent de leurs ſupérieurs ; & j'ai toujours cru qu'il falloit diſtinguer entre les actes de pure malice, & ceux d'une obéiſſance implicite. On doit cependant ſavoir diſcerner ce qui eſt juſte de ce qui ne l'eſt pas : & les Grands eux-mêmes, quoique fâchés pour le moment de ce qu'on leur déſobéit, n'en auront dans la ſuite que meilleure opinion d'une perſonne qui leur aura réſiſté dans leurs ordres illégitimes.

Ceci parut faire un peu de peine à madame Jewkes : j'ajoutai que j'en parlois ſur-tout d'après ma propre expérience, pouvant dire, comme elle ne l'ignoroit pas, que les menaces & les tentations ne m'avoient point manqué, & que, ſi j'euſſe cédé aux unes, & que je me fuſſe laiſſée intimi-

der par les autres, je n'aurois jamais été ce que j'étois.

Ah ! Madame, reprit la Jewkes, je n'ai jamais connu votre égale ! Je trouve votre humeur encore plus douce depuis le jour heureux, qu'elle ne l'étoit auparavant ; & on diroit même que vous êtes devenue plus humble depuis ce temps-là.

On peut, lui dis-je, vous en donner une très-bonne raiſon. Je me croyois en danger, je regardois tous ceux qui m'entouroient comme autant d'ennemis ; & avec cette diſpoſition il étoit impoſſible que je ne fuſſe pas d'une humeur chagrine, inquiete & ſoupçonneuſe. Mais mon cher époux m'ayant délivrée de la cauſe de mes inquiétudes, & rendue parfaitement heureuſe, j'aurois été très-blâmable ſi je n'avois pas montré une ame tranquille & contente, & une humeur propre à me concilier, s'il ſe peut, en même temps le reſpect & l'affection de tout le monde : d'autant plus que ce ne ſeroit pas juſtifier en quelque ſorte l'honneur que j'avois reçu, parce que moins je me ferai d'ennemis, plus j'engagerai un chacun à penſer que mon cher bienfaiteur en a eu moins de tort en s'abaiſſant comme il a fait.

Cette maniere de parler leur plut infiniment à toutes deux. Elles m'en complimenterent beaucoup, & me ſouhaiterent d'être toujours auſſi heureuſe qu'elles diſoient que j'en étois digne.

Nous en étions là-deſſus, lorſque mon

Maître, sa sœur & son neveu entrerent. Ils apportoient tous une humeur si charmante, que je m'en sentis une nouvelle créature. Les deux femmes vouloient se retirer; mais mon Maître s'y opposa. Mademoiselle Worden, madame Jewkes, restez, je vous en prie, leur dit-il, je vous parlerai tout à l'heure. Eh bien, mon cher amour, ajouta-t-il en venant à moi, & me baisant, j'espere que je n'ai point abusé de votre patience, en m'absentant de vous plus long-temps que nous ne nous l'étions proposé. Mais cette absence n'a pas été à votre désavantage; car, quoique nous n'ayions pas joui de votre compagnie, nous n'avons parlé absolument que de vous.

Myladi s'approcha aussi de moi: en vérité, mon enfant, me dit-elle, vous avez été l'unique sujet de toutes nos conversations. Je ne sais comment cela se fait; mais vous avez rendu deux ou trois bonnes familles du voisinage aussi parfaitement vos admirateurs que votre ami que voici.

Paméla, ajouta mon Maître, ma sœur a entendu vos louanges sortir à la fois d'une douzaine de bouches, & les a entendues avec plus de plaisir que son cœur ne lui permettroit de l'exprimer à présent.

Les bonnes graces de la chere Myladi Davers, lui dis-je, & la continuation des vôtres, me rendroient plus fiere que celles de tout le reste du monde ensemble.

Mon enfant, me dit-elle, les cœurs hautains ne s'humilient pas tout-à-coup:

mon frere que voilà a pourtant fait deſcendre le mien de bien des degrés plus bas que je ne l'ai jamais connu. Mais je puis vous aſſurer que je vous ſouhaite tout le bonheur du monde avec lui; & là-deſſus elle me baiſa.

Vous m'obligez pour jamais, ma chere Dame, m'écriai-je. Je vais à préſent me croire parfaitement heureuſe. Il ne me manquoit que cela pour me rendre telle; & j'eſpere que je pourrai toujours, & dans tous les inſtants de ma vie, vous faire voir combien votre bonté me remplit de reſpect & de gratitude.

Mais, mon enfant, ajouta-t-elle, je ne vous tiendrai pas compagnie quand vous paroîtrez à l'Egliſe pour la premiere fois. Que votre mérite perſonnel vous faſſe de tous vos voiſins du comté de Bedford, d'auſſi bons amis qu'il vous en a fait ici de ceux du comté de Lincoln, & vous n'aurez alors aucun beſoin de mon ſoutien, ni de celui de perſonne.

C'eſt à préſent mon tour, Madame, dit ſon neveu en me ſaluant. Je vous ſouhaite du fond de mon ame un parfait bonheur. Par tout ce que j'ai vu, & par-tout ce que j'ai entendu, je veux mourir ſi je ne penſe que vous n'avez rencontré que ce que vous méritiez. Toute la compagnie que nous venons de quitter en dit autant. Pardonnez-moi, je vous prie, mon extravagante conduite à votre égard.

Monſieur, lui dis-je, je vous remercie

de votre gracieux compliment, & j'eſpere que je conſidérerai toujours, comme je le dois, un ſi proche parent de Mylord & de Myladi Davers.

Parbleu ! Rebecca, dit-il à la ſuivante de Myladi, je penſe que vous avez auſſi quelques pardons à demander; car nous avons tous eu tort d'obliger Madame de ſauter par la fenêtre, comme elle a fait. Nous ne nous imaginions guere que nous la forcerions à s'enfuir de chez elle.

Tu en dis toujours trop ou trop peu, lui dit Myladi.

J'ai été traitée depuis votre départ avec tant de bonté & de condeſcendance, répondit mademoiſelle Worden, que je vous ai prévenu, Monſieur, en demandant pardon pour moi-même.

Myladi cauſa une demi-heure avec moi, & me conta que ſon frere lui avoit fait faire une promenade charmante, & l'avoit enchantée par ſes bonnes manieres; qu'il l'avoit confirmée dans l'opinion avantageuſe qu'elle avoit commencé de concevoir de mon caractere & de mes manieres diſcretes & obligeantes. Mais, continua-t-elle, il m'a menée rendre viſite à mes anciens voiſins, chez qui nous ne voulions pas reſter. Myladi Jones étant la plus proche, nous l'avons été voir la premiere, & elle a raſſemblé le reſte de la compagnie. Ils étoient tous ſi pleins de vos louanges, que je m'en ſuis ſentie humiliée au dernier point. J'étois en vérité comme *Saül* au milieu des Propheres.

Vous pouvez bien juger, mes chers parents, que ce diſcours me fit un plaiſir infini, & que je ne manquai pas d'y répondre comme il falloit.

Lorſque Myladi prit congé de moi pour aller au lit : je vous ſouhaite le bon ſoir de tout mon cœur, me dit-elle, & à votre cher mari. Quand je ſuis rentrée je vous ai baiſée pour la forme ; mais à préſent je vous baiſe pour plus que la forme, & vous pouvez m'en croire.

Réjouiſſez-vous avec moi, mes chers parents, de cet heureux changement, dont je redoutois tant le contraire ; c'étoit l'unique ſujet de chagrin qui me reſtât. Pauvre Sara Godfroy, je voudrois bien ſavoir ce qu'elle eſt devenue, la pauvre fille, je ſerois charmée qu'il ſe portât de lui-même à m'en reparler. Ce n'eſt pas qu'elle me cauſe autrement de l'inquiétude. Si cela étoit, vous ne manqueriez pas de dire que je ſuis un peu impertinente.

Lorſque nous montâmes à notre chambre, mon Maître & moi, il me rendit compte de la peine qu'il s'étoit donnée avec ſa chere ſœur, comme il l'appelloit, & de toutes les choſes obligeantes que ſes bons amis avoient dites de moi. Il me dit qu'il avoit remarqué que ſa ſœur, après un certain temps, lui avoit paru moins fâchée de les entendre parler de moi ſur ce ton, qu'elle ne l'étoit avant, n'ayant d'abord voulu permettre à aucun d'eux de parler de moi comme de ſa femme ; mais que ma ſanté ayant été propoſée

comme celle de ſon épouſe, elle la lui avoit portée elle-même, en lui diſant : allons, mon frere, à votre Paméla. Je ne ſais pas au reſte comment je me tirerai de cette affaire avec la Comteſſe *** & ſes deux jeunes Dames, quand elles viendront me rendre viſite (C'étoit entre une de celles-ci & ſon frere, que Myladi avoit eu ſi à cœur de faire un mariage). Je ſais, ajouta-t-elle, que Myladi Eliſabeth * m'en raillera vivement; & vous ſavez auſſi, mon frere, qu'elle ne manque ni d'eſprit ni de talent pour la ſatyre. J'eſpere, reprit-il, que Myladi Eliſabeth, ſi jamais elle s'engage, trouvera un mari meilleur que je ne l'aurois été pour elle; car je crois en bonne conſcience que j'en aurois à peine fait un ſupportable avec toute autre femme que ma Paméla.

Il ajouta qu'on l'avoit raillé ſur ſon humeur altiere; que tous avoient dit qu'ils voyoient bien qu'il ſeroit le plus excellent des maris avec la femme qu'il avoit; mais qu'infailliblement il en faudroit remercier ma douceur plutôt que ſa complaiſance; car, dit mademoiſelle Darnford, lorſque Myladi la retint, il étoit ſi en colere de ſon ſuppoſé manque d'égards pour lui, quoiqu'il ne lui eût qu'inſinué l'envie qu'il avoit de la trouver chez nous, qu'elle nous fai-

* En Angleterre on donne le titre de Myladi à toutes les filles de Duc, de Marquis & de Comte, en ajoutant à ce titre le nom de baptême de chacune, & enſuite le nom de famille pour les diſtinguer.

ſoit, à ma ſœur & à moi, beaucoup plus de pitié que d'envie.

Oui, oui, dit Myladi, il a beaucoup trop du Sultan; & il ne ſauroit ni n'a jamais ſu endurer qu'on le trompât dans ſes eſpérances.

En vérité, Myladi Davers, lui répondit-il, vous devriez critiquer mes allures moins que perſonne au monde; car j'en ai terriblement enduré de votre part avant que d'être fâché contre vous.

Cela eſt vrai, reprit-elle; mais après avoir paſſé un peu les bornes, comme j'avoue l'avoir fait, vous ſavez, Monſieur l'impertinent, que vous me l'avez fait payer aſſez cher; oui, vous le ſavez. Et la pauvre enfant auſſi, ajouta-t-elle, que j'avois priſe avec moi pour me ſervir de médiatrice, tant il m'avoit humiliée; il l'a traitée d'une maniere qui m'a fait ſaigner le cœur pour l'amour d'elle; mais je ſais qu'une partie de cela étoit ſtratagême, pour m'en donner meilleure opinion d'elle.

En vérité, ma ſœur, lui dit-il, il n'y entroit gueres de ce que vous dites; car dans ce moment je ne m'embarraſſois nullement de ce que vous penſiez, & ma complaiſance n'auroit pas été juſqu'à donner un ſchelling pour votre bonne ou mauvaiſe opinion d'elle ou de moi. J'avoue qu'après vos provocations, il me fâchoit d'être pourſuivi par l'une ou par l'autre de vous deux; & il faut qu'elle apprenne par-là à ne jamais m'approcher quand je ſuis dans ces belles

humeurs, qui ſeront auſſi rares que faire ſe pourra; car, ſi l'on me laiſſe ſeul, je reviens toujours à moi-même après un certain temps, & je ſuis fâché des effets violents d'un tempérament ſi ſemblable à celui de ma chere ſœur que voilà. C'eſt pour cette raiſon que, tant que cela me dure, je ne me ſoucie pas d'avoir beaucoup de témoins de mon intempérance, ſur-tout parce que chacun deſdits témoins, ſoit qu'il le mérite ou non, comme vous le voyez dans le cas de ma Paméla, doit néceſſairement en ſouffrir, s'il s'aviſe de venir dans mon chemin ſans en être requis.

Il me répéta encore la même leçon, & y inſiſta fortement; avouant que pour ce ſeul moment il avoit très-ſérieuſement été en colere contre moi, quoiqu'il l'eût été encore plus contre lui-même dans la ſuite, de ce qu'il s'étoit livré à ce mouvement. Mais, ma chere Paméla, ajouta-t-il, lorſque vous avez ſouhaité de tranſporter toute mon indignation ſur vous-même, c'étoit me braver tellement par l'idée de votre mérite, comme ſi ma colere devoit bientôt lui céder, s'ils venoient à être en concurrence: ou c'étoit en tenir ſi peu de compte, que j'en étois très-ſincérement fâché. Car, ajouta-t-il, je ne ſaurois ſouffrir que, dans quelque occaſion que ce ſoit, vous ſouhaitiez jamais que je ſois en colere contre vous, ou que vous ne regardiez pas mon indignation comme le plus grand malheur qui puiſſe vous arriver.

Mais, Monſieur, repris-je, vous ſavez que ce que j'en ai fait n'étoit que pour tâcher de vous réconcilier avec Myladi ; &, comme elle l'a elle-même très-bien obſervé, c'étoit lui témoigner une conſidération extraordinaire. Cela eſt vrai, me répondit-il ; mais n'ayez jamais la penſée de lui faire un compliment, ou à quelqu'autre que ce ſoit, à mes dépens. D'ailleurs, elle s'étoit comportée envers moi d'une maniere ſi inſupportable, que je commençois à penſer que vous vous étiez trop abaiſſée, & plus que je ne devois permettre à ma femme de le faire. Or je ne ſaurois ſupporter les actions baſſes à qui que ce ſoit, & ſur-tout à une perſonne que j'aime. Et comme elle en avoit commis une qui l'étoit ſouverainement, je l'aurois plus volontiers déſavouée pour ma ſœur dans ce moment-là, que je ne me ſerois réconcilié avec elle.

J'eſpere, Monſieur, lui dis-je, que je me comporterai toujours de maniere à ne vous pas déſobliger volontairement à l'avenir. Je m'en flatte d'autant plus, que je ſais que je n'aurai beſoin que de ſavoir votre bon plaiſir pour m'y conformer en tout. Mais cet exemple me fait voir que je puis beaucoup déplaire, ſans en avoir le plus léger deſſein.

A préſent, ma Paméla, me dit-il, ne ſoyez pas trop ſérieuſe. J'eſpere que je ne vous ſerai pas un mari fort tyrannique. Je ne prétends pas cependant être parfait, ou pouvoir toujours céder à la raiſon dans mes

premiers tranſports; & j'attends de votre affection que vous me ſupporterez, lorſque vous me trouverez dans le tort. Je n'ai pas l'ame ingrate, &, quand je ſuis de ſang froid, je puis rentrer en moi-même auſſi impartialement qu'homme vivant. Je ſuis toujours pour lors auſſi affable & auſſi prêt à convenir de mon tort, que je me ſuis auparavant écarté de la raiſon.

Mais, ma chere, continua-t-il, pour vous convaincre de votre faute, je veux dire par rapport à l'impétuoſité de mon tempérament (car je reconnois qu'il n'y en a point eu dans votre intention), j'obſerverai ſeulement que lorſque vous êtes venue me trouver, tandis que j'étois de ſi mauvaiſe humeur, vous avez eu une réception à laquelle vous ne vous attendiez pas, & entendu deux ou trois paroles que vous ne méritiez pas d'entendre. Or, ſi vous n'étiez pas venue m'aſſaillir pendant que ma colere duroit encore, mais que vous euſſiez attendu que je fuſſe venu vous trouver, ou que je vous euſſe envoyé prier de m'accorder votre compagnie, rien de tout cela ne vous ſeroit arrivé; & vous n'auriez trouvé en moi que ces manieres tendres que je ne doute pas que vous ne méritiez toujours de ma part, & que je me délecterai toujours d'avoir pour vous. Par ce tempérament vous aurez toujours ſur moi un aſcendant raiſonnable. Mais ce ſeroit une erreur en vous de ſuppoſer qu'en vous oppoſant toujours vous-même à la violence de ma paſſion, vous lui oppo-

ſeriez une barriere efficace. Si vous avez la bonté, comme le roſeau, de plier ſous la violence d'un vent orageux, & non de lui réſiſter comme le chêne indomtable, vous demeurerez toujours ferme dans mon eſtime; au lieu qu'une conduite oppoſée vous déracineroit de mon cœur, malgré toutes vos excellentes qualités.

Monſieur, repliquai-je, je tâcherai de me conformer en toutes choſes à votre volonté. Je n'en doute pas, me dit-il; & moi de mon côté je tâcherai de conformer la mienne à la raiſon, autant que faire ſe pourra. Il faut que je vous avoue que la croyance où j'étois de vos diſpoſitions à cet égard, eſt une des choſes qui m'ont induit à penſer à me marier; car jamais homme n'a eu plus d'éloignement que moi pour cet état; &, puiſque nous en ſommes là-deſſus, je vous dirai d'où me venoit cette répugnance.

Nous autres gens à haute fortune, & tous ceux qui ſont nés pour de grands biens dans l'un & l'autre ſexe, ſommes ordinairement élevés au rebours du bon ſens. Vous avez pluſieurs fois touché occaſionnellement là-deſſus dans votre journal; & vous l'avez fait avec tant de juſteſſe, ma chere Paméla, que j'en ai beaucoup moins à dire. D'ordinaire nous ſommes ſi entêtés & ſi violents dans toutes nos volontés, que nous ne ſupportons la contradiction qu'avec peine.

Gâtés par nos gouvernantes, parce que

nos parents le veulent bien, elles ſont les premieres avec leſquelles nous réduiſons nos diſpoſitions en pratique, & nous leur témoignons notre gratitude par une inſolence qu'il faudroit réprimer & tenir en bride, au lieu de l'encourager.

Enſuite, on nous doit complaire en tout à l'école ; & nous en marquons bientôt notre reconnoiſſance à nos maîtres & maîtreſſes par une conduite étourdie & emportée.

Mais tout eſt admirable aux yeux de nos ſages parents, tout eſt pardonné, tout trouve ſon excuſe, par la ſeule raiſon que nous leur appartenons.

Revenus au logis, nous faiſons un pas de plus dans la même carriere, & nous donnons l'eſſor à un orgueil indomptable, au grand regret de nos parents eux-mêmes que nous mettons à la torture, & dont nous navrons le cœur, en nous comportant à leur égard avec une indécence & une perverſité qui, toutes ingrates qu'elles ſont, ne ſont pourtant que les ſuites naturelles de la coupable indulgence qu'ils ont eue pour nous depuis le berceau juſqu'à un âge avancé.

Enfin, après que nous leur avons peut-être mis un pied dans le tombeau, on nous cherche femme. La convenance, la naiſſance & la fortune ſont les premiers motifs de cette recherche : l'inclination n'y entre jamais qu'en dernier, ſi même elle eſt conſultée. Et deux perſonnes élevées de la ſor-

te, accoutumées à ce train monſtrueux d'ingratitude, & qui ont impitoyablement fait le ſupplice, tant de chacun de ceux qui ont quelque part à leur éducation, que de ceux à qui ils doivent leur être, ſont miſes enſemble pour jamais. Or, que peut-on en attendre, ſinon que, continuant à ſe comporter dans le mariage avec la même édification qu'auparavant, ils emploieront mutuellement tous leurs efforts pour ſe faire enrager l'un l'autre? Et cela eſt juſte en quelque ſorte, parce qu'ils vengent ainſi l'un ſur l'autre l'injure de tous ceux qu'ils ont inſultés & tyranniſés.

Monſieur n'a jamais été contrôlé; Madame n'a jamais été contredite.

Il ne ſauroit l'endurer de la part d'une perſonne que ſa nouvelle alliance avec lui devroit, ſelon lui, l'obliger à ſe conduire tout autrement.

Elle penſe de ſon côté qu'il eſt bien cruel à préſent de ſe voir contredite pour la prémiere fois dans ſes volontés, & cela par un homme dont elle n'attendoit que des marques de tendreſſe.

La différence eſt ſi grande entre ce qu'ils attendent l'un de l'autre, & ce qu'ils y trouvent en effet, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il arrive entr'eux des méſintelligences; que ces méſintelligences amenent des querelles, & qu'ils aient l'un pour l'autre des procédés déſobligeants, qui, quand même l'inclination eût été contre l'ordinaire le prémier motif de leur union, auroient bientôt

effacé

effacé des deux côtés toutes ſortes d'impreſſions de tendreſſe.

On en appelle ſouvent au tribunal des parents ou des tuteurs : & ſi la médiation des amis produit une réconciliation, il eſt rare qu'elle dure; & pourquoi ? La faute en eſt dans l'ame de tous les deux, & aucun des deux ne veut le croire; de ſorte que la plaie, qu'il n'eſt pas permis de ſonder, n'eſt guérie qu'à la ſurface. Elle s'envenime profondément, & ſe remontre enſuite avec des douleurs plus aiguës que jamais. Le lit à part en eſt un ſuite fréquente : on quittera peut-être un mari pour ſuivre un amant: ſouvent une indifférence invincible s'en mêle, peut-être même une averſion des plus complettes. Et toutes les fois que pour la forme ils ſont obligés de paroître enſemble, chacun voit, aux bâillements du mari & aux vapeurs de la femme, qu'ils ne peuvent ſe ſupporter réciproquement. Séparez-les, au contraire, ils ont l'eſprit plus libre, & ſont d'un aſſez bon commerce.

Je voudrois donc, ma chere, que vous penſaſſiez, & j'eſpere ne donner jamais lieu à la conduite contraire, que quand j'aurois épouſé la premiere Dame d'Angleterre, je ne l'aurois jamais mieux traitée que je vous traiterai. Car, en un mot, ma femme eſt ma femme; & j'ai été d'autant plus longtemps à me réſoudre au mariage, que j'en connoiſſois mieux les devoirs, & que je craignois de les remplir mal.

Je crois être plus délicat là-deſſus que

bien d'autres : mais cela vient de ce que j'ai conſidéré de fort près la conduite de gens mariés, & qu'à peine en ai-je vu dont je vouluſſe imiter aujourd'hui les allures. Je vous en citerai peut-être des exemples, & j'entrerai dans un plus grand détail, quand nous nous ſerons fréquentés plus long-temps, & que nous aurons fait, pour ainſi dire, enſemble une connoiſſance plus intime.

Si je m'étois marié dans les vues de la plupart des Gentilshommes que je connois, & ſuivant les regles que ma bonne ſœur, prenant la place de mon pere & de ma mere, auroit bien voulu me preſcrire, j'aurois épouſé une Dame du bel air, élevée à-peu-près comme je l'ai été, accoutumée à ſuivre ſes volontés en tout.

Je connois pluſieurs Meſſieurs qui peuvent compoſer avec leurs moitiés, & leur céder tranquillement tout, après avoir eu quelques débats avec elles. Mais euſſai-je épouſé une Princeſſe, je n'aurois jamais pu les imiter. Je l'aurois néceſſairement aimée à la folie, avant que de conſentir à m'unir pour jamais à elle, & à lui préférer tout le reſte de ſon ſexe; car ſans cette tendreſſe, ma chere Paméla, il n'eſt point de mariages où l'indifférence ne ſe gliſſe, ſi même le dégoût ne s'en mêle pas; ce qui ne m'auroit jamais rendu heureux dans mon domeſtique; & il y a, je crois, moins d'exemples d'hommes qui aiment plus après le mariage, que nous n'en trouverions des fem-

mes qui ſont dans ce cas. Il n'eſt pas queſtion à préſent de vous dire les raiſons de cette différence.

Si j'avois pris femme, il m'auroit encore fallu être moralement ſûr qu'elle me préféroit à tous les hommes; &, pour m'en convaincre, il auroit fallu qu'au lieu de relever mes défauts, elle les eût exténués; qu'elle eût ſupporté mes imperfections; qu'elle eût épié & étudié mon humeur; &, ſi elle avoit ſouhaité de l'emporter ſur moi par rapport à quelque point conteſté, il lui auroit fallu le faire par la douceur & par la complaiſance; encore auroit-il fallu que cette complaiſance n'eût pas été celle d'une eſclave, & d'une eſpece à paroître le réſultat de ſon inſenſibilité, plutôt que celui de ſon jugement & de ſa tendreſſe.

Elle auroit évité avec ſoin de m'arracher quoi que ce ſoit par des ſollicitations qui tinſſent de la contrainte ou de la force. Le mot de *commander* de mon côté, & celui *d'obéir* du ſien, auroient été effacés pour toujours de mon vocabulaire. Pour cette raiſon je me ſerois fait un devoir de n'en jamais rien exiger qui ne fût utile, juſte & raiſonnable; comme auſſi j'aurois exigé qu'en retour elle n'eût montré ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude lorſqu'il ſe ſeroit agi de me complaire, & que même elle m'eût entendu à demi-mot.

Je ne lui aurois point pardonné de me faire dire deux fois la même choſe, vu le ſoin extrême que j'aurois apporté à rendre

ſa complaiſance pour moi raiſonnable, & de nature à ne lui point ôter ſa qualité d'agent libre, dans les points qu'il étoit à propos de lui céder. Si je n'avois pas toujours eu raiſon, j'aurois voulu qu'elle eût ſupporté patiemment mon erreur, ſi elle m'en avoit vu fortement prévenu, & qu'elle eût raiſonné pour lors avec moi ſur le ton de complaiſance; car, ſi nous n'avions diſputé que ſur des bagatelles (& les plus grandes conteſtations entre amis en naiſſent ordinairement), elle m'auroit convaincu par-là qu'elle n'étoit pas d'une opinion différente de la mienne, pour le plaiſir de la contradiction, mais dans la vue de me détromper pour l'amour de moi-même, & afin qu'une autre fois je priſſe de meilleures réſolutions. Une ſemblable conduite auroit été ſi obligeante, qu'en bonne juſtice j'aurois redoublé d'eſtime pour une perſonne qui, pour me complaire, m'auroit ſacrifié ſon ſentiment. Après cet effet de complaiſance, j'aurois été convaincu que les raiſons dont elle avoit combattu les miennes n'avoient pour but que de rectifier mes idées pour l'avenir: & je n'aurois pu me défendre d'en avoir beaucoup plus d'égard pour ſon avis dans les affaires de plus grande importance.

Dans toutes les compagnies il lui auroit fallu, ſoit que je l'euſſe mérité ou non, témoigner les égards les plus grands & la plus parfaite eſtime pour moi; & cela d'autant plus, qu'une pareille conduite, en relevant ſa réputation, l'auroit miſe à couvert; car,

toutes les fois que nous autres débauchés attaquons une femme mariée, la premiere choſe qui nous y encourage, après notre propre vanité, c'eſt de voir le peu de cas qu'elle fait de ſon mari, & de l'en entendre parler ſans beaucoup d'égards, ou avec mépris.

Pour cette raiſon, j'aurois voulu qu'elle eût tiré un voile obligeant ſur mes défauts, & qu'elle eût exténué ceux qu'elle n'auroit pu cacher; qu'elle eût placé mes meilleures actions dans le jour le plus avantageux, & montré que, quelques libertés que le monde ſe donnât ſur mon compte, elle avoit au moins bonne opinion de moi.

Il lui auroit fallu eſtimer mes amis pour l'amour de moi; être toujours gaie & contente, qui que ce fût que je lui euſſe amené chez moi. Il auroit fallu que, quelques défauts qu'elle eût pu remarquer en moi, elle ne m'en eût jamais repris en compagnie, au moins avec un air de ſupériorité, qui eût ſignifié qu'elle avoit meilleure opinion de ſon bon ſens que du mien.

Voilà, ma Paméla, une légere ébauche de la conduite que j'aurois exigée d'une femme de quelque qualité qu'elle eût pu être, & ſans laquelle nous aurions mal vécu enſemble. Jugez delà ſi j'aurois jamais pu ſupporter le commerce d'une de nos femmes à la mode.

La méchanceté & la contradiction que je n'ai que trop ſouvent remarquées dans quelques-unes de mes viſites, même parmi

des gens ſenſés & de condition, m'avoient prévenu contre l'état du mariage, & comme je ſavois que je ne pouvois l'endurer, j'avois aſſurément raiſon de ne pas ſonger à me lier. Vous voyez auſſi, ma chere, que je n'ai point cherché femme dans cette claſſe; & je ne ſais en vérité où ni dans quelle claſſe j'aurois pu en chercher ou en trouver une ſelon mon cœur, que vous-même. Car tel étoit mon malheur, que je ne me ſerois jamais contenté de n'être que médiocrement heureux avec une femme.

Jugez de tout cela ſi je pouvois ſouffrir patiemment que vous vous cruſſiez ſûre de mon affection juſqu'au point de pouvoir prendre ſur vous les fautes des autres, & regarder votre interpoſition comme ſuffiſante pour les expier par un mérite de ſurérogation ſuppoſée.

Je ne ſuis pourtant pas parfait moi-même. J'ai, au contraire, de grandes imperfections. Je ne ſouffrirai pas cependant qu'elles ſervent d'excuſe à celles de ma femme, & qu'elle en conclue que je doive ſupporter chez elle les défauts qu'elle peut corriger, parce qu'elle en ſupporte chez moi de plus grands.

Sur-tout je puis eſpérer que vous ſupporterez les miens, & que vous étudierez mon humeur; que vous ne me reconnoîtrez pas capable de rendre une inſulte pour des manieres obligeantes, & que vous ne croirez pas que je ſois d'au-

tant plus affable qu'on n'en agit rudement avec moi. Je n'ajouterai plus qu'une choſe, c'eſt que je me mépriſerois ſouverainement moi-même, s'il y avoit quelque privilége dont une Princeſſe qui ſeroit ma femme pût s'attendre à jouir comme telle, & que je le conteſtaſſe à ma chere Paméla. Car vous êtes l'épouſe de mon cœur. Je n'ai jamais ſouhaité que vous pour femme, & je n'en ſouhaiterai jamais d'autre.

J'eſpere, Monſieur, repris-je, que ma conduite à l'avenir... Pardonnez, ma chere, me dit-il, ſi je vous interromps; mais c'eſt pour vous aſſurer que je ſuis parfaitement convaincu de vos tendres égards pour moi, & que je ſais par conſéquent que j'aurois pu m'épargner la plus grande partie de ce que je viens de dire. Nous ſerions en vérité bien malheureux l'un & l'autre, ſi j'avois raiſon de me croire dans la néceſſité d'en dire tant. Mais une choſe en a amené une autre, & j'ai plutôt parlé de ce que ma délicateſſe m'a fait remarquer en d'autres familles, que de ce que je craignois d'avoir dans la mienne. Je puis auſſi vous aſſurer que je ſuis juſqu'ici infiniment ſatisfait de votre conduite. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir; & vous verrez que tout imparfait que ſoit votre mari, & tout violent que certains cas particuliers puiſſent le rendre (défaut cependant que je tâcherai de vaincre), vous n'avez pourtant pas en lui un homme brutal & aſſez dépourvu de généroſité pour rendre le mal pour le

bien, & payer votre complaiſance par des inſultes.

Je le remerciai de ſes obligeantes leçons, & des tendres proteſtations qu'il me faiſoit, & l'aſſurai qu'elles avoient fait une ſi forte impreſſion ſur mon eſprit, que, tant celles-là que les précédentes, & celles qu'il pourroit avoir la bonté de me donner encore dans la ſuite, ſeroient pour moi autant de regles de conduite à l'avenir.

Je ſuis ravie de la méthode que j'ai priſe de faire un journal de tout ce qui ſe paſſe dans ces premieres ſcenes de mon bonheur, parce qu'il en rendra l'impreſſion plus profonde. J'y ai recours pour en mieux régler ma conduite toutes les fois que je me méfierai de ma mémoire.

Attendez. Quelles ſont les regles que je dois obſerver & recueillir de cette importante & ſérieuſe leçon? Je penſe que les voici.

1. Qu'il ne faut pas, lorſqu'il eſt violemment en colere contre quelqu'un, que j'aille l'aſſaillir ſans ſa permiſſion. *Fort bien : je réponds de mon ſouvenir. Je m'imagine pourtant que cette regle eſt preſque particuliere.*

2. Que je dois regarder ſon indignation comme le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver. *Je réponds encore de celui-là.*

3. Et que par conſéquent je ne dois pas ſouhaiter de l'encourir, pour en garantir un autre. *Sera bien fin qui m'y attrapera.*

4. Que je ne dois jamais faire de com-

pliment à qui que ce ſoit à ſes dépens.

5. Que je ne dois me rendre coupable d'aucun acte de baſſeſſe volontaire. *Cette regle comprend bien des choſes, & je tâcherai de l'obſerver en entier. L'occaſion à laquelle il m'en parle en eſt l'explication; car il me dit* que, quoiqu'en colere, je ne dois rien dire qui ſente le dépit, la malice, le manque d'égards, l'oubli du devoir, & *autres choſes ſemblables.*

6. Qu'il faut que j'aie de l'indulgence pour lui, lors même que je trouve qu'il a tort. *Cela eſt un peu dur, car il eſt des cas.....*

Je voudrois bien ſavoir ſi la pauvre Mademoiſelle Sara Godfroy eſt morte ou en vie.

7. Que je dois plier comme le roſeau de la fable, de peur qu'en réſiſtant à la tempête je ne ſois déracinée comme le chêne. *Oh! pour cela, j'y ferai de mon mieux. Il n'eſt guere apparent, du moins je l'eſpere, que je ſois jamais trop obſtinée. J'eſpere auſſi cependant que la tempête ne me fera pas non plus plier tout-à-fait juſqu'à terre.*

8. Qu'en général les jeunes gens de condition ſont élevés tout au rebours du bon ſens. Memorandum, *que, ſi jamais il me tombe en charge d'élever des enfants, je ne dois jamais leur permettre des choſes qu'il eſt à propos de leur défendre.*

9. Que je dois les accoutumer à endurer des contre-temps & des contradictions.

10. Que je ne dois pas permettre qu'on leur en ſouffre trop dans leur enfance.

11. Ni à l'école.

12. Ni les gâter quand ils reviennent au logis.

13. Parce que d'ordinaire les enfants étendent leur méchanceté depuis la gouvernante juſqu'au maître d'école, & depuis celui-ci juſqu'à leurs parents.

14. Et que, par une juſte punition de tout le mal qu'ils ont fait, ils ſe rendent enſuite eux-mêmes malheureux.

15. Que des enfants revêches & déſobéiſſants à leurs parents, ſont de mauvais maris & de mauvaiſes femmes. *Et pareillement de mauvais Maîtres & de mauvaiſes Maîtreſſes.*

16. Que n'étant pas accoutumés de bonne heure à la contradiction, ils ne ſauroient s'entre-ſupporter dans le mariage.

17. Que la faute en étant profondément enracinée dans l'ame de l'un & de l'autre parti, aucun des deux ne ſera d'humeur à s'en corriger.

18. D'où s'enſuivent des méſintelligences, des querelles, des appels au jugement du tiers & du quart, des réconciliations ſans effet, des ſéparations, des déſertions ſcandaleuſes, ou tout au moins de l'indifférence, & peut-être de l'averſion. Memorandum. *Fidele portrait d'un triſte mariage, dans les traits parlants d'un* MARI QUI BAILLE *& d'une* FEMME A VAPEURS *lorſqu'ils ſont* enſemble, *mais qui* ſéparés *ſont la vivacité même.*

19. Peu de gens mariés ſe comportent à ſon goût. *Peſons ſérieuſement cet article, & profitons-en.*

20. Quelques Meſſieurs peuvent, pour leurs repos, entrer en compoſition avec leurs femmes ; mais il ne ſauroit le faire. *Je le crois en vérité, & je ne l'exige pas de lui.*

21. Que l'inclination eſt abſolument néceſſaire avant le mariage.

22. Que les exemples de gens qui aiment plus après qu'avant le mariage, ſont plus rares chez les hommes que chez les femmes. *Mais pourquoi cela? Je voudrois qu'il m'en eût dit les raiſons. Je m'imagine qu'elles n'auroient pas été à l'avantage de ſon ſexe.*

23. Qu'une femme doit donner lieu à ſon mari de croire qu'elle le préfere à tous les hommes. *Oh! cela va ſans dire.*

24. Que ſi elle veut l'emporter quelquefois, ce doit être par la douceur & la complaiſance. *Il veut dire ſans doute en* cédant.

25. Et cette complaiſance ne doit pas non plus ſentir l'eſclavage, juſqu'au point de paroître le réſultat de ſon inſenſibilité, plutôt que de ſa tendreſſe & de ſon bon ſens.

26. Que les termes de COMMANDER & d'OBÉIR ſeront effacés de ſon vocabulaire. *Braviſſimo.*

27. Qu'un homme ne doit exiger de ſa femme rien qui ne ſoit utile, raiſonnable & juſte. *Aſſurément rien n'eſt plus judicieux.*

28. Mais qu'auſſi elle ne doit, en l'obli-

geant, témoigner ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude, mais le faire à demi-mot, & ne ſe faire jamais dire une choſe deux fois. *Mais n'y a-t-il pas quelques occaſions où l'on pourroit un peu paſſer par deſſus cette regle? Oui, certes; car il dit enſuite:*

29. Mais que cela ne doit avoir lieu qu'autant qu'il a ſoin de rendre ſa complaiſance raiſonnable, & compatible avec ſa qualité d'agent libre, dans les points qu'on doit lui alloüer. *Allons, cela n'eſt point encore ſi mal, ſur-tout de ſa part.*

30. Que, ſi le mari s'obſtine à exiger une choſe qui ne convient pas, elle doit la faire ſans diſputer avec lui, & enſuite propoſer ſes raiſons. *Bonté divine! je ne ſais que dire à celui-là. Il me paroît un peu dur; & je m'imagine que ce ſeroit matiere à des débats bien vifs dans un Parlement de Femmes.* Mais voyons l'article ſuivant.

31. Suppoſé que la diſpute ne roule que ſur des bagatelles. *Bon, ceci raccommode un peu la choſe; car on ne doit point, à mon avis, inſiſter ſur des riens.*

32. Que les plus grandes querelles entre amis, *& aſſurément un mari & une femme ſont ou du moins devroient être amis*, naiſſent ſur des ſujets de néant. *Je crois cela très-véritable; car, avec la meilleure intention du monde, j'ai penſé tout à l'heure m'attirer la colere de mon mari.*

33. Qu'une femme ne doit jamais vouloir convaincre ſon mari par un eſprit de contradiction, mais pour l'amour de lui. *Com-*

me ils y trouveront tous deux leur compte, ſi un des deux ſe conforme à cette regle, je la crois très-judicieuſe.

34. Que dans toutes les compagnies une femme doit témoigner de l'eſtime & de la tendreſſe pour ſon mari.

35. Et cela pour l'amour de ſa propre réputation & de ſa ſûreté; parce que

36. Les libertins ne ſont jamais plus fortement encouragés à attaquer la vertu d'une femme mariée, que par la mauvaiſe opinion qu'elle paroît avoir de ſon mari. *Rien aſſurément n'eſt mieux fondé en raiſon, & c'eſt une raiſon admirable.*

37. Que par conſéquent une femme doit charitablement tirer le rideau ſur les défauts de ſon mari.

38. Qu'elle doit exténuer ce qu'elle ne ſauroit en cacher.

39. Qu'elle doit mettre ſes vertus dans leur plus beau jour.

40. Et convaincre le monde qu'au moins il eſt ſûr de ſa bonne opinion.

41. Qu'elle doit eſtimer ſes amis pour l'amour de lui.

42. Qu'elle doit montrer un viſage gai & content à qui que ce ſoit qu'il amene au logis.

43. Que, quelques défauts qu'elle apperçoive chez lui, elle ne l'en reprenne jamais en compagnie.

44. Au moins avec aucuns de ces airs de ſupériorité qui ſignifieroient qu'elle auroit meilleure opinion de ſon propre jugement que du ſien.

45. Qu'un homme qui a de la délicateſſe ne peut être content s'il n'eſt que médiocrement heureux avec ſa femme.

46. Qu'une femme doit bien prendre garde à ne pas s'arroger un mérite ſurérogatoire au point de ſe charger des fautes d'autrui. *Je trouve, en vérité, que c'eſt bien aſſez pour nous d'être chargées de celles qui nous ſont perſonnelles. Cet article eſt de la même nature que le troiſieme; il fait partie de ce bon ſermon dont je dois actuellement me faire l'application.*

47. Que les imperfections du mari n'autoriſent pas celles de la femme. *Sans doute que les femmes ne ſauroient être trop bonnes. Il faut pourtant eſpérer que les hommes leur paſſeront quelques légers défauts. Mais attendez: voici quelque choſe d'aſſez bon pour la concluſion.*

48. Qu'un mari qui exige toutes ces choſes d'une femme, doit être incapable de rendre une inſulte pour un bon mot, ou le bien pour le mal, & qu'il ne doit la fruſtrer d'aucun des priviléges de ſon ſexe.

En vérité, mes chers parents, je trouve que cette derniere regle couronne toutes les autres, & les rend aſſez ſupportables; car on ne ſauroit trop obliger un homme de bon ſens & qui a l'ame grande. Comme j'ai le bonheur d'en poſſéder un de cet ordre, je ſerois bien indigne ſi je n'agiſſois & ne penſois pas conformément à de ſi juſtes maximes.

Tout conſidéré cependant, vous verrez

que je n'ai pas la tâche du monde la plus aiſée à remplir. Mais, comme je connois mes propres intentions, & que je ſais que je ne commettrai aucune faute volontaire, j'en aurai beaucoup moins d'inquiétude.

Il ne m'inſinua pas la moindre choſe dont je puſſe prendre occaſion de parler de la pauvre Mademoiſelle Sara Godfroy. Je voudrois que Myladi n'en eût fait aucune mention ; car cela m'a donné une curioſité qui n'eſt pas autrement à ſa place, ſurtout ſi fort au commencement de mon mariage, & dans un cas de ſi vieille date. Il a auſſi lâché à ſa ſœur qu'il avoit commis d'autres fautes (apparemment de même ordre) qui n'étoient point venues à ſa connoiſſance. Mais je ne doute nullement qu'il n'en ait reconnu le mal, & qu'il ne ſoit très-bon à l'avenir. Je le ſouhaite, & le demande à Dieu, pour l'amour de ce cher époux lui-même.

MERCREDI, 7e *jour de mon bonheur.*

Le matin, dès que je fus levée, voyant la porte de Myladi Davers ouverte, je fus lui rendre viſite. Elle étoit au lit, mais éveillée, & parloit à ſa femme de chambre. Je lui dis que j'eſpérois que je ne l'importunerois point. Nullement, reprit-elle; je ſuis ravie de vous voir. Comment vous

portez-vous? Eh bien, ajouta-t-elle, quand partez-vous pour le comté de Bedford? Je ne saurois vous le dire, Madame, répondis-je. Le dessein étoit de partir aujourd'hui, mais je n'en ai pas entendu reparler.

Asseyez-vous à côté du lit, me dit-elle. Je vois, Pamela, car il faut, continua Myladi, que je vous appelle encore ainsi; je vois, par tout ce qu'on me dit hier, que depuis qu'on vous a transportée dans cette maison, & sur-tout depuis peu de jours, vous avez très-mal passé votre temps. Madame Jewkes a fait à Rebecca un détail qui m'a émue de compassion pour vous.

En vérité, Madame, lui dis-je, si vous saviez le tout, vous auriez grande pitié de moi; car jamais malheureuse n'a été exposée à une plus rude épreuve. Mais je dois à présent oublier tout, & ne sentir que ma reconnoissance. A ce que je puis comprendre, interrompit-elle, c'est un vrai miracle que vous soyez ici. J'ai été vivement touchée de quelques endroits de votre histoire: vous avez fait une noble résistance, il faut l'avouer, & vous méritez les éloges de tout votre sexe.

C'est Dieu, Madame, répondis-je, qui m'en a donné le courage. Vraiment, me dit-elle, la chose est d'autant plus extraordinaire, que je crois que, si nous en savions bien la vérité, nous trouverions que pour surcroît vous aimiez ce coquin-là, & ne l'aimiez pas peu. Dans le fort de mes épreuves, lui répondis-je, je ne songeois

qu'à conſerver mon innocence, & n'avois rien moins que l'amour en tête.

Mais parlez-moi franchement, ajouta-t-elle, ne l'avez-vous pas aimé tout ce temps ? Madame, repris-je, j'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour mon Maître; & toutes ſes bonnes actions me paroiſſoient doublement telles. Quant aux mauvaiſes, quoique j'euſſe en horreur ſes attentats contre moi, il m'étoit impoſſible de le haïr, & je lui ſouhaitois toujours du bonheur; mais je ne ſavois pas que ce fût de l'amour. En vérité je n'en avois pas la préſomption.

Charmante fille, s'écria-t-elle ! ce que vous venez de dire a mille charmes : mais quand il vit qu'il ne pouvoit venir à ſes fins; quand il commença à être fâché de ce que vous aviez ſouffert, à admirer votre vertu, & à faire profeſſion de vous aimer dans des vues honorables, que penſiez-vous alors?

Ce que je penſois, Madame ! en vérité je ne ſavois qu'en penſer; je ne pouvois ni eſpérer ni croire que tant d'honneur me fût réſervé; &, pendant un temps, j'ai plus redouté ſes égards, que je n'avois fait ſes rigueurs. Un bon ami m'avoit ſecrétement avertie d'un projet de mariage ſuppoſé, qui devoit s'exécuter à l'aide d'un homme qui feroit le perſonnage de Miniſtre: & cet avis tenoit mon eſprit trop en ſuſpens pour que je puſſe me réjouir exceſſivement de ſes déclarations obligeantes.

Je crois, dit-elle, qu'il vous a attaqué deux ou trois fois dans le Comté de Bedford ? Oui, Madame, il l'a fait. Il a certainement été bien méchant.

J'entends qu'il vous a propoſé des conditions lorſque vous avez été ici ? Oui, Madame, repris-je ; mais j'avois tellement en horreur l'idée d'être une créature entretenue, que je les rejettai avec beaucoup de hauteur, & pris la réſolution de mourir plutôt que d'y ſouſcrire.

Je crois, dit Myladi, qu'après cela il attenta ſur votre perſonne, n'eſt-ce pas ? Hélas ! oui, Madame, répondis-je, & d'une maniere bien cruelle ; je fus à deux doigts de ma perte ; car, madame Jewkes ſe comporta tout autrement qu'elle n'auroit dû. Là-deſſus je fis à Myladi le détail de ce cruel attentat, & lui dis comment j'étois troublée, évanouie ; & comment, me croyant mourante, ils s'abſtinrent de me toucher. Cet indigne aſſaut fut-il ſuivi de quelqu'autre, dit Myladi ?

Quelque-temps après dans le jardin, répondis-je, il n'en agit pas des mieux ; mais j'étois tellement ſur mes gardes, & ſi prête à prendre la mouche...

Mais, interrompit Myladi, ne vous menaçoit-il pas de temps à autre, & ne prenoit-il pas quelquefois ſes airs terribles ? S'il me menaçoit, Madame, m'écriai-je ! Oui certes, j'ai eu des menaces tant & plus, & j'ai maintefois penſé en mourir de peur. Comment pouviez-vous les ſoutenir, me

dit-elle ? car c'eſt le plus audacieux & le plus hautain mortel que je connoiſſe. Ce n'eſt pas un cœur ſans réſolution, mais un vrai lion pour le courage : il n'a jamais rien craint, ni dans l'enfance ni à l'âge d'homme. J'ai moi-même une aſſez bonne doſe de fierté, ajouta-t-elle ; mais toutes les fois que je l'ai mis bien & duement en colere, il m'a toujours fallu le rechercher pour l'appaiſer de mon mieux : car ſachez, mon enfant, qu'il n'eſt pas aiſé de ſe réconcilier avec lui ; vous pouvez m'en croire.

Mais n'a-t-il jamais réitéré ſes attentats depuis qu'il eut commencé à faire profeſſion de vous aimer en tout honneur ? Non en vérité, Madame, répondis-je ? il ne l'a jamais fait. Mais il a eu de longs combats avec lui-même, avec ſon orgueil, comme il l'appelloit, avant que de pouvoir s'abaiſſer juſques-là. Il y a penſé & repenſé très-ſérieuſement ; & une fois qu'il m'avoit accablée de ſes bontés, & qu'il m'arriva de dire un mot ou deux qui lui déplurent, il me chaſſa de chez lui au bout d'une heure, & pour ainſi dire ſans congé ; car, il me fit partir comme un éclair, & me laiſſa faire le chemin d'une journée vers la maiſon de mon pere ; puis il m'envoya un homme à cheval, qui vint à toute bride me prier de ſa part de revenir. Depuis ce temps-là il m'a traitée de la maniere du monde la plus obligeante & la plus gracieuſe, & a enfin rendu mon bonheur parfait.

Ce trait de vous chaſſer bruſquement

& de vous renvoyer chercher une heure après, eſt parfaitement de mon frere; & vous ſerez trop heureuſe, en cas que vous le fâchiez, s'il ne vous chaſſe pas ainſi deux ou trois fois avant l'an révolu. Il en auroit fait autant à la plus grande Dame du pays, s'il l'avoit épouſée. Il a pourtant des vertus, auſſi-bien que des défauts: car il eſt généreux; ſa fierté même eſt noble: il hait les baſſeſſes, & ſe délecte à faire du bien: mais il ne pardonne pas aiſément une faute volontaire. Il eſt ſage, prudent, ſobre & magnanime. Il ne vous dira pas un menſonge, & ne cherchera pas à déguiſer ſes défauts. Mais vous ne devez pas vous flatter, à ce que je crois, de l'avoir à vous tout entier.

Mais je ne rebattrai pas davantage ce ſujet. Vous voyez dans quelle fureur il étoit contre moi. Il a auſſi paru être en colère contre vous. Je crois cependant qu'il en feignoit une partie.

Madame, répondis-je, il a eu la bonté de me faire un très-beau ſermon; & je vois qu'il a été bien ſérieuſement en colere contre moi, & qu'il ne ſera pas aiſé de me comporter avec lui de façon qu'il n'y puiſſe trouver à redire. Car je m'apperçois qu'il eſt très-délicat & très-rafiné dans ſes idées, mais pourtant extrêmement généreux, comme vous venez de le dire.

Fort bien, reprit Myladi, je ſuis charmée que tu aies eſſuyé un petit échantillon de ſa colere; autrement je me ſerois ima-

ginée qu'il y avoit de l'affectation, & je n'aime pas, non plus que lui, à être traitée avec un artifice indigne. S'il l'avoit fait avec moi, cela m'auroit bleſſée juſqu'au cœur.

Mais, mon enfant, ajouta-t-elle, je vois que vous tenez un journal de tout ce qui ſe paſſe, & qu'il a ſouvent trouvé le moyen de mettre la main deſſus. Seriez-vous fâchée que je le viſſe ? Ce ne pourroit jamais être qu'à votre avantage; car je vois que cela n'a pas été de peu de poids ſur ſon eſprit. Je trouverois un plaiſir extrême à lire d'un côté la liſte de ſes ſtratagêmes, de ſes attentats, de ſes ruſes, de ſes menaces, & des propoſitions qu'il vous a faites; & de l'autre, toutes vos charmantes contre-batteries, qu'il ne ſe laſſe point de louer; votre réſiſtance courageuſe, la noble fermeté avec laquelle vous avez conſervé votre vertu, & les progrès par leſquels ſon orgueil a été ſéduit, & ſon cœur amené à un amour honnête, juſqu'au moment que vous avez été faite ce que vous êtes. Ce doit être une hiſtoire rare & extraordinaire dont la lecture, non-ſeulement me fera beaucoup de plaiſir, mais me réconciliera encore entiérement avec la démarche qu'il a faite. C'eſt un point auquel il faut vous dire que je n'ai jamais cru que je viendrois; car j'avois déjà fort avancé un mariage entre lui & Myladi Elizabeth.... J'en avois déjà tant parlé, que le Comte ſon pere & le Duc de... ſon oncle l'approuvoient.

La jeune Dame elle-même n'y avoit pas de répugnance : & préſentement on va m'en faire impitoyablement la chaſſe : c'eſt ce qui m'a rendue auſſi furieuſe que vous m'avez vue ſur cette affaire. Mais, ſi je trouve par vos écrits que votre vertu n'a que la récompenſe qu'elle mérite, ce ſera une bonne excuſe non-ſeulement pour moi, mais encore pour lui, qui fera que je vous en aimerai plus.

Il n'y a rien, lui dis-je, que je ne vouluſſe faire pour obliger Myladi : mais mes pauvres parents, qui auroient mieux aimé me voir enterrer toute vive que ſéduite par le plus grand des Princes, les ont actuellement entre leurs mains. Votre cher frere les leur a demandés pour le temps où ils en auront fini la lecture : mais, s'il m'en donne la permiſſion, je les montrerai de tout mon cœur à Myladi, perſuadée qu'elle m'accordera la même indulgence que j'ai trouvée chez lui, quoique je l'aie traité fort librement tout le temps qu'ont duré ſes deſſeins criminels ; & qu'elle voudra bien regarder mes écrits comme les ſentiments tout ſimples de mon cœur, que j'ai communiqués de temps en temps à ceux ſur l'indulgence deſquels je pouvois compter, & pour leſquels ſeuls je les avois mis ſur le papier.

Donnez-moi tout-à-l'heure un baiſer, me dit Myladi, pour l'aimable complaiſance que vous voulez bien avoir pour moi : car je ne doute point que mon frere ne conſente que je les voie, parce qu'ils ne ſau-

roient que vous faire beaucoup d'honneur, & que je vois qu'il vous aime plus que perſonne au monde.

J'ai entendu parler de vos parents de la maniere du monde la plus avantageuſe, continua Myladi. Ils ſont, dit-on, induſtrieux, honnêtes, fort ſenſés, d'un excellent cœur, & connoiſſent le monde. Comme je ne doute pas de la généroſité de mon frere, je ſuis ravie qu'ils feront une figure paſſable aux yeux du public.

Madame, lui-dis-je, c'eſt le plus honnête, le plus tendre & le plus religieux couple qu'il y ait ſous le Ciel. Ils ont autrefois été ſur un très-bon pied, & ont élevé une grande famille dont je ſuis la plus jeune: mais ils ont eſſuyé bien des malheurs, pour avoir fait plus qu'ils ne pouvoient en faveur de deux de mes freres qui ſont morts l'un & l'autre, & dont ils s'étoient obligés de payer les dettes. De cette maniere ils furent fort réduits, & privés de tout par des créanciers ſans pitié, quoique la plupart des dettes ne leur fuſſent pas perſonnelles. Mon pere, qui entendoit un peu les comptes, & qui écrivoit aſſez bien, ayant inutilement eſſayé de mettre ſur pied une petite école de campagne, ils furent obligés de travailler de leurs mains; mais ils ſont toujours demeurés honnêtes, contents de ce que la Providence leur envoyoit, ne murmurant jamais contr'elle, s'aimant d'une tendreſſe mutuelle, & malgré leurs malheurs & leur pauvreté, toujours au-deſ-

ſus de toutes les tentations. Auſſi n'avoient-ils d'autre crainte que celle de me voir vicieuſe & céder à la tentation pour l'amour des biens temporels. C'eſt à la grace de Dieu, & à leurs bonnes leçons, comme à celles que feue ma chere maîtreſſe, votre digne mere, a bien voulu m'inculquer, que je dois la conſervation de mon innocence, & l'état heureux auquel je me vois élevée aujourd'hui.

Elle eut la bonté de me baiſer encore. Il y a, me dit-elle, une ſi noble ſimplicité dans ta narration, une ſi grande candeur dans ton ame, &, malgré le changement de ton état, une humilité ſi touchante dans toute ta conduite, que je crois qu'il faudra que je t'aime, malgré moi & mes dents. Je ſuis bien aſſurée, ma chere Paméla, que la vue de vos papiers couronnera cet ouvrage; qu'elle déſarmera mon orgueil; qu'elle bannira de mon cœur tout reſſentiment ſur l'affaire de Myladi Elizabeth, juſtifiera la conduite de mon frere, & tournera en même-temps à votre honneur éternel, & à celui de tout notre ſexe. Je ne fais donc nul doute que mon frere ne m'en permette la lecture.

Je puis tout dire devant vous, mademoiſelle Worden, dit Myladi à ſa femme de chambre; vous ne ferez pas ſemblant d'avoir entendu notre converſation; mais je vois qu'elle vous touche beaucoup. Avez-vous jamais entendu rien de plus joli, de moins affecté, de plus ſincere, de plus franc,

franc & de plus naturel ? Non, jamais de ma vie, Madame, répondit-elle ; & c'eſt le plus grand de tous les plaiſirs pour moi de voir une ſi heureuſe réconciliation avoir lieu en faveur d'un ſi parfait mérite.

J'ai découvert tant de prudence dans mademoiſelle Worden, dis-je à Myladi, que, tant pour cela, qu'à cauſe de la confiance dont vous l'honorez, je n'ai fait aucun ſcrupule de dire librement ma penſée devant elle, & de blâmer mon cher Maître où il étoit blâmable, auſſi-bien que de reconnoître ſon incomparable bonté envers moi depuis ce temps-là ; bonté qui ſurpaſſe aſſurément tout ce que je puis jamais mériter. Il ſe pourroit bien que non, reprit Myladi. J'eſpere que vous ferez le bonheur l'un de l'autre. Je vais à préſent me lever, lui dire toutes mes penſées, & le prier de me laiſſer vos papiers ; car je m'en promets un extrême plaiſir, & ne plaindrai pas la peine du voyage que je ferai pour vous aller voir à l'autre maiſon, & pour les aller prendre.

Les bonnes graces de Myladi, lui dis-je, étoient tout ce que j'avois à ſouhaiter : ſi j'ai le bonheur de les poſſéder, avec la continuation des bontés de votre cher frere pour moi, je ſerai tranquille, quoi qu'il puiſſe m'arriver d'ailleurs.

Je pris ainſi congé d'elle, & me retirai ; & elle dit avec tranſport à mademoiſelle Worden, aſſez haut pour que je l'entendiſſe, la charmante créature, mademoiſelle Wor-

den ! Je ne ſais lequel des deux l'emporte de ſon cœur ou de ſa perſonne, & cela à un âge ſi tendre ! Mon frere a vraiment un beau champ pour l'aimer.

En vérité, mes chers parents, je dois bien craindre à préſent de me trop énorgueillir.

Je fus bien tentée de faire à Myladi quelques queſtions ſur mademoiſelle Sara Godfroy ; mais je penſai enſuite qu'il valoit mieux m'en taire, puiſqu'elle n'en avoit pas parlé elle-même. J'en entendrai parler peut-être plutôt que je ne voudrai. J'eſpere cependant que non. Je ſouhaiterois pourtant bien ſavoir ſi elle eſt morte ou en vie.

Nous déjeûnâmes enſemble de la meilleure humeur du monde. Myladi m'accabla d'honnêtetés, & ſur ſa demande, mon Maître lui accorda ſans héſiter la permiſſion de lire tous mes papiers quand vous me les auriez rendus. Il lui dit qu'il étoit ſûr qu'en les liſant elle diroit que j'avois bien mérité la fortune qui m'étoit échue en partage, & qu'elle penſeroit que ſa vie entiere paſſée à m'accabler de marques de tendreſſe ſuffiroit à peine pour me récompenſer de ma vertu, & pour contre-balancer mes ſouffrances.

Myladi étant réſolue de partir le lendemain au matin pour aller retrouver Mylord Davers, mon Maître ordonna que tout fût prêt auſſi pour ſon départ pour le comté de Bedford. Ce ſoir nos bons voiſins viendront ſouper ici, pour prendre congé de Myladi & de nous.

MERCREDI *au ſoir.*

Il ne ſe paſſa rien de particulier à dîner ni à ſouper, que les plus tendres marques de bonté & de condeſcendance de Myladi Davers à mon égard, & mille & mille politeſſes de la part de la famille de M. Péters, de celle du Chevalier S....., de Myladi Jones, &c. des ſouhaits réciproques de ſe revoir tous, & une promeſſe de mon bienfaiſteur, qu'il tâcheroit de venir paſſer quinze jours ou trois ſemaines dans ce pays avant l'hiver. Je finirai donc cet article en obſervant que je diſpoſai de l'argent que mon Maître avoit eu la bonté de me mettre entre les mains, ſelon les propoſitions qu'il m'avoit marquées lui-même. Je donnai à madame Jewkes la ſienne, & d'une maniere qui lui plut infiniment. Elle me ſouhaita, les larmes aux yeux, toutes ſortes de bonheur, & me pria, en propres termes, d'oublier tout le paſſé. Je demandai à mon Maître la permiſſion de préſenter cinq guinées à mademoiſelle Worden, pour avoir une paire de gants; ce qu'il me dit être très-bien penſé.

SAMEDI.

Jeudi matin Myladi partit pour ſa maiſon de campagne; & mon meilleur ami & moi, accompagnés de M. Colbrand, d'Abraham & de Thomas, partîmes pour la chere maiſon où nous ſommes. Myladi quitta ſon frere d'une maniere fort tendre, & me fit promettre de lui envoyer mes papiers; je comprends qu'elle veut en amuſer Myladi Eliſabeth, quelques autres Dames de ſes plus intimes amies, & Mylord Davers; & je crois qu'elle eſpere trouver dans cette lecture quelques raiſons d'excuſer le choix de ſon frere.

Mon bien-aimé Maître ne fut qu'amour & que tendreſſe ſur toute la route, comme il l'eſt par-tout & en toute occaſion. Oh! quelle différence j'ai trouvé entre ce voyage & celui où, contre tous mes ſouhaits, je fus enlevée dans la maiſon du comté de Lincoln, au milieu d'un monde de terreurs! Avec quelle ardeur n'en bénis-je pas Dieu! Je le fis à chaque détour & à chaque relais.

Nous n'arrivâmes ici qu'hier l'après-dînée. Abraham prit les devants à cheval, pour aller avertir que nous venions; & j'eus la ſatisfaction, en mettant le pied dans la maiſon, d'y trouver tous ceux que je ſouhaitois d'y revoir.

Lorſque le carroſſe entra dans l'avant-cour, je fus ſaiſie d'un vif ſentiment des graces & des miſéricordes de Dieu, en me rappellant comment on m'avoit enlevée la derniere fois que j'avois vu cette maiſon, & comment j'y avois pris congé des autres domeſtiques, comme une pauvre jeune fille que ſon Maître met dehors; & en m'y voyant enfin de retour après mille dangers, avec le titre charmant de ſon épouſe, & de maîtreſſe de cette même maiſon d'où j'avois été chaſſée. Ce ſentiment fut ſi fort, qu'à peine pouvois-je ſoutenir la joie que j'en avois. Mon Maître vit la violence de mon émotion, & me demanda tendrement pourquoi je paroiſſois ſi agitée. Ah! Monſieur, m'écriai-je en portant ſa main à ma bouche, les faveurs de mon Dieu, & votre bonté pour moi en rentrant dans cette chere maiſon, ſont au-deſſus de tout ce que je puis exprimer! A peine en puis-je ſoutenir la penſée! O joie de ma vie, me dit-il avec tranſport & en me baiſant la main! ſoyez mille fois la bien venue chez vous! tous les domeſtiques inférieurs étoient aux fenêtres à nous obſerver ſans ſe montrer qu'à demi. Il me donna la main avec une bonté qui me mettoit de niveau avec lui, me mena dans la ſalle d'un air triomphant, & m'y baiſa le plus tendrement du monde. Encore une fois, ma très-chere épouſe, me dit-il, ſoyez la bien venue dans une maiſon qui n'eſt pas plus à moi qu'à vous.

Permettez-moi, mon cher Monſieur, lui dis-je, en me jettant à ſes pieds, de bénir ainſi Dieu de toutes ſes faveurs, & vous remercier de vos bontés. Ah ! ſi je puis me comporter de maniere à n'en être pas abſolument indigne, quel ne ſera pas mon bonheur ! Ma chere, me dit-il, je ne demande à Dieu, pour être le plus content de tous les hommes, qu'une vie aſſez longue, & aſſez de ſanté, pour pouvoir récompenſer ſuffiſamment tous vos mérites.

Où eſt donc madame Jervis, dit-il à Abraham qui paſſa devant la porte ? où eſt-elle ? La voici, s'écria-t-elle en entrant tout-à-coup, la voici, mes chers Maître & Maîtreſſe ; j'attendois impatiemment le moment d'être appellée pour venir vous féliciter l'un & l'autre. Je courus à elle, lui ſautai au cou & la baiſai. Oh ! ma chere madame Jervis, lui dis-je, mon autre chere mere, recevez votre heureuſe, votre mille fois heureuſe Paméla ; & joignez-vous à moi pour bénir Dieu & notre Maître commun, des grandes choſes qui ſont arrivées ! Je penſai m'évanouir dans ſes bras de l'excès de ma joie, en revoyant cette bonne & chere amie, qui avoit été ſi ſouvent témoin de mes détreſſes, & qui l'étoit enfin de mon triomphe. Vous me faites trop d'honneur, ma chere Madame, me dit-elle. Ma vie entiere ſe paſſera à vous témoigner la joie que je reſſens de vous voir récompenſée d'une bonne fortune que vous méritez tant, & à vous mar-

quer par mon reſpect combien je ſuis reconnoiſſante des bontés dont vous m'avez comblée dans votre obligeante lettre. C'eſt là, repris-je, en lui montrant mon Maître, c'eſt là que vos remerciements & les miens doivent tous s'adreſſer : car notre cher Maître m'a accordé cette grâce, que je puis bien appeller un grand bonheur, dès le moment que je la lui ai demandée. Monſieur, lui dit-elle, je reconnoîtrai toute ma vie vos bontés ; je vous demande mille pardons de la démarche mal placée que j'ai faite de m'adreſſer à Myladi Davers. Il eut la bonté de la baiſer. A préſent, madame Jervis, lui dit-il, il n'eſt plus queſtion de tout cela. Je ne me ſouviendrai de ma vie que vous m'ayiez déſobligé. Je vous ai toujours conſidérée & je vous eſtimerai déſormais de plus en plus pour l'amour de cette aimable perſonne, que je puis appeller à préſent, & avec une ſatisfaction ſi pure, ma chere épouſe. Dieu vous comble à jamais de bénédictions, lui dit-elle : puiſſiez-vous paſſer enſemble la vie la plus longue & la plus heureuſe, & être à jamais des objets d'envie & d'admiration pour tous ceux qui vous connoîtront !

Et où eſt donc le bon Longman, dit mon Maître ? où eſt Jonathan ? Allons, ma chere, dis-je à madame Jervis, faites-les moi voir tout-à-l'heure, & allons enſemble là-haut viſiter ces chers appartements, que j'ai vus ci-devant avec des émo-

tions ſi différentes de celles qu'ils me cauſeront à l'avenir.

Nous fûmes viſiter un par un tous les appartements du logis ; la chambre où je me refugiai quand mon Maître me pourſuivoit, l'appartement de ma maîtreſſe, la chambre où étoit ſa toilette, celle de madame Jervis, ſans oublier ſon cabinet, & la petite chambre où je couchois moi-même, & la chambre verte. Je m'agenouillai dans chacun de ces endroits, & j'y bénis Dieu de mes délivrances paſſées, & de mon bonheur préſent. La bonne Jervis fut touchée juſqu'au fond de l'ame du zele & du plaiſir avec lequel je préſentai mes actions de graces au Dieu tout bon. Ma chere, mon excellente Maîtreſſe, s'écria-t-elle ! vous avez toujours cette ame pieuſe, humble & bonne que je vous ai connue ; & votre mariage a autant augmenté le nombre de vos agréments, que j'eſpere qu'il augmentera celui de votre bonheur.

Ma chere madame Jervis, lui dis-je, vous ne ſavez pas par quelles épreuves j'ai paſſé ! Vous ne ſavez pas ce que Dieu a fait pour moi ! Vous ne ſavez pas quelle heureuſe créature je ſuis à préſent ! J'ai mille & mille choſes à vous dire, & une ſemaine entiere ne ſuffiroit pas pour vous mettre au fait de tout, quand même j'en emploierois tous les inſtants à vous dire ce qui m'eſt arrivé. Je ne doute nullement que nous ne menions enſemble une vie

douce & heureuſe : mais, de quelque maniere que vous m'appelliez devant les étrangers, je vous enjoins, ma chere madame Jervis, lorſque nous ſerons tête-à-tête, de ne m'appeller jamais que *votre Paméla*. Car ne ſerois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures ſi, après avoir reçu tant de faveurs de mon Dieu, j'oubliois de les attribuer à ſa divine bonté, & m'en faiſois un prétexte pour devenir inſolente ! J'eſpere au contraire que ma reconnoiſſance augmentera d'autant plus, que je ſerai plus comblée de ſes graces, & que je redoublerai d'humilité à meſure que Dieu, qui eſt l'auteur de ma félicité, voudra bien continuer de me rendre heureuſe par des faveurs extraordinaires.

Nous redeſcendîmes dans la ſalle où étoit mon cher Maître. Qu'on appelle M. Longman, dit-il, dès qu'il m'apperçut ; ma chere, ajouta-t-il, il ſouhaite ardemment de vous voir. Longman entra dans le moment : mon aimable Maîtreſſe, me dit-il, car je puis graces au Ciel vous appeller à préſent de ce nom, Dieu veuille vous combler de ſes bénédictions. Ne vous le diſois-je pas bien, Madame, que ſa ſage Providence ſauroit bien vous trouver ? Ah ! M. Longman, m'écriai-je, que de graces j'ai à rendre à Dieu de toutes ſes faveurs ! Eh bien, mon cher M. Longman, ajoutai-je en lui prenant la main, comment vous portez-vous ? Je ſuis enchantée de vous voir. Je vous dois une eſtime éternelle. Vous ne

ſauriez croire à quel point je ſuis redevable de mon bonheur préſent à la proviſion de plumes, d'encre & de papier dont vous m'aviez munie. J'eſpere que vous êtes réconciliés mon cher Maître & vous. Madame, me dit-il avec extaſe, que vous êtes bonne ! En vérité ma joie me tranſporte, & je ne ſaurois la contenir ! Et le bon homme s'eſſuyoit les yeux en diſant cela.

Oui, reprit mon Maître, j'ai déjà dit à M. Longman que je lui étois obligé d'être revenu chez moi ſi volontiers, & que j'oublierois entiérement qu'il ſe fût adreſſé à Myladi Davers. J'eſpere qu'il ſe trouvera ici auſſi tranquille & auſſi heureux qu'il peut le ſouhaiter. M. Longman, ajouta ce cher Maître, j'oſe vous promettre que ma compagne que voici fera tout ſon poſſible pour que cela ſoit. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre, & le lien qui vous unit, lui répondit-il. Mon cœur eſt tout fier de voir ce qui eſt arrivé. Dès que j'en ai appris la charmante nouvelle, je ſuis revenu ici avec une double ſatisfaction. Souvenez-vous, Monſieur, ajouta-t-il, que c'eſt le vieux Longman qui vous le dit, Dieu vous bénira de plus en plus pour ce que vous avez fait. Vous ne ſavez pas combien d'ames vous avez rendues heureuſes par une ſi noble action. J'en ſuis charmé, lui dit mon Maître. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que je me ſuis rendu heureux moi-même. Je ne puis m'empêcher, M. Longman, de vous reconnoître pour un certain QUELQU'UN,

Cependant, comme vous n'êtes pas un jeune homme, & que par conſéquent vous ne me donnerez pas de jalouſie, je puis vous permettre de féliciter ma chere femme de la maniere la plus tendre. Que je meure, reprit-il, ſi vous ne me mettez la plus vive joie au cœur, en m'accordant cette grace. J'en mourois d'envie, & n'oſois prendre cette liberté. Ma chere, me dit mon Maître, recevez le compliment d'un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, qui a toujours révéré vos vertus. Là-deſſus le bon homme me ſalua très-reſpectueuſement. Dieu vous comble l'un & l'autre de toutes ſes bénédictions, nous dit-il, en mettant un genou à terre. Il faut, ajouta-t-il, que je me retire; il le faut abſolument, je ne me poſſede pas; & en diſant cela il partit.

Votre bonté n'a point de bornes, dis-je à mon cher Maître: puiſſe ma reconnoiſſance n'en avoir jamais auſſi! Quand le bon homme s'eſt approché de vous, répondit mon Maître, il l'a fait avec tant de reſpect, & en même-temps avec tant de tendreſſe, qu'en le voyant j'ai cru qu'il avoit grande envie d'embraſſer mon cher Ange; & je ne pouvois pas moins faire que de donner cette ſatisfaction à un cœur ſi honnête. Que je ſuis heureuſe, lui dis-je en baiſant ſa main avec tranſport! car à préſent je la baiſe avec auſſi peu de façon que ſi c'étoit la mienne.

Quand le bon vieux Jonathan entra

pour nous ſervir au dîner, il étoit, comme à ſon ordinaire, de la plus parfaite propreté, & portoit toujours ſa chevelure blanche & vénérable. Hé bien, M. Jonathan, lui dis-je, comment vous portez-vous ? Je ſuis ravie de vous voir. Graces à Dieu ! vous paroiſſez auſſi-bien que jamais. Ah ! ma chere Dame, me dit-il, je ſuis mieux que je n'ai été de ma vie, du ſeul plaiſir de voir ce que je vois. Dieu vous béniſſe, & mon bon cher Maître. J'eſpere, Monſieur, ajouta-t-il, que vous me pardonnerez toutes mes fautes paſſées. Oui, oui, Jonathan, répondit mon Maître, je vous les pardonnerai ſans doute, & d'autant plus que vous n'en avez commis aucune dont votre conſidération pour ma chere épouſe, que voici, n'ait été l'occaſion. Je vous dirai à préſent que vous n'en ſauriez commettre déſormais, parce que vous ne ſauriez jamais l'eſtimer aſſez. Monſieur eſt extrêmement bon, lui dit Jonathan; je ne manquerai pas aſſurément de prier Dieu pour vous deux.

Après le dîner, M. Longman entra, parla de quelques affaires qu'on avoit confiées à ſes ſoins, & dit enſuite à mon Maître : Monſieur, tous vos Domeſtiques ſont heureux à préſent ; car Robert qui vous a quitté vient d'hériter d'une fort jolie ſucceſſion, ſans laquelle il ſeroit encore à votre ſervice. Hier il étoit encore ici pour s'informer quand vous & Madame y ſeriez de retour, & ſe flattoit de

pouvoir vous y rendre ſes devoirs. Vraiment, dit mon Maître, je ſerai ravi de voir le bon Robert; car c'eſt encore un de vos favoris, Paméla. Je vois qu'il étoit grand temps que je vous épouſaſſe, quand ce n'auroit été que pour me concilier les égards de tous ceux qui ſont chez moi. Il y a, repris-je, dix mille raiſons pour leſquelles je dois me féliciter de la bonté que vous avez eue.

J'allois dire, interrompit M. Longman, que tous les Domeſtiques de Monſieur étoient heureux, excepté un ſeul. Vous voulez parler de Jean Arnold, répondit mon Maître. Il eſt vrai, reprit-il, & j'eſpere que Monſieur me le pardonnera. Ah! M. Longman, lui dis-je, ma priere en faveur du pauvre Jean a déjà été exaucée auſſi parfaitement que je pouvois le ſouhaiter. Il faut avouer, reprit M. Longman, qu'à prendre en gros toute la conduite de Jean, elle n'eſt pas abſolument édifiante. Mais il honoroit tant Monſieur, & avoit tant de conſidération pour Madame, qu'il eût fort ſouhaité d'obéir à tous les deux, par où il n'a été fidele ni à l'un ni à l'autre. Le pauvre homme en a preſque la mort au cœur. Il ne veut point chercher de condition, & dit qu'il faut qu'il ſoit au ſervice de Monſieur, ou que bientôt il meure miſérable. Madame Jervis étoit pour lors dans la ſalle. En vérité, dit-elle, le pauvre garçon n'a pas laiſſé paſſer un jour ſans venir ici, depuis qu'il a appris

les bonnes nouvelles qui nous ont cauſé tant de joie à tous, & il dit qu'il eſpere qu'on lui pardonnera. Eſt-il actuellement dans la maiſon, dit mon Maître ? Oui, Monſieur, reprit Madame Jervis ; il étoit ici quand vous êtes arrivé, il s'eſt caché pour pouvoir, à la dérobée, vous voir deſcendre de carroſſe. J'ai cru que la joie lui tourneroit la tête, quand il a vu Monſieur conduire Madame dans la maiſon. Paméla, me dit mon cher Maître, c'eſt à vous à faire de Jean tout ce qu'il vous plaira, vous avez plein pouvoir. Eh bien donc, repris-je, qu'on le faſſe entrer.

Le pauvre garçon parut auſſi-tôt, mais avec tant de confuſion, que je n'ai de ma vie vu contenance exprimer ſi vivement le ſentiment intérieur d'une faute, par un mélange de honte & de joie. Eh bien, Jean, lui dis-je, comment vous portez-vous ? j'eſpere que vous êtes en bonne ſanté. Le malheureux pouvoit à peine articuler ; il regardoit mon Maître d'un air intimidé, & paroiſſoit jetter les yeux ſur moi avec plaiſir. Jean, dit mon Maître, il n'y a pas moyen de rien reprocher à un homme qui s'en reproche déjà tant lui-même. On dit que vous voulez me ſervir malgré moi & mes dents ; mais je vous livre tout entier à mon épouſe que voilà, vous êtes abſolument à ſon bon plaiſir. Vous voyez, Jean, lui dis-je, l'indulgence de votre bon Maître. Je puis bien pardonner, ayant un ſi généreux exemple devant les yeux. J'ai

toujours été perſuadée de vos honnêtes intentions ; toute votre faute a été de n'avoir pas ſu diſtinguer entre votre devoir envers votre Maître, & votre bonne volonté pour moi. Déſormais vous ne ſerez plus en doute là-deſſus, graces à la bonté de votre cher Maître. Je ne ſerai que trop heureux, dit le pauvre garçon. Dieu béniſſe Monſieur, Dieu béniſſe Madame. Je ſuis à préſent dans la joie de mon cœur de vous ſervir tous deux, & je ſerai le meilleur domeſtique du monde, ou je ne le pourrai. Eh bien, Jean, lui dis-je, vos gages courront comme ſi vous n'aviez pas quitté votre Maître. Ne puis-je pas le lui promettre, Monſieur, dis-je à mon cher époux ? Oui, ſans doute, ma chere, reprit-il, & même augmenter ſes gages, ſi vous trouvez que ſon ſervice le mérite. Je vous en rends un million de graces, dit le pauvre homme. Je ſuis plus que ſatisfait, & ne demande point d'augmentation. Là-deſſus il ſe retira tout tranſporté au grand contentement de madame Jervis & de M. Longman ; car, quoique ſa faute les eût animés contre lui pendant que les choſes ſembloient être en mauvais train pour moi, Jean avoit toujours eu leur affection & celle de tous ſes compagnons de ſervice.

Quand M. Longman & madame Jervis eurent dîné, ils rentrerent dans la ſalle, pour voir ſi on n'avoit rien à leur ordonner. Allons, M. Longman, dit mon cher Maître, en rempliſſant de vin un grand verre,

je vais vous porter la ſanté du plus heureux & du plus honnête couple de toute l'Angleterre, du pere & de la mere de mon aimable Paméla. Je vous rends mille graces, Monſieur, lui dit Longman.

Il me ſemble, continua mon Maître, que le petit bien du comté de Kent a beſoin d'un Econome à part. Et, comme il eſt un peu hors de votre chemin, j'ai penſé, mon cher Longman, que, ſi M. Andrews vouloit l'accepter, il pourroit prendre la ferme qu'Hodges a eue, & ménager toute cette affaire-là pour moi. Nous garnirons amplement la ferme, pour la lui rendre commode & agréable; & je m'imagine que, s'il veut bien en prendre tout le ſoin ſur lui, il vous ſoulagera autant par-là qu'il me fera de plaiſir.

Monſieur ne pouvoit jamais mieux faire, répondit Longman, & quelqu'un m'a donné à entendre que vous pourriez bien, ſi vous le vouliez, augmenter ce bien-là, en faiſant l'acquiſition d'un autre morceau d'égale valeur qui y eſt contigu. Et, comme vous avez tant d'argent de reſte, je ne vois pas que Monſieur puiſſe mieux faire. Eh bien, dit mon Maître, vous m'en donnerez les tenants & les aboutiſſants une autre fois, & nous verrons ce qu'il y aura à faire. Mais, ma chere, ajouta-t-il, vous aurez la bonté d'en faire l'ouverture à votre pere.

J'ai trop d'argent oiſif, M. Longman, continua-t-il. D'un autre côté, j'en veux dé-

penſer en livrées & autres choſes que l'occaſion préſente requiert, autant & d'auſſi grand cœur que ſi j'avois, par l'impoſſible, épouſé une Dame dont le bien fût égal au mérite de ma Paméla. Je compte que vous avez auſſi une aſſez bonne ſomme en main. Oui certes, Monſieur, reprit-il, & beaucoup plus que je ne voudrois. Mais, ſi vous n'achetez pas la petite ferme du comté de Kent, j'ai en vue un bien hypothéqué, que je crois qui ſera auſſi-bien votre affaire. Quand les choſes en ſeront venues à une plus grande maturité, j'aurai l'honneur d'en parler à Monſieur.

J'ai emporté, lui dit mon Maître, au comté de Lincoln, plus de ſix cents guinées, dont je m'attendois d'y laiſſer la plus grande partie. (Graces à Dieu vous n'en avez rien fait, me dis-je en moi-même, car vous ſavez qu'il m'en offrit cinq cents.) Mais, continua-t-il, je n'en ai pas dépenſé plus de deux cents cinquante; de ſorte que j'y en ai laiſſé deux cents dans mon bureau, parce que j'y retournerai avant l'hiver pour y paſſer encore quinze jours ou trois ſemaines, & j'en ai rapporté deux cents. J'ai d'ailleurs ici des ſommes en deux ou trois endroits. Je n'en ſais pas le montant, mais le compte en eſt dans mon porte-feuille, que j'ai laiſſé dans ma bibliotheque.

Paméla, ajouta-t-il, vous avez fait quelques petits préſents le jour de nos nôces aux Domeſtiques qui y étoient. Je vous remettrai les deux cents livres ſterlings que j'ai

rapportées, afin que vous en faſſiez autant aux domeſtiques qui ſont ici.

Mon cher Monſieur, m'écriai-je, je ſuis honteuſe de vous tant coûter, & de valoir ſi peu. De grace, ma chere, reprit-il, n'en parlez pas davantage.

Savez-vous bien, Madame, interrompit M. Longman, que des biens que Monſieur a, tant ſur les fonds publics qu'ailleurs, il pourroit acheter la moitié des Gentilshommes voiſins. Il n'a pas beſoin d'argent, & en accumule tous les ans; & ce ſeroit dommage que Monſieur ne ſe fût pas marié comme il a fait. Cela eſt bien vrai, M. Longman, dit mon Maître; & tirant enſuite ſa bourſe: ma chere, me dit-il, comptez deux cents guinées, & me donnez le reſte. Je les comptai. Prenez-les, me dit-il alors, & les appliquez aux uſages dont je viens de parler. Mais à propos, M. Longman, ne laiſſez pas coucher le ſoleil, ſans apporter à ma chere enfant cinquante livres ſterling, qui, ſuivant ma promeſſe, lui ſont dues aujourd'hui, & vous lui en paierez autant tous les trois mois à compter de ce jour, ce qui fera deux cens livres ſterling par an. Cette ſomme lui appartient pour en diſpoſer à ſa volonté & ſans rendre compte, & pour l'employer d'une maniere qui attirera la bénédiction ſur nous tous. Car elle étoit l'aumôniere de ma chere mere, & ſera la mienne & la ſienne propre. Je vais la lui livrer à l'inſtant, dit M. Longman.

Dès qu'il fut parti, je regardai mon Maître, en jettant en même-temps un coup d'œil ſur madame Jervis. Il me fit un ſigne d'approbation. Ma chere madame Jervis, lui dis-je, en prenant vingt guinées & les lui préſentant, acceptez ceci comme une paire de gants que je vous offre à l'occaſion de mon heureux mariage; la ſomme n'eſt pas plus forte que celle que mon généreux Maître m'a fait donner à madame Jewkes : ainſi, vous qui y avez un tout autre droit qu'elle, par l'affection que je vous porte, vous ne devez pas les refuſer.

Madame Jewkes étoit ſur les lieux au moment fortuné, me dit-elle. Oui, reprit mon Maître, mais Paméla eût été ravie de vous y avoir plutôt qu'elle. Aſſurément, repris-je, & plutôt qu'aucune autre perſonne, excepté ma mere. Elle reçut le préſent avec plaiſir, & nous en remercia beaucoup. Mais je ne vois pas pourquoi elle m'en remercioit, moi qui n'en méritois pas moi-même le quart.

Je voudrois, ma chere, me dit mon Maître, que, par ces manieres engageantes qui vous ſont ſi particulieres, vous obligeaſſiez M. Longman à accepter la même gratification.

M. Longman fut bientôt de retour de ſon office, & m'apporta les cinquante livres ſterling. J'ai, me dit-il, en me les donnant, enregiſtré ce nouvel article avec un extrême plaiſir, & mes livres portent déjà : *A madame B..... cinquante livres ſterling*,

de laquelle ſomme je lui ſerai redevable à tous les quartiers. Que ferai-je, mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître, étant ſi pauvre par moi-même, & ſi riche de vos libéralités? Je dois être honteuſe de recevoir toutes les faveurs dont votre bonté ſans bornes veut m'accabler; mais en vérité ce ne ſera pas ſans vous en rendre compte. N'en dites pas un mot de plus, ma chere, reprit-il; n'êtes-vous pas ma femme? Ne vous ai-je pas donné droit à tous mes biens? Ce que vous en avez eu juſqu'ici n'en eſt qu'une légere portion.

Vous voyez l'un & l'autre, dis-je à M. Longman & à madame Jervis, de quelle maniere je ſuis accablée de faveurs impayables. Dieu béniſſe, & celui qui les fait, & celle qui les reçoit, dit M. Longman. Je ſuis bien aſſuré qu'elles rapporteront un bon intérêt: car madame a toujours eu l'ame généreuſe & bienfaiſante, & j'ai été témoin du plaiſir qu'elle goûtoit à diſtribuer les aumônes & les dons de feue ma Maîtreſſe.

Je gagerois bien, M. Longman, lui dis-je, que, quelque prête que vous trouviez à propos que je ſois à recevoir pour rien des ſommes conſidérables, vous vous offenſeriez ſi je vous priois d'accepter de ma part une paire de gants ſeulement, à l'occaſion de mon heureux mariage? Il parut un peu embarraſſé de la réponſe qu'il devoit faire. Si M. Longman vous refuſe, ma chere, me dit mon Maître, on pourra

bien dire qu'il aura refuſé votre premiere faveur. A ce mot je mis vingt guinées dans ſa main, mais il ne vouloit abſolument en prendre que cinq. M. Longman, lui dis-je, j'exige abſolument que vous m'obligiez pour cette fois ſans réſerve; autrement je croirai que vous avez pris mon offre pour un affront. Et bien, dit-il, puiſqu'il le faut abſolument, je ſais bien ce que je ſais. Et que ſavez-vous, M. Longman, lui dis-je? Je ſais, reprit-il, que je ne toucherai à cet argent qu'au ſoir de la naiſſance de mon jeune Maître, qui arrivera j'eſpere avant un an d'ici.

Comme je ne m'attendois à rien de ſemblable de la part du vieux M. Longman, je regardai mon Maître, & rougis enſuite ſi terriblement, que j'en baiſſai la tête malgré moi. Bravo! M. Longman, dit mon Maître avec tranſport & en me prenant dans ſes bras. O ma chere ame, s'écria-t-il, Dieu le veuille & le faſſe. M. Longman, vous m'avez fait un plaiſir infini; & cependant je n'aurois oſé de ma vie en dire autant que vous. Madame, continua le vieillard, je vous demande bien pardon, & j'eſpere que je ne vous ai pas offenſée. Mais, puiſque mon bon Maître le prend ſi bien, prenez-le comme il vous plaira; je le dirois encore dix fois de ſuite, s'il ne falloit que cela pour que la choſe arrivât. Madame Jervis, dit mon Maître, la chere créature que vous voyez porte la délicateſſe à l'excès, & vous ne devineriez jamais la vie

qu'elle a menée depuis le mariage. Je trouve, dit madame Jervis, que M. Longman a parlé comme un oracle, & ſes eſpérances ſont bien les miennes auſſi.

M. Longman s'étant retiré peu après m'avoir rendue muette & confuſe, qu'eſt-ce qui vous fait ainſi baiſſer les yeux, ma chere, me dit mon Maître? Le bon homme n'a, ce me ſemble, rien dit de fort choquant. Je ne m'y attendois pourtant pas de ſa part, lui dis-je; je ne me doutois que de quelque badinage innocent. Eh bien, ma chere, ce qu'il a dit n'étoit auſſi qu'une plaiſanterie des plus innocentes; & je ſerai fâché contre vous, ſi vous n'en voulez pas dire autant. Allons, parlez devant madame Jervis. Monſieur, repris-je, je ſouhaite de voir arriver tout ce qui peut vous faire plaiſir. C'eſt parler comme mon aimable femme ſait le faire, me dit-il en m'embraſſant tendrement.

Quand les domeſtiques eurent dîné, je demandai à voir les ſuivantes. Elles vinrent toutes quatre à la fois. Soyez la bien venue chez vous, Madame, dit Rachel; nous ſommes toutes ravies de vous voir ici, & plus encore de vous y voir notre Maîtreſſe. Ah! mes cheres vieilles connoiſſances, leur dis-je, je ſuis charmée de vous revoir. Comment vous portez-vous, Rachel? Comment vous portez-vous Janneton? Et vous Nanette? Et vous Cécile? Je leur pris la main à toutes, & j'aurois pu les baiſer; car, diſois-je en moi-même, je vous bai-

ſai toutes avec triſteſſe la derniere fois que je vous vis, pourquoi ne vous baiſerois-je pas toutes aujourd'hui avec joie ? mais je m'en abſtins, à cauſe que leur cher Maître étoit préſent.

Elles paroiſſoient toutes tranſportées de me voir, & mon cher Maître ſembloit ſe délecter à cette ſcene. Mes bonnes filles, leur dit-il, vous voyez votre Maîtreſſe. Je n'ai pas beſoin de vous recommander de la reſpecter, car vous l'avez toujours aimée, & elle aura le pouvoir autant que l'inclination d'être bonne envers celles qui le mériteront. En vérité, leur dis-je, vous aurez toujours une tendre amie en moi. Votre cher Maître m'a ordonné d'en donner autant à chacune de vous, afin que vous puiſſiez vous réjouir de mon bonheur. En diſant cela, je leur donnai à chacune cinq guinées. Dieu vous béniſſe les unes & les autres, leur dis-je ; je ſuis dans la plus grande joie de vous voir. Elles ſe retirerent en témoignant une gratitude & une ſatisfaction parfaite, faiſant mille vœux pour nous.

C'eſt à vous, mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître en me tournant vers lui ; c'eſt à vous, après Dieu, qui vous a tout mis au cœur, que je ſuis redevable de mon bonheur, & des mouvements de joie dont mon ame eſt aujourd'hui remplie. Je voulus alors lui baiſer la main, mais il me prit dans ſes bras, en me diſant que je méritois le tout ſans aucune réſerve. Madame

Iervis entra peu après. Je viens de voir, dit-elle, une choſe bien touchante : vos bontés, Madame, & vos manieres honnêtes ont rendu vos ſervantes heureuſes comme des Reines. Comme je paſſois devant la porte de la ſalle pour venir ici, je les ai vues toutes quatre à genoux, louant & priant Dieu pour vous deux. Les bonnes ames, me récriai-je. Jeanneton a-t-elle auſſi prié avec les autres ? Veuille l'effet de leurs prieres retomber ſur elles-mêmes.

Mon Maître envoya dire à Jonathan de venir. Comme il entroit, j'écartai & levai mes dix doigts devant mon Maître, qui me fit un ſigne d'approbation. M. Jonathan, lui dis-je, j'ai ſenti que je ne ſerois pas contente ſi je ne vous voyois pour ainſi dire en forme, pour vous remercier de la bonne volonté que vous m'avez témoignée autrefois. Vous accepterez, s'il vous plaît, cette paire de gants à l'occaſion de mon heureux mariage ; & je lui donnai alors dix guinées, en mettant ſon honnête main entre les miennes. Dieu vous béniſſe, ajoutai-je, Dieu béniſſe ces vénérables cheveux blancs, ſi ſemblables à ceux de mon cher pere ! J'eſtimerai toujours un ſi bon & ſi ancien domeſtique du meilleur des Maîtres. Oh, la bonne Dame, s'écria-t-il, en levant les yeux au Ciel ! C'eſt un Ange qui parle ! ſa voix eſt un baume pour mon cœur ! Dieu ſoit béni de ce que j'ai vécu juſqu'à aujourd'hui ! Là-deſſus il ſe retira en pleurant. Vous rendez un chacun heureux, ma che-

re,

re, me dit mon Maître. Ah ! Monſieur, repris-je, c'eſt vous, & non pas moi. Ma bouche ne répétera jamais aſſez ce que lui dicte ſans ceſſe un cœur plein de gratitude, en reconnoiſſance des bienfaits dont vous m'accablez.

Alors Henri, Iſaac & Benjamin entrerent avec les deux palefreniers de cette maiſon, & Artus le Jardinier; car mon cher Maître leur avoit fait dire par madame Jervis de venir ainſi en troupe ſe ranger devant moi. Où eſt donc Jean, dit-il ? Le pauvre Jean étoit honteux, & n'entra que quand il entendit qu'on l'appelloit. Eh bien, Henri ! eh bien, Iſaac ! leur dis-je, comment vous portez-vous ? Et vous, Benjamin & Artus ? Et vous auſſi Richard & Roger ? Mes enfants, leur dit mon Maître, je vous ai donné une Maîtreſſe qui eſt toute la joie de mon cœur. Vous voyez ſa bonté & ſa condeſcendance; ſi vos égards pour elle y répondent, elle fera votre bonheur à tous, autant à proportion qu'elle fait le mien. Monſieur, dit Henri, je prie Dieu, au nom de tous vos domeſtiques, qu'il vous béniſſe vous & notre bonne Dame. Nous ferons, tous tant que nous ſommes, notre étude de mériter les bonnes graces de Madame, auſſi-bien que celles de Monſieur. Je leur donnai donc à chacun cinq guinées, pour ſe réjouir & prendre part à mon bonheur.

Quand je vins à Jean : Jean, lui dis-je, je vous ai déjà vu ; mais je vous répete que je ſuis ravie de vous voir. Il me proteſta

qu'il étoit honteux & confus. Jean, ajoutai-je, il faut oublier tout le paſſé. C'eſt ce que nous ferons, votre cher Maître & moi; car Dieu a miraculeuſement amené tout ce qui eſt arrivé par les moyens mêmes que j'ai regardés pendant un temps comme mes plus grands fléaux. Ainſi ne jettons plus les yeux ſur le paſſé, & n'ayons honte que des fautes que nous commettrons à l'avenir, & qui pourroient bien n'avoir pas toujours des ſuites auſſi heureuſes.

Artus, dit mon Maître, je vous ai amené une maîtreſſe qui eſt grande jardiniere; elle vous enſeignera une nouvelle méthode de planter des fèves. Mais jamais perſonne n'a eu tant d'habileté qu'elle pour cultiver & amener à bien un tourneſol. Eh! Monſieur, lui dis-je, je ſais que je vous dois tout ce que je puis avoir de talent pour amener à bien quoi que ce ſoit. Il me ſemble que c'étoit le payer aſſez bien dans ſa même monnoie, ſans pourtant me montrer ingrate envers lui devant ſes domeſtiques. Ils ſe retirerent, en nous donnant à l'un & à l'autre mille bénédictions, comme avoient fait les autres.

Alors entrerent le poſtillon & deux piqueurs (car mon Maître a ici, auſſi-bien que dans le comté de Lincoln, de beaux chevaux de chaſſe, qui ſont ſon principal amuſement). Le petit marmiton vint auſſi ſe préſenter. Comment vous portez-vous tous, leur dis-je? Et vous, Thomas, j'eſpere que vous êtes bon garçon. Votre Maître

m'a ordonné de vous donner à chacun quelque choſe, à l'honneur de votre nouvelle Maîtreſſe. Mon Maître me montrant alors trois de ſes doigts levés, je donnai au poſtillon & aux piqueurs chacun trois guinées, & deux au petit garçon, à qui je conſeillai de les donner à ſa pauvre mere pour les lui garder, parce que je ne voulois pas qu'il les dépenſât follement. Pour M. Colbrand, Abraham & Thomas, je leur avois déjà fait mes préſents à l'autre maiſon.

Lorſqu'ils furent tous partis, à la réſerve de madame Jervis, permettez à préſent, ô le plus cher des mortels! lui dis-je en me mettant à ſes genoux, de vous donner ainſi mille bénédictions, en offrant pour vous mes vœux au Ciel. Dieu veuille vous faire vivre long-temps, & toujours de plus en plus en honneur; & puiſſe votre heureuſe, votre trop heureuſe Paméla, vous paroître toujours aimable par ſon cœur reconnoiſſant, quoïqu'elle ne puiſſe l'être à ſes propres yeux ni à ceux d'autrui!

Vous voyez, madame Jervis, dit mon Maître, vous voyez toute l'excellence de mon incomparable femme. Mais, toute aimable qu'elle eſt, les charmes de ſa perſonne m'attachent moins fortement à elle que ceux de ſon ame. Félicitez-moi donc, madame Jervis, félicitez-moi de ce que mon bonheur eſt ſi ſolidement appuyé. Je le fais très-ſincérement, lui dit-elle. Oh que ce jour eſt heureux pour moi!

Tandis qu'il exhaloit ainſi dans le ſein

de madame Jervis ſa tendreſſe envers votre Paméla, je me gliſſai dans la chambre de la bibliotheque, & y bénis Dieu à genoux de la différence de ce que j'y éprouvois alors, & de ce qui m'y étoit arrivé ci-devant. Quand j'en aurai fait autant dans le pavillon, au lieu redoutable de la ſcene de mes premieres frayeurs, j'aurai parcouru, avec prieres & actions de graces, tous ceux où je me ſuis jadis trouvée en détreſſe, & je ne ceſſerai jamais de donner gloire à Dieu dans le fond de mon cœur, pour toutes les délivrances qu'il m'a accordées dans chacun d'eux. Madame Jervis, à ce que je comprends, lui avoit déjà dit ce que j'avois fait en haut dans les appartements. Il me vit alors à genoux le dos tourné vers lui, ſans que je l'apperçuſſe. Il avoit tant ſoit peu entr'ouvert la porte, mais il la ferma doucement. Vous avez ici de charmants tableaux, lui dis-je en reſſortant & ne penſant pas qu'il m'eût apperçue. Il eſt vrai, ma chere amie, reprit-il; mais je n'en ai aucun égal à celui que votre piété offre à mes yeux. Veuille le Dieu que vous aimez tant à ſervir, vous bénir de plus en plus. Ah! Monſieur, que vous êtes bon, m'écriai-je! J'eſpere, reprit-il, que votre aimable exemple me fera devenir meilleur chaque jour.

Eh bien, mes chers parents! Penſez-vous que jamais créature ait été plus heureuſe que votre fille? Aſſurément je ſerois un monſtre d'ingratitude, ſi je pouvois penſer

avec alarme, ou avec d'autres mouvements que ceux de la compaſſion, à la pauvre mademoiſelle Sara Godfroy.

Il dit à Jonathan qu'il vouloit que chacun paſſât la ſoirée en joie, & s'y régalât de telle liqueur qu'il lui plairoit, pourvu que ce fût avec ſageſſe.

Il eut enſuite la bonté de me conduire dans les appartements, de me mettre en poſſeſſion du cabinet & de la chambre de toilette de feu ma chere Maîtreſſe, de ſa belle montre à répétition, & de toutes les autres pieces qui en dépendent; d'une magnifique garniture de diamants qui avoit été à ſa chere mere, & des deux paires de boucles d'oreilles, des deux bagues & du collier dont il m'avoit fait mention dans les clauſes du méchant contrat auquel il avoit eſſayé de me faire ſouſcrire. Tous ces bijoux avoient été deſtinés par ma Maîtreſſe à mademoiſelle *Tomlins*, riche héritiere qu'on lui avoit propoſée pour femme, juſtement après ſon retour de ſes voyages, mais dont il ne s'accommoda pas, quoique tout fût déjà accordé des deux côtés, parce qu'il ne goûtoit pas ſa converſation, & qu'elle avoit, comme il le dit à ſa mere, l'air trop maſculin. On ne put jamais le perſuader de la voir plus d'une fois, quoiqu'il fût fort au goût de la Demoiſelle. Il me préſenta auſſi les livres & les peintures de ma chere Maîtreſſe, le linge, les dentelles, en un mot tout ce qui étoit dans ſes appartements, qu'il m'ordonna d'appeller miens. O mon Dieu! donne-

moi la gratitude & l'humilité qui me conviennent.

Dimanche au ſoir.

Comme nos équipages ne pouvoient être prêts pour comparoître à l'Egliſe, nous reſtâmes au logis ce jour-là. Mon cher Maître en employa une grande partie dans ſa bibliotheque. Pour moi je n'en employai pas moins, comme aſſurément je le devois, en prieres, en actions de graces, & en méditations, dans le cabinet dont on m'avoit nouvellement fait préſent. J'eſpere que Dieu daignera me donner ſa bénédiction; car j'ai la ſatisfaction de ne me pas ſentir énorgueillie du grand changement arrivé à mon état. Je regarde au contraire tant de graces & tant de faveurs dans leur vrai point de vue, & je les conſidere toutes comme venant immédiatement du Ciel, & de mon cher bienfaiteur.

Nous dînâmes enſemble avec beaucoup de plaiſir. Il me témoigna dans toutes ſes paroles & ſes actions toute la tendreſſe & tout l'amour que jamais le cœur le plus ſatisfait pouvoit ſouhaiter. Il me dit qu'il vouloit retourner à ſon cabinet, & qu'à cinq heures il viendroit me prendre pour aller faire un tour au jardin. Il ſe retira en effet dès que le dîner fut fini, & moi je regagnai mon appartement.

Sur les ſix heures il eut la bonté de venir me trouver dans ma chambre. A pré-

ſent, ma chere, me dit-il, je vais vous accompagner au jardin. Avec quel plaiſir je lui donnai ma main !

Ce jardin eſt beaucoup mieux cultivé que celui du comté de Lincoln ; mais ce dernier eſt plus grand, & a de plus belles allées. Il y a cependant dans celui-ci un joli canal, une fontaine, & une caſcade. Nous eûmes, en nous promenant, une converſation charmante. Quand nous eûmes fait le tour, je tournai vers le petit jardin ; &, quand nous vînmes au pavillon, je ſaiſis un inſtant pour me dérober, je montai rapidement les marches de ce lieu qui m'avoit été ſi redoutable, & je m'y jettai à genoux. O Dieu ! m'écriai-je avec tranſport, je te bénis de m'avoir délivrée dans tes grandes miſéricordes. Donne-moi un cœur à jamais reconnoiſſant de tes faveurs. Après cette courte priere, je deſcendis comme un éclair, & rejoignis mon cher Maître, qui s'apperçut à peine que je l'euſſe quitté.

Pluſieurs Gentilshommes du voiſinage l'envoyerent complimenter ſur ſon retour ; mais tous garderent le ſilence ſur ſon mariage, & entr'autres Meſſieurs *Artus*, *Towers*, *Brooks*, & M. *Martin* de la Grotte.

LUNDI.

Je fus paſſablement occupée à choiſir des échantillons pour mes habits neufs. Rien ne paroiſſoit trop bon à mon cher Maître, & moi je trouvois que tout l'étoit. Il eut la bonté d'en mettre à part ſix des plus riches, pour que j'en choiſiſſe trois, diſant que nous nous équiperions mieux en ville, quand nous y viendrions. Il y en avoit un blanc à fleurs d'or, & fort riche; & il eut la bonté de dire que, comme j'étois nouvelle mariée, je comparoîtrois Dimanche prochain pour la premiere fois à l'Egliſe dans celui-là : de ſorte que, dans deux ou trois jours, il ne nous viendra de tous côtés que des couturieres & des tailleurs à mettre à l'ouvrage. Bon Dieu! quelle dépenſe une petite pécore cauſe déjà à ce cher mortel! Mais ſon bien & ſon rang en exigent une grande partie; & l'eſtime dont il m'honore ne lui permettra jamais de faire moins pour moi que s'il avoit épouſé un parti auſſi riche que lui. D'ailleurs, comme il le dit lui-même, cela rejailliroit ſur lui, s'il y manquoit. Ainſi je crois que les choſes reſteront comme elles ſont : car, de façon ou d'autre, le monde veut toujours parler & gloſer. Il me fit choiſir auſſi des dentelles & du linge magnifique, & a dépêché un exprès, avec

ordre de hâter la venue de tout, de faire completter en ville ce qui eſt du reſſort de la lingere, &c. & de nous l'envoyer par des meſſagers particuliers, dès qu'il ſeroit fini. Le tout eſt attendu Samedi après midi ſans faute.

Je fais partir Jean ce matin, avec une plus grande quantité de papiers que je vous écris, & avec un petit nombre d'autres qu'il vous donnera ſéparément. Je ſouhaiterois que vous euſſiez la bonté de me renvoyer tous ceux que vous avez déjà lus, pour tenir ma parole à Myladi Davers. Il eſt chargé de vous demander de ma part la continuation de vos prieres & de vos bénédictions; de vous dire que j'eſpere que vous répondrez à la propoſition de mon cher bienfaiteur, au ſujet de la ferme du comté de Kent; de vous prier d'acheter chacun deux habits du plus beau drap pour vous, mon cher pere, & de quelque bonne étoffe de ſoie pour ma chere mere, de bon linge, & de tout à proportion; & de vouloir bien, comme mon cher bon ami m'a prié de vous le dire, venir nous voir ici au plutôt. Quand vous en aurez dit le jour à Jean, il vous enverra ſon carroſſe coupé. Ah! mes chers parents, que je languis de vous voir l'un & l'autre, & de partager avec vous toutes mes félicités!

Je ſuis bien aſſurée que vous aurez la bonté d'aller voir tous vos créanciers, qui ſont principalement ceux de mes malheureux freres, pour leur demander un compte

de tout ce que vous vous êtes engagés de payer. Quoique quelques-uns d'entr'eux aient été bien cruels & bien impitoyables, comme ils ont tout droit ſur ce qui eſt à eux, ils ſeront tous payés juſqu'à une obole, & remerciés d'avoir prêté.

Toute réflexion faite, Jean prendra tout ce que j'ai écrit juſqu'à mon arrivée ici, afin que vous puiſſiez avoir de quoi vous amuſer ſur le compte de votre chere fille, à la place des papiers que vous me renverrez. Je continuerai d'écrire juſqu'à ce que je ſois établie, & que vous vous ſoyez déterminés; & je m'appliquerai pour lors au gouvernement des affaires de la famille, afin de devenir auſſi utile à mon bienfaiteur que mes foibles talents me le permettront.

Je m'imagine que madame *Munford* n'eſt pas fort à ſon aiſe. Si vous croyez qu'une couple de guinées pût lui faire quelque plaiſir, donnez-les lui, je vous prie, de ma part comme un préſent de noces, & je vous les rendrai. Faites auſſi la revue parmi vos pauvres voiſins & connoiſſances, & donnez-moi une liſte des honnêtes gens induſtrieux & pauvres, qui peuvent être de vrais objets de charité, & qui n'ont point d'autres reſſources; ſur-tout des aveugles, des impotents & des malades, avec un détail de leurs différentes ſituations; faites-y auſſi entrer les pauvres familles, qui, comme la nôtre, ont été réduites par des malheurs, & que le grand nombre

d'enfants empêche de ſe procurer une vie plus aiſée. Je choiſirai parmi eux le mieux qu'il me ſera poſſible; car je languis de commencer à faire uſage de ce que mon cher & généreux bienfaiſteur veut bien m'allouer par quartier pour ces ſortes d'uſages.

Je ſuis réſolue à tenir un état de toutes ces affaires-là. M. Longman m'a déjà fourni un livre de papier blanc relié en vélin, dont j'eſpere remplir bientôt les premieres pages du nom des plus dignes objets. Il eſt vrai que mon cher Maître me donne le tout ſans en exiger de compte; mais il verra pourtant, & le verra lui ſeul, comment je le dépenſe de quartier en quartier; &, s'il m'en reſte, je le tranſporterai au prochain quartier. En bonne teneuſe de livres de comptes, je ferai quatre fois par an la bàlance de mes livres, & une balance générale à chaque fin d'année. Ce livre a pour titre, *Humbles* RESTITUTIONS faites à Dieu pour ſes FAVEURS SIGNALÉES; & il eſt bien enfermé dans mon nouveau cabinet.

Mon intention eſt de ne laiſſer voir de mes papiers à Myladi Davers, que juſqu'à la lettre foudroyante qu'elle écrit à ſon frere; car je ne voudrois pas qu'elle vît les réflexions que je fais ſur cette piece. Quand elle les aura lus juſques-là, elle ſaura tout ce qui eſt néceſſaire pour ſatisfaire ſa curioſité quant à mes ſouffrances, aux ſtratagêmes employés contre moi, &

au rôle honorable que Dieu m'a donné la force de faire. J'eſpere qu'en voyant tout cela, elle ſera entiérement réconciliée avec moi; car elle verra en même-temps que le tout eſt l'ouvrage immédiat du Tout-Puiſſant, & qu'un Gentilhomme doué d'autant d'eſprit & de connoiſſance que ſon frere, ne pouvoit jamais être ſéduit juſques-là par une pauvre & ſimple jeune fille comme moi.

Je ne retiendrai pas Jean plus long-temps. Il vous priera de lire cette derniere partie la premiere, pendant qu'il ſera chez vous. Recevez donc l'un & l'autre mes très-humbles reſpects, & les aſſurances du tendre ſouvenir de mon cher époux. Je ſuis pour jamais,

Votre très-reſpectueuſe, & ſouverainement heureuſe fille, &c.

Ce MERCREDI *au ſoir.*

Mes très-chers pere & mere,

Voici la continuation de mon journal. Mardi matin mon cher Maître ſortit à cheval, ſuivi d'Abraham, & amena à dîner M. *Martin* de la Grotte, MM. *Arcus* & *Brooks*, & un nommé M. *Chambers*. Il vint me trouver dans ma chambre, pour me dire qu'il étoit allé trop loin pour pouvoir

revenir déjeûner; mais qu'il m'avoit amené quelques-unes de ſes vieilles connoiſſances pour dîner avec moi. En êtes-vous fâchée, Paméla, me dit-il? Non aſſurément, Monſieur, repris-je en me rappellant ſes leçons; je ne ſaurois être fâchée de rien de ce que vous faites. Vous connoiſſez le caractere de M. Martin, me dit-il, & vous l'avez ſévérement cenſuré dans une de vos lettres, comme un de mes camarades de débauche, & pour ſes trois jours de courſes chez ſes amis.

Voici comment il me rendit compte de l'occaſion qui les lui avoit fait amener: » Je les ai tous rencontrés chez M. Ar- » tus, me dit-il, & ſon épouſe m'a de- » mandé ſi j'étois réellement marié. Très- » réellement, lui ai-je dit. Et à qui, inter- » rompit M. Martin? A qui, ai-je repris » bruſquement & ſans barguigner? à la » femme de chambre de feu ma chere » mere. Ils n'ont ſu que me dire là-deſſus » & ſe ſont entre-regardés. J'ai bientôt » vu que je les avois empêchés de me don- » ner chacun un lardon. En vérité, Mon- » ſieur, m'a dit madame Artus, vous avez » une des plus aimables perſonnes que j'aie » jamais vue, & elle eſt fort heureuſe de » ſon côté. Auſſi le ſuis-je du mien, ai-je » répondu. Mais j'en dois d'autant moins » parler, que toutes les fois qu'un homme » fait quelqu'action de cette nature, quand » ce ne ſeroit que par politique, il croit » toujours devoir la mettre dans le meilleur

» jour qu'il eſt poſſible. Aſſurément, dit
» M. Artus, ſi vous avez commis une fau-
» te, vous l'avez faite les yeux bien ou-
» verts; car vous connoiſſez le monde au-
» tant que Gentilhomme de votre âge l'ait
» jamais connu.

» Je vous avoue, Meſſieurs, leur ai-je
» dit, que je ſerois ravi de plaire à tous
» mes amis; mais je ne ſaurois me flatter
» d'y réuſſir ſi rapidement, & avant qu'ils
» connoiſſent les motifs qui m'ont induit à
» ce que j'ai fait. Mais je puis vous aſſurer
» qu'en mon particulier je ſuis extrêmement
» content, & vous ſavez que c'eſt-là le
» grand point.

» J'ai entendu ma femme louer tellement
» la perſonne & la beauté de votre épouſe,
» m'a dit M. Brooks, que je ne languis
» de rien tant que de la voir. Eh bien, ai-
» je repris, ſi vous voulez venir tous pren-
» dre un dîner chez moi, je vous la ferai
» voir du meilleur de mon cœur. Ne vien-
» drez-vous pas avec nous, madame Artus,
» ai-je ajouté? Non, en vérité, Monſieur,
» a-t-elle dit. Je gagerois bien, ai-je repli-
» qué, que ma femme n'a pas le crédit de
» vous réconcilier avec la femme de cham-
» bre de ma mere. N'eſt-ce pas-là le cas,
» madame Artus? allons, parlez-nous ſans
» fard. Non, a-t-elle dit, je ne ferai nulle
» difficulté de rendre viſite à votre épouſe,
» avec les autres Dames du voiſinage; mais
» qu'une femme ſeule s'en aille ſi bruſque-
» ment avec tant de Meſſieurs, cela ne me

» paroît pas tout-à-fait à propos. Mais, » Meſſieurs, que cela ne vous empêche pas » d'y aller. Là-deſſus, ajouta mon Maître, » ils ont envoyé dire, chacun chez ſoi, » qu'ils ne dîneroient pas au logis; & ils » ſont tous venus avec moi, & ont amené » un Gentilhomme nommé Chambers, qui » eſt nouvellement établi dans nos quartiers. » Ainſi, ma chere, continua-t-il, lorſque » vous comparoîtrez à l'Egliſe Dimanche » prochain, vous êtes sûre d'y avoir un » parti; car on ne peut vous voir ſans vous » eſtimer «.

Il alla retrouver ſa compagnie, &, quand je deſcendis pour dîner, il eut la bonté de me donner la main en entrant dans la ſalle. Ma chere, me dit-il, je vous ai amené quelques-uns de mes bons voiſins pour dîner avec vous. Je le remerciai de ſa bonté. Voilà M. Chambers, ajouta t-il en me les préſentant tous l'un après l'autre. Ils me ſaluerent très-poliment, & nous félicitèrent tous deux.

Pour moi, Madame, me dit M. Brocks, je prends très-ſincérement part à votre joie. Ma femme m'avoit déjà prévenu ſur les beautés de votre perſonne; mais je ne m'imaginois point que nous euſſions une ſi belle fleur dans le pays. Monſieur, lui dis-je, madame votre épouſe eſt très-partiale à mon égard, & vous êtes un cavalier ſi poli, que pour toutes choſes au monde, vous ne voudriez pas contredire madame Brocks.

Je vous assure, Madame, reprit-il, que vous n'avez nullement deviné ; car nous nous contredisons elle & moi deux ou trois fois par jour. Mais il y auroit bien du malheur, si nous ne nous accordions pas dans un cas aussi évident.

M. Brooks n'a jamais dit deux plus grandes vérités, ajouta M. Martin (voulant parler des contradictions qu'ils avoient ensemble sa femme & lui, & de leur accord sur mon compte); car, ajouta-t-il, il y a déjà quelques années qu'ils sont mariés.

Comme je n'avois pas la meilleure opinion du monde de celui qui parloit, & que je ne faisois pas grand cas de son badinage : je suis presque fâchée, Monsieur, lui dis-je, de la raillerie que M. Brooks vient de lâcher sur lui-même & sur madame son épouse ; mais il me semble qu'elle auroit dû lui en épargner une plus vive & la maniere enjouée dont vous venez de la confirmer. J'espere cependant que leur lien de quelques années, qui est la raison que vous nous donnez pour faire penser que cela peut être, est précisément ce qui prouve que cela n'est pas.

Il me semble, M. Martin, lui dit M. Artus, que Madame vient de nous faire une charmante leçon. Je le pense aussi, dit M. Chambers, & votre compliment n'étoit pas des plus magnifiques pour s'adresser à une nouvelle mariée. Compliment ou non, Messieurs, reprit M. Martin, je n'ai jamais vu de mariage qui eût duré quelque-temps,

où cela ne ſe trouvât à-peu-près ainſi. Mais je jurerois bien qu'il n'y aura jamais rien de ſemblable ici.

Aſſurément, Monſieur, lui dis-je, ſi cela arrivoit, il faudroit que je fuſſe la perſonne du monde la plus ingrate, étant, comme je la ſuis, celle du monde pour qui l'on a eu le plus de bonté. Voilà une idée ſi excellente, me dit M. Artus, qu'elle nous eſt une certitude morale que cela ne ſauroit jamais arriver.

Monſieur, dit M. Brooks à l'oreille de mon Maître, appellez madame votre épouſe comme il vous plaira; mais vous avez, je vous jure, en elle, tant pour l'eſprit & le maintien, que pour toute ſa perſonne, la Dame du monde la mieux accomplie. Il faut, mon cher ami, reprit mon Maître, que je vous diſe ce que j'ai déjà dit à quelqu'un, que ſa perſonne m'a rendu ſon amant, mais que ſes vertus & ſon eſprit en ont fait ma femme.

Quand le premier ſervice entra, mon cher Maître me conduiſit lui-même à ma place, & mit M. Chambers à ma droite, comme le plus grand étranger, & M. Brooks à ma gauche. M. Artus eut la bonté de faire les remarques les plus obligeantes ſur la maniere libre & aiſée dont il diſoit que je me comportois & que je ſervois la compagnie, & il ajouta qu'il vouloit nous amener ſon épouſe, pour voir & apprendre un peu de mes allures. Je lui dis que je ſerois très-glorieuſe de toutes les viſites

dont madame Artus voudroit bien m'honorer, & que, ſi je pouvois me flatter d'avoir aſſez d'occaſions de profiter de l'exemple de ſon épouſe & de celles des autres Meſſieurs que je voyois, je m'en croirois bientôt plus digne de remplir une place que j'occupois pour le préſent à un très-foible titre.

M. Artus but à ma ſanté & la continuation de mon bonheur. Madame, me dit-il, ma femme a dit à votre époux que vous aviez été fort heureuſe d'avoir un tel mari; mais je vois bien à préſent qui des deux a fait le meilleur marché. Allons, dit M. Brooks, trêve de compliments. La vérité toute pure eſt que la généroſité & le bon ſens de notre cher voiſin ſont ſi parfaitement égalés par la beauté & l'eſprit de ſon épouſe, qu'on ne ſauroit dire lequel des deux a le plus gagné. Puiſſiez-vous être long-temps heureux enſemble, voilà tout mon compliment; & là-deſſus il but un verre de vin.

Mon cher & meilleur ami, qui ſe délecte toujours à m'entendre louer, paroiſſoit charmé de notre converſation, & me dit les choſes du monde les plus obligeantes, les plus tendres & les plus reſpectueuſes, juſqu'au point que l'impoli M. Martin dit: auriez-vous jamais penſé que notre ami que voilà, qui avoit coutume de ſe tant moquer du mariage, auroit fait un mari ſi complaiſant? Combien vous propoſez-vous que cela dure, Monſieur, ajouta-t-il en s'adreſ-

ſant à mon Maître ? Autant, reprit celui-ci, que ma chere amie le méritera, & j'eſpere que ce ſera pour jamais. Mais, continua ce cher mortel, vous ne devez pas être ſurpris que j'aie changé d'opinion ſur le mariage ; car je ne m'étois jamais attendu de rencontrer une perſonne dont tout le maintien & l'aimable douceur fuſſent ſi propres à me rendre heureux.

Après dîner je bus les ſantés de toutes les épouſes de ces Meſſieurs, & me retirai.* Pour eux ils demeurerent aſſis, burent deux bouteilles de vin de France, & furent de la meilleure humeur du monde. Ils partirent en s'étendant ſur mes louanges, & promirent ſolemnellement de m'amener leurs épouſes.

Jean m'ayant apporté votre tendre lettre, mon très-cher pere, je dis à mon maître, après que ſes amis ſe furent retirés, avec quel plaiſir vous aviez reçu ſes généreuſes propoſitions ſur la ferme du comté de Kent, & que vous aviez promis de ne rien épargner pour lui rendre des ſervices ſolides ſur ce bien-là. Que vous eſpériez que votre induſtrie & vos ſoins ſeroient ſi utilement employés, que vous n'auriez nul beſoin de lui être plus à charge, par les ſubſides que ſa généroſité s'étoit propoſé de faire à une ſub-

* C'eſt la coutume en Angleterre, qu'après le dîner les Dames ſe retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les Meſſieurs demeurent autour de la table, qu'on couvre alors de verres & de bouteilles.

ſiſtance qui par elle-même ſurpaſſoit tout ce que vous pouviez deſirer. Il fut ravi de ce que vous aviez accepté la choſe de ſi bonne grace.

Je ſuis bien aiſe que les ſommes pour leſquelles vous vous êtes engagés ſoient devenues ſi peu de choſe : dès que vous en aurez un compte exact, ayez la bonté de me l'envoyer, avec la liſte que vous m'avez promis de me procurer des pauvres perſonnes dignes d'être ſecourues.

Comme mon cher Maître eſt la généroſité même, vous ne devriez regarder rien de ce qui eſt ſimple en faits d'habits comme trop bon. De grace ne craignez point de trop dépenſer pour vos perſonnes. Lorſque vous viendrez nous voir, l'intention de mon cher mari eſt que vous ne retourniez point à votre ancien ſéjour, mais que vous reſtiez avec nous juſqu'à ce que vous partiez pour le comté de Kent ; de ſorte qu'il faut arranger toutes vos affaires en conſéquence. J'eſpere qu'actuellement mon chere pere a renoncé à toutes ſortes de travaux rudes & aſſujettiſſants. Comme je vous ai oui dire que le fermier Jones vous a été très-bon, je vous prie, en prenant congé de lui & de ſa famille, de lui donner pour la valeur de trois guinées de bons livres, tels qu'une belle *bible* de famille, un livre de *prieres*, le *Traité des Devoirs de l'Homme*, ou tels autres que vous croirez qui lui feront plaiſir ; car il demeure très-loin de l'Egliſe, & les chemins de-là à la

ferme ſont impraticables en hiver.

Jean m'a apporté mes papiers en très-bon état. Je les enverrai à la premiere occaſion à Myladi Davers, juſqu'à l'endroit dont je vous ai parlé dans ma derniere.

Mon cher Monſieur B..... vient de me dire qu'il me menera demain matin prendre l'air dans ſon carroſſe coupé, à environ dix milles d'ici, pour déjeûner à une ferme fameuſe pour ſa belle laiterie, qui y attire de temps en temps un grand concours de la Nobleſſe des environs. Il enverra devant nous Abraham, pour avertir les bonnes gens de notre venue.

JEUDI.

En conſéquence nous partîmes environ ſur les ſix heures & demie; & comme nous allions aſſez bon train, nous arrivâmes entre huit & neuf à la maiſon de ci-deſſus, qui eſt réellement de la plus grande propreté, & nous y trouvâmes Abraham. Je fus charmée de l'extrême netteté de la bonne fermiere, de ſa fille & de ſa ſervante. Il eut la bonté de dire que, comme cela paroiſſoit me faire plaiſir, il viendroit de temps en temps avec moi dans le même endroit, & pour le même ſujet, parce que ce ſeroit un bon exercice, qui aiguiſeroit notre appétit, tant pour le déjeûner ſur le lieu, que pour le dîner à notre retour. Mais

quoique cette raiſon fût très-bonne, je vis bientôt que ce n'étoit pas la ſeule pour laquelle il m'avoit procuré cette agréable promenade, comme je ne tarderai pas à vous le dire.

Nous fûmes reçus & traités à merveille: & tout ce qu'on nous ſervit, auſſi-bien que les perſonnes, & l'ameublement, quoique très-ſimple, avoit cependant un air qui charmoit. Madame Dobſon, dit mon Maître à la bonne ménagere, vos jeunes Dames de l'école d'ici près continuent-elles toujours à vous rendre de temps en temps des viſites? oui, Monſieur, reprit-elle, & j'en attends actuellement trois ou quatre.

Ma chere, me dit-il, il y a, à trois milles ou environ de cette ferme, une très-bonne penſion de jeunes Dames. La maîtreſſe entretient une chaiſe à deux chevaux, qui eſt double ou ſimple à diſcrétion; & en été, lorſque les jeunes Demoiſelles font bien leurs tâches, elle fait le plaiſir à trois ou quatre d'entr'elles de les mener prendre l'air ici: & quand elles ont déjeûné, on les remene au logis. Ceci leur ſert à la fois d'exercice & de récompenſe. Les jeunes perſonnes à qui on l'accorde en ſont très-fieres, & cela les rend plus diligentes à remplir leurs tâches.

Voilà, repris-je, une excellente méthode: & juſtement comme nous en parlions, la chaiſe entra avec quatre jeunes Demoiſelles toutes à-peu-près de même taille. Une ſervante les accompagnoit. On leur donna

un autre petit appartement très-propre, où elles ne pouvoient entrer qu'à travers le nôtre. Elles nous saluerent de très-bonne grace en passant devant nous. J'entrai dans la chambre où elles étoient, & leur fis quelques questions sur leur ouvrage & sur leurs leçons. Je leur demandai ce qu'elles avoient fait pour mériter une promenade & un déjeûner si agréables. Elles me répondirent toutes fort joliment. De grace, mes cheres petites, dites-moi vos noms ? l'une s'appelloit *Burdoff*, l'autre *Nugent*, la troisieme *Booth* & la quatrieme *Goodwin*. Je ne sais laquelle de vous est la plus jolie, leur dis-je; mais vous êtes toute très-bonnes; & votre maîtresse est bien bonne aussi de vous procurer, avec la promenade, une crême si délicate, & du pain & du beurre si appétissants. J'espere que vous le pensez comme moi.

Mon maître entra, & je ne me doutois de rien au monde. Il les baisa l'une après l'autre; mais il regarda la jeune Goodwin plus attentivement que les autres, sans que je me doutasse encore de rien. Si on l'eût nommée mademoiselle Godfroi, j'y aurois été tout-d'un-coup.

Laquelle des quatre trouvez-vous la plus jolie, me dit-il lorsque nous les quittâmes ? En vérité, repris-je, je serois fort embarrassée à vous le dire. La jeune Booth est une jolie brunette, & elle a les yeux beaux. Mademoiselle Burdoff a beaucoup de douceur dans le regard, mais moins de régu-

larité dans les traits. Mademoiſelle Nugent eſt très-blanche. Et la petite Goodwin a un bel œil noir, & a, ce me ſemble, la plus belle taille des quatre. Mais elles ſont toutes fort jolies.

La ſervante les mena au jardin, pour leur faire voir les ruches. Mademoiſelle Goodwin fit à mon Maître une révérence où il y avoit quelque choſe de particulier. Je crois, Monſieur, lui dis-je, que cette belle enfant vous connoît. Connoiſſez-vous ce Monſieur-là, ma chere petite, lui dis-je en la prenant par la main? Oui, Madame, me dit-elle; c'eſt mon cher oncle. Je l'embraſſai auſſi-tôt. Et pourquoi, mon cher Monſieur, m'écriai-je, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une niece parmi ces jeunes Demoiſelles! Je la baiſai, & elle courut comme un baſque après ſes camarades.

Mais de grace, Monſieur, lui dis-je, comment cela ſe peut-il? vous n'avez point de frere, & Myladi Davers eſt votre ſœur unique. Encore un coup, comment cela ſe peut-il?

Il ſourit pour toute réponſe. Ah! mon cher Monſieur, lui dis-je alors, avouez-moi la vérité; cette jolie enfant là ne vous touche-t-elle pas de plus près encore? Oui, oui, m'écriai-je; & je l'embraſſai.

Vous l'avez deviné, ma chere, reprit-il. Il vous ſouvient ſans doute de la charitable inſinuation de ma ſœur au ſujet de mademoiſelle Sara Godfroi. Oui, Monſieur,

ſieur, lui dis-je ; mais celle-ci s'appelle Goodwin. Sa mere, me dit-il, lui a choiſi ce nom, ne voulant pas qu'elle portât le ſien.

Vous m'excuſerez, Monſieur, ajoutai-je ; mais il faut que j'aille la trouver, & la faire un peu cauſer. Je l'enverrai chercher, reprit-il ; & dans un inſtant elle rentra. Je la pris dans mes bras. Eh bien, ma chere petite Reine, lui dis-je ! ne voulez-vous pas bien m'aimer ? voulez-vous bien que je ſois votre tante ? De tout mon cœur, Madame, reprit-elle, & je vous aimerai tendrement ; mais il ne faut pas que j'aime mon oncle. Pourquoi non, lui dit-il ? Parce que vous n'avez pas voulu me parler d'abord, lui dit-elle, & parce que vous ne vouliez pas que je vous appellaſſe mon oncle (car il paroît qu'on lui avoit dit de n'en rien faire, afin que je ne la devinaſſe pas ſur le champ) ; & pourtant, ajouta la chere petite enfant, je ne vous avois pas vu depuis bien long-temps.

Eh bien, Paméla, me dit-il ! me permettrez-vous d'aimer cette petite innocente ? Si je vous le permettrai, Monſieur, repris-je ! vous ſeriez bien barbare d'y manquer, & moi plus barbare de ne vous y pas porter de tout mon pouvoir, & de ne pas aimer ce cher petit cœur, pour l'amour de vous, pour l'amour d'elle-même, & par compaſſion pour ſa pauvre chere mere, que je ne connois pourtant pas. J'avois les larmes aux yeux en diſant cela.

Mon cher amour, me dit-il, pourquoi vos paroles ſont-elles ſi affectueuſes & votre viſage ſi triſte ? Je m'approchai de la fenêtre à quelque diſtance de l'enfant. Mon viſage n'eſt pas triſte, lui répondis-je; mais je ſens en cette occaſion dans mon cœur un mélange ſingulier de plaiſir & de peine ; c'eſt en vérité une double peine & un double plaiſir. Comment l'entendez-vous, ma chere, me dit-il ? Monſieur, repris-je, je ne ſaurois m'empêcher de ſouffrir pour la pauvre mere de cette aimable enfant, en penſant que, ſi elle eſt en vie, ce qu'elle a de plus cher au monde, elle doit l'appeller ſa honte ; & que, ſi elle n'eſt plus, elle a dû, en quittant le monde & ſa chere petite, avoir le cœur ulcéré & tourmenté de remords bien cruels. Ce qui me fâche, en ſecond lieu, c'eſt qu'on répute comme une faveur faite à cette chere enfant le ſoin qu'on prend de lui cacher combien ſon plus cher parent la touche de près. Pardon, mon cher Monſieur ! je ne dis pas ceci pour faire le moindre reproche : non en vérité. J'ai, d'un autre côté, un double ſujet de joie; le premier conſiſte en ce que Dieu m'a fait la grace d'échapper au malheur qu'a eu cette pauvre Dame ; & le ſecond, en ce que cette découverte me fournit une occaſion de vous convaincre de la ſincérité de ma gratitude, & de ma tendreſſe pour vous, par l'affection que j'aurai à jamais pour cette chere enfant.

Je retournai auſſi-tôt à elle, & la baiſai.

Joignez-vous à moi, mon cher petit cœur, lui dis-je, pour prier votre cher oncle de vous permettre de venir demeurer avec votre nouvelle tante : en vérité, ma chere petite Reine, je vous aimerai à la folie.

Ne voulez-vous pas bien, Monſieur, dit cette charmante enfant, me permettre de demeurer avec ma chere tante ?

Vous êtes bien bonne, ma Paméla, me dit-il ; & je n'ai pas été trompé une ſeule fois dans les hautes idées que mon tendre cœur s'étoit faites de votre prudence. Mais, Monſieur, ajoutai-je, ne m'accordez-vous pas cette grace ? j'aurai pour ce petit ange la tendreſſe du monde la plus ſincere, & tout ce que je ſerai capable de faire pour elle, tant par mon exemple que par affection, je le ferai très-cordialement. Mon cher Monſieur, ajoutai-je, faites-moi cette faveur. Mon cœur en eſt déjà avide. Oh ! la charmante occupation, & l'aimable ſociété que vous me procurerez par-là.

Nous parlerons de cela une autre fois, reprit-il ; mais la prudence veut que je mette des bornes à votre généroſité. Mon intention avoit toujours été de vous ſurprendre par cette découverte ; mais ma ſœur y a ouvert le chemin par un trait de dépit ſi bas, que je ne pus l'endurer dans le moment. Quoique vous m'ayiez plu au-delà de toute expreſſion par votre conduite en cette occaſion, je ne ſaurois dire cependant que vous ayiez ſurpaſſé mon attente de beaucoup ; car j'ai une ſi haute opinion de vous,

que je crois que rien au monde n'auroit pu me la faire perdre, que des ſentiments abſolument oppoſés à ceux que vous venez de montrer dans une conjoncture ſi délicate.

Eh bien, Monſieur, lui dit la chere petite enfant ! n'auriez-vous pas la bonté de me permettre d'aller demeurer avec ma tante ? je ſuis ſûre qu'elle m'aimera bien. Si vous êtes bonne fille, lui dit-il, vous viendrez rendre une viſite à votre nouvelle tante la vacance prochaine. Je vous remercie, Monſieur, lui répondit-elle en faiſant une profonde révérence. Oui, ma chere, lui dis-je, & je ferai, en attendant, proviſion de jolies choſes pour vous amuſer. Je vous en aurois apporté aujourd'hui, ſi j'avois ſu que je devois vous voir. Je vous rends mille graces, Madame, reprit-elle.

Je demandai ſon âge. Elle a, me dit-il, entre ſix & ſept ans. A-t-elle jamais été chez vous, ajoutai-je ? Ma ſœur, reprit-il, l'y a portée une fois, comme une jeune parente de Mylord Davers. Je me ſouviens, Monſieur, lui dis-je, d'une jeune enfant que madame Jervis & moi prenions pour une parente de ce Mylord.

Ma ſœur, ajouta-t-il, en a ſu tout le ſecret dès le commencement; & je lui ai ſu un gré infini de l'avoir dérobé à mon pere qui vivoit pour lors, & à ma mere qui l'a ignoré juſqu'à ſa mort, quoiqu'elle ait eu depuis la baſſeſſe de vous en inſinuer quelque choſe dans ſa rage contre moi.

Les jeunes Demoiſelles prirent congé peu

après. Je ne ſais pas pourquoi, mais cette chere enfant me touche plus que je ne puis le dire. Je voudrois bien qu'il me fît la faveur de me la laiſſer au logis. Comblée de ſes bontés comme je la ſuis, je trouverois un plaiſir délicieux à profiter d'une ſi belle occaſion de lui témoigner ma tendreſſe, par celle que j'aurois pour cette chere petite amie.

Comme nous revenions en carroſſe, il ajouta, à ce qu'il m'avoit dit précédemment, le détail des circonſtances ſuivantes ſur cette affaire.

Il me dit que la Dame étoit de bonne famille, & qu'elle en étoit la perle; mais que ſa mere étoit une perſonne artificieuſe & adroite, & que dans l'affaire entre lui & ſa fille, elle ne s'étoit pas comportée avec toute la délicateſſe qu'elle auroit dû avoir. Qu'entr'autres, lorſqu'elle avoit lieu de le regarder comme un jeune homme ſans cervelle & ſans ſolidité, & de croire ſa fille plus en danger avec lui que lui avec elle, elle n'avoit pas laiſſé que d'encourager leur tête-à-tête, juſqu'au point qu'ayant eu lieu de craindre quelqu'accident, parce qu'elle les avoit ſurpris dans des ſituations qui faiſoient peu d'honneur à ſa fille, elle n'avoit nullement interrompu leurs entrevues; qu'au contraire, elle avoit apoſté un homme qui avoit été ſon laquais, & un Officier à la demi-paie & de ſes parents, pour épier l'occaſion de le forcer, en l'effrayant, d'épouſer la perſonne; qu'en conſéquence, l'ayant

ſurpris dans ſa chambre comme il venoit d'y entrer, ils avoient tiré leurs épées contre lui, & l'avoient menacé de le tuer ſur l'heure, s'il ne l'épouſoit pas d'abord. Que pour cet effet ils avoient en bas un Miniſtre tout prêt, comme il le découvrit dans la ſuite. Qu'alors il ſoupçonna, ſur de fortes préſomptions, que la Demoiſelle étoit du complot. Ce qui, joint à leurs menaces, le mit dans une telle fureur, qu'il mit l'épée à la main pour ſe défendre, & le fit ſi ſérieuſement, qu'il mit le valet hors de combat en le bleſſant au bras; &, s'avançant ſur l'autre qui battoit en retraite, il ſe jetta ſi furieuſement ſur lui au bord de l'eſcalier, qu'il le fit rouler en bas d'un étage entier, & le bleſſa conſidérablement par la chûte. Qu'il auroit bien pu payer ſa témérité, mais que ſes antagoniſtes étoient plutôt chargés de l'effrayer que de le tuer; que là-deſſus il étoit ſorti de la maiſon, à la vue de la vieille Dame, du Miniſtre dont elle s'étoit pourvue, & de ſes autres filles, vomiſſant entr'eux toutes les plus horribles imprécations.

Qu'après cela, voulant rompre tout commerce, tant avec la famille qu'avec Sara Godfroy elle-même, celle-ci avoit trouvé moyen de l'engager à lui donner un rendez-vous à Woodſtock, pour s'innocenter dans ſon eſprit; que là il avoit, le méchant qu'il étoit, obligé la pauvre Demoiſelle à ſe rendre coupable d'une très-grande faute, pour ſe laver d'une beaucoup moin-

dre ; que dans la ſuite ils s'étoient rencontrés ſouvent à Godſtone, à Woodſtock, & dans tous les environs d'Oxford, où il étudioit alors, & prenoit, non de bonnes, mais de très-mauvaiſes leçons ; & qu'à la fin l'effet de leurs fréquentes entrevues devint trop viſible pour demeurer caché ; qu'alors la jeune Demoiſelle, ne pouvant plus ſe montrer ſans faire déshonneur à ſa famille, fut renfermée, & qu'on employa toutes ſortes de moyens pour le perſuader de l'épouſer ; que, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'y porter, la famille avoit enfin pris la réſolution de s'en plaindre à ſon pere & à ſa mere ; mais qu'il avoit informé de toute l'affaire ſa ſœur, qui ſe trouvoit par haſard au logis ; & qu'à l'aide des ménagements dont elle avoit uſé, auſſi-bien que de ſa fermeté, ils avoient été trompés dans ce dernier deſſein ; que perdant enfin toute eſpérance, ils avoient écouté les propoſitions de Myladi Davers, & envoyé la pauvre Sara Godfroy à Malborough, où elle fut entretenue par Myladi, à qui il en tint compte dans la ſuite, & où elle accoucha ſecrétement ; que Myladi Davers s'étoit chargée du ſoin de la petite fille, juſqu'à ce qu'on pût la mettre à l'école où elle étoit actuellement ; & qu'il avoit mis ſur la tête de cette chere enfant une ſomme conſidérable, dont l'intérêt ſuffiroit à l'entretenir honnêtement, & le capital ſeroit une dot très-raiſonnable à celle d'une Demoiſelle, quand elle ſeroit en âge

de ſe marier. Voilà, ma chere, me dit-il, l'hiſtoire en abrégé. Je vous aſſure, Paméla, ajouta-t-il, que je ſuis bien éloigné d'en tirer vanité. Mais, puiſqu'elle eſt arrivée, j'avoue que je ſouhaite que la pauvre enfant vive, & ſoit heureuſe; je dois travailler à la rendre telle.

Vous le devez ſans doute, Monſieur, lui dis-je; & je me ferai gloire de contribuer au bonheur de la chere petite, ſi vous voulez bien me permettre de l'avoir au logis. Mais, ajoutai-je, ne ſait-elle rien de ſes pere & mere? Je voulois l'amener à me dire ſi la pauvre Demoiſelle étoit en vie ou morte. Non, reprit-il. Ma ſœur a dit à ſa gouvernante qu'elle eſt fille d'un Monſieur & d'une Dame qui ſont parents éloignés de Mylord Davers, & qui demeurent actuellement à la Jamaïque. Elle m'appelle ſon oncle, uniquement parce que je ſuis frere de Myladi Davers qu'elle appelle ſa tante, & qui en eſt folle, auſſi-bien que Mylord, qui ſait toute l'affaire. Ils l'ont chez eux à toutes les vacances, & ont beaucoup de bonté pour elle.

Je crois, ajouta-t-il, que peu de perſonnes ſavent ou ſoupçonnent la choſe; car, comme la mere eſt d'une famille au-deſſus du commun, ſes amis tâchent de la tenir ſecrete auſſi-bien que moi. Et Myladi Davers l'a ménagée avec beaucoup d'adreſſe & de bonté, juſqu'à l'autre jour qu'elle ſe livra aux tranſports de ſa rage.

Ces mots, *la mere eſt d'une famille au-*

deſſus du commun, ne me laiſſerent aucun lieu de douter que la pauvre Demoiſelle ne fût en vie. Mais, Monſieur, ajoutai-je, comment peut la pauvre mere ſe priver du plaiſir de jouir d'une auſſi aimable enfant? Vous y voilà préſentement, ma Paméla, reprit-il; je vois que vous voulez ſavoir ce qu'eſt devenue la pauvre mere. Il eſt aſſez naturel que vous le ſouhaitiez; mais je voulois voir l'effet que cette petite ſuſpenſion feroit ſur vous. Mon cher Monſieur, repris-je..... Non, non, ma chere, interrompit-il, cela eſt très-naturel. Je trouve que vous avez eu bien de la patience, & que vous avez amené votre queſtion de ſi bonne grace, qu'elle mérite bien une réponſe.

Vous ſaurez donc que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement qu'on dit que ſa mere demeure à la Jamaïque. Elle y eſt en effet, & y vit fort heureuſe. Car il faut vous dire qu'elle ſouffrit tant de ſes couches, que tout le monde la regardoit comme une femme morte; ce qui fit ſur elle une ſi forte impreſſion lorſqu'elle en fut relevée, qu'elle n'étoit effrayée de rien comme de la penſée de commettre encore la même faute. Mon intention, je l'avoue, étoit de lui rendre une viſite dès qu'elle ſeroit parfaitement rétablie. Mais, ſans m'en rien communiquer, elle s'engagea pour la Jamaïque avec deux jeunes Dames qui y étoient nées, & qui retournoient chez leurs parents, après avoir été quatre ans en Angleterre pour leur éducation. Elle m'écrivit une lettre fort tou-

chante, pour me recommander ſa chere petite, & me prier de ne la jamais appeller de ſon nom, mais de la nommer Goodwin, afin que ſa honte en fût moins connue, tant pour l'amour d'elle-même que de ſes parents. Elle ſe fit adjuger par eux une ſomme de cinq cents livres ſterling, leur donnant quittance générale de tout ce qui pouvoit lui appartenir des biens de la famille, s'en vint à Londres, & s'en fut de là avec ſes deux camarades s'embarquer à Graveſend, d'où elle partit pour la Jamaïque, où elle eſt heureuſe & bien mariée. Elle y paſſe dans l'eſprit de ſon mari pour une jeune veuve qui a une fille dont les parents de ſon premier mari prennent ſoin. Ainſi, Paméla, vous voyez que des deux côtés la vérité eſt conſervée dans cette hiſtoire autant qu'il eſt poſſible.

La pauvre Dame, m'écriai-je! que ſon ſort me touche! Je ſuis ravie qu'elle ſoit enfin ſi heureuſe. N'êtes-vous pas bien aiſe auſſi qu'elle ſoit ſi éloignée de nous, ma chere, me dit-il? Quant à cela, Monſieur, répondis-je, je ne ſaurois en être fâchée, parce qu'elle jouit à préſent d'un bonheur qu'elle n'auroit jamais trouvé ici. Car je ſuppoſe bien que vous auriez continué à la tenter, ſi elle ne s'en étoit pas allée. Et ce qui montre qu'elle étoit ſérieuſement réſolue de bien vivre, c'eſt qu'elle ait pu quitter ſon pays natal, tous ſes parents & amis, vous-même qu'elle aimoit ſi tendrement, & ſa chere petite enfant, pour aller

chercher fortune dans un monde tout nouveau, parmi des étrangers, & à travers les haſards de la mer, uniquement pour ſe garantir de redevenir criminelle. En vérité, Monſieur, le cœur me ſaigne du chagrin qu'une pareille ſituation a dû lui cauſer. Je ſens toutes les angoiſſes où ſes remords ont dû la jetter pendant les horreurs de l'enfantement; angoiſſes qui dans la ſuite ont produit ſur elle un effet ſi puiſſant & ſi louable. Je l'admire & l'honore pour ſa réſolution; je mettrois volontiers au rang de nos plus vertueuſes femmes une perſonne ſi parfaitement rendue à ſon devoir; & je ne doute point que Dieu ne lui faſſe miſéricorde, & que le bonheur dont elle jouit à préſent ne ſoit la récompenſe dont ce Dieu infiniment bon couronne ſon repentir & ſa réforme. Mais, Monſieur, ajoutai-je, n'avez-vous pas revu cette pauvre Dame après ſon accouchement?

Ne croyant pas ſa réſolution ſi ferme, reprit-il, je fus à Malborough, où j'appris qu'elle étoit partie pour Calne. J'y courus, & je ſus qu'elle étoit allée à Reading voir une de ſes parentes. Je l'y ſuivis, & l'on me dit qu'elle étoit partie pour Oxford, où elle étoit effectivement, mais où je ne pus jamais venir à bout de lui parler.

Je lui écrivis enfin une lettre, où je la ſuppliois de m'accorder une entrevue; car j'avois appris que ſon départ pour la Jamaïque avec les jeunes Dames étoit réſolu, & qu'elle ne rendoit viſite à ſes parents

que pour prendre congé d'eux, & en recevoir la dot qu'ils étoient convenus de lui donner. Elle m'écrivit le Mercredi, & me fixa le Samedi ſuivant pour le jour de notre entrevue, qui devoit être à Woodſtok, lieu de nos anciens rendez-vous.

Je me crus alors aſſuré d'elle, ajouta-t-il, & ne doutai nullement que je ne dérangeaſſe tout le projet de ſon voyage. Je partis le Jeudi pour Glocester, ſous prétexte d'une partie de plaiſir, & le Samedi je me rendis à Woodſtok, au lieu marqué. Mais, en arrivant, je ne trouvai au lieu d'elle qu'une de ſes lettres, où elle me demandoit pardon de m'avoir trompé. Elle y exprimoit un regret mortel de ſa faute, beaucoup de tendreſſe pour moi, & la crainte qu'elle avoit eue de ne pouvoir tenir ſa réſolution ſi elle me revoyoit; qu'elle étoit partie le Jeudi pour s'embarquer, croyant bien que cela ſeul pouvoit la ſauver; & qu'elle m'avoit fixé le rendez-vous au Samedi, & au lieu même de la ſcene de ſes foibleſſes paſſées, afin que la choſe m'en fît plus d'impreſſion, & que j'en fuſſe plus porté à avoir pitié d'elle, & à lui pardonner; & afin auſſi d'avoir les devants de trois ou quatre jours ſur moi, & d'être entiérement hors de ma portée. Elle me recommandoit encore, en me faiſant obſerver que j'étois actuellement ſur le lieu auquel la pauvre enfant devoit le jour, de lui conſerver ma tendreſſe pour l'amour d'elle; ajoutant que c'étoit l'unique grace qu'elle eût à me de-

mander, & que, dans tous les dangers qu'elle alloit courir, comme dans toutes les traverſes auxquelles elle s'expoſoit, elle n'oublieroit jamais de prier Dieu pour moi.

Ce récit touchant me fit fondre en larmes. Ah ! Monſieur, lui dis-je, cela ne fit-il pas une puiſſante impreſſion ſur vous ? Une leçon de cet ordre, & donnée ſur le lieu même où s'étoit conſommé le crime (car j'admire le pieux ſtratagême de la chere Dame), ne pouvoit que vous toucher infiniment. On la croiroit même ſuffiſante pour vous avoir converti pour jamais. Sans doute qu'elle changea toutes vos mauvaiſes penſées. Sans doute, ma chere, me dit-il, que je fus vivement touché quand j'en vins à la réflexion. Mais j'étois ſi aſſuré de réuſſir à la tenter, à détruire tous ſes projets de voyage, que d'abord je fus dépité & de très-mauvaiſe humeur. Mais lorſque, comme je viens de vous le dire, la réflexion put avoir lieu, je fus entiérement vaincu par ce trait de ſa prudence, de ſon repentir & de ſa fermeté, & je l'admirai plus alors que je ne l'avois fait de ma vie. Il me fâchoit cependant qu'elle m'eût échappé de la ſorte, & qu'elle m'eût ſurpaſſé à ce point en courage. Je partis en diligence pour Londres, avec une lettre de crédit de Mylord Davers, de cinq cents livres ſterling, ſur ſon Banquier ; mais je paſſai d'abord à Oxford, pour y recueillir autant d'inſtructions qu'il me ſeroit poſſible ſur les moyens d'en entendre parler.

En y arrivant, ce que je ne pus faire plutôt que le Lundi matin, j'allai dans un endroit nommé Croſbyſquare, où demeuroient les amies des deux jeunes Dames. Elle avoit pris la *diligence* le Mardi, & joint ſes deux Demoiſelles le ſoir même, & le Samedi elle étoit partie avec elles pour Graveſend, à-peu-près vers le temps que je l'attendois à Voodſtoch.

Vous devinez aiſément, ma chere, que cela me toucha beaucoup. Quoi qu'il en ſoit, je convertis en argent toute ma lettre de crédit, & partis le Lundi après dîner avec mon laquais. Nous gagnâmes Graveſend dès le ſoir, & là on m'apprit que le matin elle étoit partie de l'auberge avec les deux Dames pour aller à bord du vaiſſeau, qui n'attendoit que le vent, devenu alors favorable.

Je pris ſur le champ un bateau, & fus à bord du vaiſſeau, où je demandai Mademoiſelle Godefroy. Jugez, ma chere Paméla, de ſa ſurpriſe & de ſa confuſion lorſqu'elle m'apperçut. Elle penſa s'évanouir. J'offris au Capitaine de lui donner tout ce qu'il voudroit pour ne mettre à la voile que le lendemain; mais je ne pus jamais l'obtenir. Je fis tout mon poſſible pour la perſuader de venir à terre, & lui promis, ſi elle vouloit voyager un peu, de l'accompagner juſqu'à tel endroit d'Angleterre qu'il plairoit au Capitaine de toucher ſur ſa route; mais elle fut inébranlable.

Tous ceux du vaiſſeau me regarderent comme ſon très-humble ſerviteur, & furent touchés de cette entrevue, ſur-tout les jeunes Dames & les femmes qui les accompagnoient. Après bien des refus, & ſur les proteſtations les plus fortes, elle ſe laiſſa perſuader d'entrer avec moi dans une des cabanes; & là j'employai toute ma rhétorique pour tâcher de la perſuader d'abandonner ſon projet. Mais tout fut inutile. Elle m'aſſura que je l'avois rendue parfaitement miſérable par cette entrevue. Qu'elle avoit déjà aſſez de chagrins dans l'eſprit: mais que pour le coup j'avois empoiſonné tout ſon voyage, & l'avois plongée dans un abyme de détreſſes.

Je ne pus obtenir d'elle qu'une ſeule grace, encore me l'accorda-t-elle avec bien de la répugnance; ce fut d'accepter comme un préſent de ma part les cinq cents livres ſterling, que j'avois ſur moi. Et, à mon inſtante priere, elle me promit de tirer ſur moi à ſon arrivée pour une ſomme plus conſidérable, ſi elle ſe trouvoit en avoir beſoin, comme ſur une perſonne qui avoit en main ſes effets. En un mot, ce fut l'unique faveur que je pus en obtenir; car, outre qu'elle demeura ferme dans le deſſein de partir, elle ne voulut jamais me promettre d'entrer avec moi en commerce de lettres. Je crois même que, ſi j'avois voulu l'épouſer, ce qui ne m'étoit point encore venu dans l'eſprit, elle n'en auroit pas moins perſiſté dans ſa réſolution.

Mais, Monſieur, lui dis-je, comment vous ſéparâtes-vous à la fin. Je voulois partir avec elle, reprit-il, & être mis à terre dans le premier port d'Angleterre ou d'Irlande où on relâcheroit; il ne m'importoit lequel. Mais elle étoit trop livrée à ſes terreurs pour y conſentir. D'ailleurs, le groſſier maître du vaiſſeau, qu'ils appelloient Capitaine, & que j'aurois volontiers jetté à l'eau, ne voulut jamais attendre un moment: le vent & la marée lui étant favorables, il me preſſoit ſans ceſſe de retourner à terre, ou de faire le voyage. Comme j'étois d'une humeur impétueuſe, gâté par ma mere, comme vous le ſavez, & peu accoutumé à me voir contredit, je trouvois fort étrange que le vent & la marée, ou toute autre choſe, puſſent l'emporter ſur moi & ſur mon argent. Mais la choſe n'en arriva pas moins. Je fus obligé de partir, & pris congé des Dames & des autres paſſagers, leur ſouhaitant à tous un bon voyage. Je donnai cinq guinées aux gens de l'équipage, pour les engager à prendre ſoin des Dames, & fis mes adieux que vous imaginerez mieux que je ne pourrois les exprimer. Elle me recommanda encore une fois, en préſence des Demoiſelles, la chere petite hôteſſe, c'eſt le nom qu'elle donna pour lors à l'enfant, & me remercia de toutes les marques d'eſtime que je lui donnois, m'aſſurant que l'impreſſion en demeureroit éternellement dans ſon cœur. En partant elle ſe jetta à mon cou, & nous nous quittâmes d'une

maniere qui toucha tous ceux qui en furent témoins, tant hommes que femmes.

Je deſcendis auſſi-tôt du vaiſſeau dans le bateau, avec le cœur vraiment navré. J'y demeurai debout à la conſidérer auſſi long-temps qu'il me fut poſſible. Elle me regardoit de ſon côté en portant de temps en temps ſon mouchoir ſur ſes yeux. Je me contentai enſuite de conſidérer le vaiſſeau même après qu'on m'eut mis à terre, tant que j'en pus diſcerner la moindre apparence; car il étoit déjà preſqu'à la voile quand j'en ſortis. Après quoi je me retirai à mon auberge dans la plus grande agitation.

Je fus me coucher; mais je ne repoſai pas. Le matin ſuivant je revins à Londres, & regagnai la campagne l'après-dînée du même jour. Voilà, ma chere, ce que j'avois à vous dire de la pauvre Sara Godfroy. J'apprends qu'elle envoie dans toutes les occaſions, & au ſu de ſon mari, des perſonnes pour s'informer comment ſe porte la fille qu'elle a eue de ſon premier mari; & qu'elle a la ſatisfaction de la ſavoir très-heureuſement pourvue. Il y a environ un an que ſon mari lui envoya en préſent un petit noir d'environ dix ans pour la ſervir. Mais il fut pris de la petite-vérole, & mourut un mois après ſon arrivée.

Il eſt impoſſible, lui dis-je, que votre grand cœur n'ait conſervé long-temps l'impreſſion de cette triſte aventure, & de toutes ſes circonſtances.

Il eſt vrai, reprit-il, qu'elle m'a vivement affecté pendant quelque-temps; mais j'étois alors plein de feu, & preſqu'incapable de réfléchir. Je commençai bientôt mes voyages; mille nouveaux objets me paſſerent devant les yeux, & firent une puiſſante diverſion; & vous avez vu que, cinq ou ſix ans après, & même plutôt, j'avois tellement perdu toutes les impreſſions dont vous parlez, que je m'étois bien promis d'obliger ma Paméla à changer de nom, à devenir Sara Godfroy ſeconde du nom.

Ah! méchant que vous êtes, lui dis-je, je vois bien que vous ne dites que trop vrai; mais je bénis Dieu de ce qu'il en eſt autrement; je le bénis de votre réforme, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi-même.

Je l'en bénis auſſi, ma chere, me dit-il, & je le fais avec toute la ſincerité imaginable, & avec d'autant plus de plaiſir que j'ai, je l'eſpere, reconnu mon erreur de bonne heure, & que jouiſſant d'une ſanté ſi parfaite à la fleur de mon âge, il y a toute apparence que je viendrai à avoir parfaitement en horreur mes égarements paſſés; que j'aurai pitié de la pauvre Sara Godfroy, par les mêmes motifs qui me font admirer les vertus de ma Paméla, & que je prendrai la ferme réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il eſt poſſible. J'eſpere auſſi, ma chere, que vos prieres pour mon pardon & ma perſévérance ſeront d'une grande efficace envers Dieu.

Ces charmantes réflexions ſur la triſte mais inſtructive hiſtoire de la pauvre Sara Godfroy, nous conduiſirent juſqu'à la vue de notre maiſon. Nous deſcendîmes de carroſſe, & allâmes nous promener au jardin juſqu'à ce que le dîner fût prêt. Nous ſommes actuellement ſi occupés à tout préparer pour comparoître à l'Egliſe, que j'aurai à peine le temps d'écrire juſqu'à ce que cela ſoit fait.

LUNDI *matin.*

Hier nous fûmes à l'Egliſe accompagnés de Jean, d'Abraham, de Benjamin & d'Iſaac, tous en belles livrées neuves, dans le plus beau de nos carroſſes, qui avoit été nettoyé exprès, doublé & équipé de neuf, de ſorte qu'il avoit toute l'apparence d'être neuf en effet. Mais je n'avois point d'écuſſon à écarteler avec celui de mon cher époux. J'en fis l'obſervation devant lui, & il me répondit en badinant qu'il avoit bonne envie d'écarteler pour mes armes une branche d'olivier, par alluſion aux eſpérances qu'il avoit (1) d'une famille. J'avois mis l'habit de damas blanc à fleurs d'or dont je vous ai parlé, une coëffure ſuperbe, avec le collier de diamants, les boucles d'oreilles, *&c.* ci-deſſus mentionnés. Pour

(1) C'eſt une alluſion au Pſeaume XCII, où les enfants ſont appellés des oliviers.

mon cher Maître, il avoit une belle veſte d'un pou-de-ſoie bleu, galonnée ; ſon habit étoit d'un beau drap gris de perle, avec les boutons & boutonnieres d'or, & doublé d'un taffetas blanc. Ah ! qu'il étoit charmant dans cet équipage ! je lui dis que je me trouvois trop magnifique, & que je voulois mettre de côté quelques-uns des joyaux. Mais il me répondit que cela ſeroit regardé de ſa part comme un mépris qu'il auroit pour moi, & que, quoique le monde pût en parler ſur le pied où les choſes en étoient, comme je ſemblois le craindre, il aimoit mieux cependant qu'on dît tout au monde, plutôt que d'avancer que je n'étois pas ſur un auſſi haut pied en qualité de ſa femme, qu'aucune Dame qu'il eût pu épouſer.

La Nobleſſe des environs nous avoit attendus à ce qu'il paroiſſoit, car l'Egliſe étoit pleine. A mon grand regret nous y arrivâmes des derniers : de ſorte qu'à meſure que nous avancions pour gagner le banc de mon Maître, les yeux d'une foule de gens ſe fixoient ſur nous, & nous les entendions tous ſe parler bas. Mais mon cher Maître y parut avec un air d'intrépidité, & s'y comporta envers moi d'une maniere ſi tendre, & qui marquoit tant de contentement, qu'il donna à toute l'aſſemblée une opinion très-avantageuſe du choix qu'il avoit bien voulu faire, ne donnant pas le moindre lieu à faire penſer qu'il en fût honteux. Pour moi, comme j'étois réſolue de m'oc-

cuper entiérement des devoirs du jour, mon attention à m'en bien acquitter, & mon ardeur à rendre graces à Dieu pour les immenſes faveurs que j'en avois reçues, m'occuperent tellement, que je fus beaucoup moins émue que je ne l'aurois été autrement des regards avides & des chuchoteries des Dames, des Meſſieurs & de toute l'aſſemblée, dont les yeux étoient tous attachés ſur notre banc.

Quand le ſermon fut fini, nous reſtâmes dans l'Egliſe juſqu'à ce qu'elle fût conſidérablement vuide ; mais nous nous trouvâmes environnés d'une foule qui nous attendoit aux portes & dans le porche. Là j'eus le plaiſir d'entendre de tous côtés mille & mille louanges, tant ſur ma perſonne que ſur mon ajuſtement & mon maintien, & pas une ſeule réflexion choquante, ni rien qui ſentît tant ſoit peu le mépris. M. Martin, qui eſt garçon, M. Chambers, M. Artus & M. Brooks y étoient avec toute leur famille : ces quatre s'avancerent vers nous avant que nous montaſſions en carroſſe, & nous complimenterent l'un & l'autre très-poliment & en véritables amis. Meſdames Artus & Brooks eurent la bonté de me féliciter. Madame, me dit la derniere, vous me renvoyâtes l'autre jour mon mari enchanté de vos manieres charmantes & de votre douceur, & vous venez de convaincre aujourd'hui plus de mille ames que ces belles qualités vous ſont toutes naturelles.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Madame, repris-je. Rien ne me fait mieux ſentir mon bonheur que l'approbation d'une ſi aimable perſonne. Mon cher Maître me donna la main pour monter en carroſſe, & s'arrêta à la portiere pour parler au Chevalier Atkyns, qui l'accabloit de compliments, & qui porte toujours le cérémonial un peu trop loin. Je penſe qu'il le fit exprès pour m'accoutumer aux contemplations du public, ce qui me cauſa quelque peine; car j'étois toute déconcertée d'entendre les louanges des gens de campagne, & de les voir entourer le carroſſe de tous côtés. Pluſieurs pauvres me demanderent la charité. Je fis ſigne à Jean avec mon éventail: diviſez, lui-dis-je, cet argent entre les pauvres, dans le porche de l'Egliſe le plus éloigné, & qu'ils viennent me trouver demain matin, & je leur donnerai quelque choſe de plus, s'ils ne m'importunent pas à préſent. Je lui donnai en même-temps tout l'argent que j'avois, qui ſe trouva ſe monter à vingt-cinq ou trente ſchellings, & cela me délivra des clameurs avec leſquelles ils me prioient de les aider.

M. Martin vint à moi de l'autre côté du carroſſe, & s'appuya ſur la portiere, tandis que mon Maître parloit au Chevalier Atkyns, dont il ne pouvoit ſe dépêtrer. Je vous jure, me dit-il, que vous avez enchanté toute l'aſſemblée. Il n'y a pas une ame qui ne chante hautement vos louanges, & mon bon voiſin a ſu mieux choiſir pour lui-

même, qu'on auroit pu le lui insinuer. Je vous jure, ajouta-t-il, que notre Ministre a plus jetté les yeux sur vous que sur son livre.

Vous encouragez comme il faut les ames foibles, lui dis-je. Je vous jure, reprit-il, que je ne dis que la pure vérité. Je me marierois dès demain, si j'étois sûr de trouver une personne qui eût seulement la moitié de votre mérite. Je ne suis pas louangeur, continua-t-il; mais il faut que je dise avec toute l'église, qui vient d'être édifiée de votre piété, que vous êtes l'ornement de votre sexe, que vous faites un honneur infini à votre époux, & que vous rendez la religion aimable.

Quand il eut cessé de parler, le Ministre lui-même me complimenta, & me dit que le comportement d'une aussi aimable mariée édifieroit tout son troupeau, & lui donneroit du courage à lui-même. Vous êtes trop bon, Monsieur, lui dis-je; j'espere que je me conduirai conformément aux bonnes instructions que j'aurai le plaisir de recevoir d'un aussi digne Pasteur que vous. Il me fit une profonde révérence, & se retira.

Le Chevalier Atkyns vint alors à moi, pendant que mon maître montoit en carrosse. Madame, me dit-il, je vous demande mille pardons de vous avoir privé si longtemps de votre cher époux; mais c'étoit pour lui dire qu'il étoit le plus heureux homme du monde. Je lui fis une profonde

inclination : mais je l'aurois bien voulu à cent lieues, de m'avoir ainſi expoſée aux regards d'un chacun, qui, malgré tous mes efforts, ne laiſſoient pas que de me déconcerter beaucoup.

Si vous voulez venir tous les Dimanches à l'égliſe avec votre charmante compagnie, dit M. Martin à mon Maître, je n'y manquerai pas une ſeule fois, & elle donnera un bon exemple à tout le voiſinage. Ah ! mon cher Monſieur, dis-je à mon Maître, vous ne ſavez pas combien M. Martin a de bonté pour moi. Les civilités dont il m'accable me donnent le courage de lever les yeux, & de montrer hardiment & publiquement ma joie & ma gratitude.

Je ſuis auſſi ſenſible que vous, mon cher amour, aux politeſſes de mon bon ami. Nous irons conſtamment à l'égliſe, lui dit-il, & dans tous les autres endroits où nous pourrons avoir le plaiſir de voir le cher M. Martin.

Parbleu ! lui dit celui-ci, vous êtes un mortel bienheureux ! l'exemple de votre épouſe vous a rendu plus poli & plus aimable que je ne vous ai connu de ma vie ; je ne vous ai pourtant jamais regardé comme manquant de politeſſe. Là-deſſus il nous fit la révérence, & monta dans ſon carroſſe. Nous partîmes, & dans le chemin le peuple nous accabla de bénédictions, & nous traita de couple charmant.

Comme en vous répétant tout ceci je n'ai d'autre vanité que celle de voir la démarche

marche que mon Maître a faite en s'abaiſſant juſqu'à moi, autoriſée d'une approbation générale, je ſais que vous me le pardonnerez.

L'après-dînée nous retournâmes à l'Egliſe, & d'aſſez bonne heure, à ma très-humble requête; mais l'Egliſe étoit déjà pleine, & peu après elle regorgea, tant la nouveauté attire les yeux des humains. Hélas! ils n'en ſont que plus à plaindre. M. Martin entra après nous, & venant à notre banc, je prendrai ſéance auprès de vous cette après-dînée, mes chers amis, nous dit-il. De tout mon cœur, reprit mon Maître. Pour moi j'en fus fâchée; mais je pris bien la réſolution de ne pas faire céder mon devoir à ma timidité, ni à aucune autre conſidération; &, dès que le ſervice commença, je me retirai au fond du banc, & laiſſai ſur le devant les Meſſieurs, qui ſe comporterent l'un & l'autre avec toute la décence convenable. J'inſiſte là-deſſus d'autant plus volontiers, que ci-devant M. Martin ne s'étoit jamais beaucoup ſignalé par ſon exactitude à aller à l'Egliſe, ni par ſon attention au ſervice lorſqu'il y étoit.

Le Miniſtre, contre ſon ordinaire, & pour nous faire honneur, prêcha une ſeconde fois, & nous donna un excellent ſermon ſur les devoirs relatifs du Chrétien. Comme il fit pluſieurs belles obſervations ſur ce ſujet, j'y prêtai une attention toute particuliere. M. Martin m'adreſſa deux ou trois fois la parole pendant le ſermon; mais

il me vit ſi fort occupée à écouter le Prédicateur, qu'il s'abſtint de m'interrompre. J'eus ſoin cependant de me reſſouvenir de la leçon que mon Maître m'avoit faite, & de garder avec lui une contenance gaie & obligeante, comme avec un de ſes intimes amis. Mon Maître le pria de nous faire l'honneur de ſouper avec nous. Je ſuis ſi épris de votre épouſe, que je ne vous conſeille pas de trop entretenir cette diſpoſition ; car je ſerai toujours chez vous, ſi vous le faites. Vous ne ſauriez nous honorer trop ſouvent de votre compagnie, reprit mon Maître ; & comme je vous ai laiſſé bruſquement dans la naſſe du célibat, je ſuis d'opinion que vous ne ſauriez mieux faire que de répéter vos viſites le plus qu'il vous ſera poſſible ; & qui ſait ſi mon bonheur ne convertira pas un ſecond libertin ? Qui le ſait, reprit M. Martin ? je le ſais moi, car je ſuis déjà plus qu'à demi réformé.

Quand je fus à la portiere, meſdames Artus, Brooks & Chambers me furent préſentées par leurs époux ; & un inſtant après la ſpirituelle Myladi Towers, qui m'avoit raillée ci-devant, comme je vous l'ai dit, vint ſe joindre à elle. Madame Artus me félicita, & me dit que toutes mes bonnes voiſines ſe raſſembleroient & viendroient en corps me rendre viſite. Madame, lui dis-je, c'eſt un honneur dont je ne ſaurois me montrer trop reconnoiſſante ; & vous ſeriez bien bonne de favoriſer & de protéger ainſi une perſonne qui ſera toujours

ſon étude de mériter vos bonnes graces par tous les égards imaginables.

Vous n'avez pas beſoin de protection, ma chere voiſine, me dit Myladi Towers, votre mérite ſuffit pour cela. J'ai eu ce matin un rhume qui m'a retenue au logis; mais j'ai enſuite entendu parler de vous avec tant d'éloges, que j'étois bien réſolue de ne pas me renfermer cette après-dînée; je veux faire chorus avec ceux qui vous félicitent; & ſe tournant enſuite vers mon Maître, vous êtes, lui dit-elle, le ruſé filou que je vous ai toujours cru. Où avez-vous dérobé cette aimable Dame? n'y a-t-il pas de la barbarie à nous l'amener ainſi ſans dire gare, pour nous mortifier & nous éclipſer toutes? Vous êtes bien bonne, Madame, lui dit-il, vous & toutes mes dignes voiſines, de la regarder des mêmes yeux que moi. Mais, ſi je n'avois pas été convaincu que ſon excellent cœur & ſes manieres préviendroient chacun en ſa faveur du premier coup d'œil, je n'aurois jamais oſé la mettre dans la claſſe de celles de nos bonnes voiſines qui nous félicitent à préſent ſi obligeamment.

J'avoue, lui dit-elle en baiſſant la voix, que j'ai été du nombre de vos cenſeurs; mais à préſent que je vois l'honneur que votre épouſe peut faire à la plus haute condition, je ſens que je ne vous ai jamais tant aimé de ma vie que depuis que je connois le choix que vous avez fait. Ma chere voiſine, me dit-elle en venant à

moi, pardonnez ſi je n'ai conſervé que dans mon eſprit le ſouvenir de vous avoir vue autrefois ; j'aurois dû garder dans le cœur l'idée d'une perſonne qui nous eſt ſi ſupérieure à toutes par ſon aimable douceur & ſes manieres charmantes, & qui ſoutient avec tant de dignité l'état heureux dont elle jouit aujourd'hui.

Ma chere Dame, lui dis-je, pourrai-je jamais vous exprimer aſſez ma gratitude ! Non, je ne ſaurois déſormais jetter avec peine les yeux ſur ma condition paſſée, puiſque l'indulgence & l'exemple de tant de Dames de mérite m'aident ſi puiſſamment à ſoutenir les honneurs auxquels le plus généreux des hommes m'a élevée.

Vous parlez comme un Ange, me dit-elle obligeamment. Si nous étions ailleurs, je vous baiſerois pour cette réponſe. Oh ! heureux Monſieur B...., ajouta-t-elle en s'adreſſant à mon Maître, que vous venez de nous donner une haute idée de votre jugement ? Je vous jure, ajouta-t-elle, que, ſi je vais vous voir ſeule, je ne tarderai pas à vous rendre mes devoirs. Ce ſera bien votre faute, Madame, lui dit madame Brooks, ſi vous vous faites à vous-même le tort d'y manquer.

Elles prirent ainſi congé de nous. Que vous m'avez rendue heureuſe, dis-je avec tranſport à mon cher Maître en lui donnant la main ! Et moi, dit le Prédicateur, qui venois juſtement de nous joindre, ſur ce que je vois, j'oſerai bien avancer qu'il eſt diffi-

eile d'exprimer combien vous rendez votre époux heureux. Je lui fis une révérence en rougiſſant, ne croyant pas qu'il m'eût entendue. Mon Maître lui dit qu'il ſeroit charmé, s'il vouloit bien lui faire l'honneur de le venir voir. Il répondit qu'il auroit celui de nous rendre ſes devoirs à la premiere occaſion, & qu'il nous ameneroit ſon épouſe & ſa fille. Je lui dis qu'il nous feroit une double faveur, & que je ſerois charmée de cultiver une ſi digne connoiſſance. Je le remerciai de ſon beau ſermon, & lui me remercia de l'attention que j'y avois prêtée, & qu'il voulut bien appeller exemplaire. Mon cher Maître m'aida enſuite à monter en carroſſe, & nous fûmes ramenés au logis, tous deux heureux, &, graces au Ciel, tous deux contents.

M. Martin vint chez nous le ſoir, avec un autre Gentilhomme de ſes amis, nommé Dormer. Il ne nous entretint que de l'opinion avantageuſe qu'il diſoit que chacun avoit de moi, & du bon choix que mon généreux bienfaiſteur avoit fait.

Ce matin les pauvres ſont venus me voir au nombre de vingt-cinq, comme je les y avois invités, & je les ai tous renvoyés contents. Ils n'étoient Dimanche pas plus de douze ou quatorze, lorſque Jean leur diſtribua l'argent que je lui avois donné; mais d'autres en eurent le vent, & ſe joignirent aux premiers.

MARDI.

Ce matin mon généreux Maître m'a donné un témoignage bien raiſonné, mais auſſi bien touchant par ſa nature, du cas qu'il fait de mon peu de mérite : témoignage que je ne pouvois jamais ſouhaiter d'en avoir, & auquel je n'avois garde de penſer.

Après le déjeûner il me mena promener au jardin, & une ondée venant à tomber, nous fûmes nous refugier dans le petit pavillon du jardin privé, où il m'avoit autrefois donné tant d'alarmes. Ma chere, me dit-il en s'aſſeyant à côté de moi, j'ai actuellement mis fin à tout ce qui m'occupoit l'eſprit, & me voilà parfaitement tranquille. N'avez-vous pas été ſurpriſe de ce que je me ſuis fort occupé depuis quelque-temps dans ma bibliotheque, & de ce que, gardant le logis, j'ai néanmoins été ſi peu en votre compagnie ? Non, Monſieur, lui dis-je ; je n'ai jamais eu l'impertinence de vouloir deviner rien de ce dont il vous a plu vous occuper ; & je me garderai bien de jamais me livrer à une curioſité qui pourroit vous devenir importune. D'ailleurs, je ſais que vous avez de grands biens, & le train où vous vous mettez d'examiner & de régler vous-même vos affaires, doit néceſſairement prendre une partie de votre

temps, dont je dois être fort ſoigneuſe de ne vous en rien dérober.

Fort bien, reprit-il; mais je vous dirai à quoi je me ſuis occupé en dernier lieu. J'ai fait réflexion que ma famille étoit preſqu'éteinte; que ſi je meurs ſans héritiers, une grande partie de mon bien ira à une autre branche; & que d'autres portions de mes effets mobiliers tomberont entre les mains de gens à la merci deſquels je ne voudrois pas que ma Paméla pût jamais ſe trouver. La vie humaine étant donc ſi précaire, j'ai diſpoſé tellement de tout, que vous ſerez, quoi qu'il arrive, abſolument indépendante & heureuſe. Je vous ai aſſuré le pouvoir de faire beaucoup de bien, & de vivre ſur un pied convenable à une perſonne qui m'appartient de ſi près; & j'ai ôté tout pouvoir à qui que ce ſoit de jamais moleſter votre pere & votre mere dans la poſſeſſion de ce que je leur ai déjà aſſigné pour le reſte de leurs jours. Je viens de mettre fin à tous ces arrangements; il n'y a plus qu'à nommer vos Fidéicommiſſaires *; & ſi vous connoiſſez quelqu'un en qui vous ayiez plus de confiance qu'à un autre, je voudrois que vous le nommaſſiez vous-même.

* En Angleterre, lorſqu'on veut aſſurer un bien à quelqu'un, on le met en dépôt entre les mains de deux perſonnes qui veulent bien s'en charger, & qui en vertu d'un Acte dreſſé exprès, en deviennent reſponſables, & leurs héritiers, à celui auquel ledit bien eſt aſſuré & à ſes héritiers.

Je fus ſi vivement touchée de cette triſte marque qu'il me donnoit de ſon exceſſive bonté pour moi, & ſi accablée de la foule d'idées qu'une choſe auſſi ſérieuſe fit néceſſairement naître dans mon eſprit, que la parole me manqua. Je me ſoulageai enfin par un torrent de larmes. Ah ! Monſieur, lui dis-je en le ſerrant tendrement dans mes bras, vous m'accablez par un diſcours ſi cruel, & cependant ſi plein de bonté ! Je ne pus en dire davantage.

Ma chere, me dit-il, je vous conjure de ne vous pas chagriner d'une choſe qui me fait plaiſir. Je n'en ſuis pas plus près de ma fin pour avoir fait ce teſtament. Mais comme chaque jour nous expoſe à mille accidents, & que la vie eſt ſi incertaine, différer de mettre ordre à des choſes de cette conſéquence, eſt, ſelon moi, une des plus inexcuſables fautes qu'on puiſſe commettre. On a à penſer à tant d'intérêts importants lorſqu'on approche de ſon dernier période, & l'ame peut s'y trouver ſi agitée & ſi peu capable de s'occuper d'affaires, que c'eſt un crime de remettre à une époque ſi précieuſe aucun de ces arrangements qui demandent plus que tous les autres une mûre délibération, une entiere liberté d'eſprit, une vigueur & une ſanté parfaites. Mon pauvre ami M. Carlton, qui mourut dans mes bras il n'y a que quelques jours, & dont l'ame étoit agitée d'un côté, de conſidérations mondaines, & de l'autre, de la violence des maux qui l'ont tué; & qui plus eſt

occupée d'intérêts d'autant ſupérieurs à ceux-ci, que l'ame eſt au-deſſus du corps, fit alors une ſi forte impreſſion ſur moi, que mon impatience en redoubla de me retrouver dans cette maiſon, où étoient la plupart de mes papiers, afin d'y faire le teſtament auquel je viens de mettre la derniere main. Puiſque la choſe fait tant de peine à ma chere fille, je choiſirai moi-même les Fidéi-commiſſaires les plus capables de maintenir ſes intérêts. Je n'ai donc, ma chere, qu'à vous aſſurer que, dans cette occaſion, comme en toute autre que vous pourriez vous imaginer, je me ſuis étudié à vous aſſurer toute la tranquillité, la liberté & l'indépendance poſſibles. Et comme je veux à l'avenir éviter de vous parler de rien qui puiſſe vous attriſter, je n'ai qu'une ſeule & derniere requête à vous faire. Je vous demande en grace, au cas que pour punition de mes fautes il plaiſe à Dieu de me ſéparer de ma chere & bien-aimée Paméla, de vous faire un devoir de n'épouſer pas une certaine perſonne de par le monde. Car quelle que ſoit la répugnance que j'ai à penſer qu'un autre pourroit me ſuccéder dans votre cœur, je ne voudrois jamais imiter Hérode, & vous interdire un changement d'état par un ſecond mariage.

Je ne pus lui répondre, & la douleur penſa me ſuffoquer. Je vous dirai, ajouta-t-il, pour finir tout-d'un-coup ſur un ſujet qui vous chagrine tant, que la perſonne

en queſtion eſt M. Williams. Il faut auſſi vous mettre au fait du motif de ma demande, qui n'eſt fondée que ſur ma délicateſſe, & nullement ſur aucun dégoût que j'aie pour lui, ni ſur aucune apparence que je puiſſe jamais en avoir. Mais il me ſemble qu'il en pourroit retomber du blâme ſur ma Paméla, ſi jamais elle venoit à faire un tel mariage; qu'on pourroit en prendre lieu de penſer & de dire qu'elle avoit d'abord épouſé un homme pour ſes grands biens, dans un temps où ſans cela elle auroit volontiers épouſé un autre, & que ſe trouvant en liberté de ſuivre ſon inclination, elle y cede enfin, & ſe donne le jeune Miniſtre pour mari. Or je ne ſaurois ſouffrir qu'on puiſſe penſer, ſous quelque frivole prétexte que ce ſoit, que je n'aie pas toujours eu dans votre cœur la préférence ſur tous les hommes de la terre, nonobſtant ma conduite à votre égard, ayant fait voir de mon côté que je vous préférois à toutes celles de votre ſexe, ſans aucune diſtinction de rang.

M'eût-on donné l'univers entier, je n'aurois jamais pu ouvrir la bouche. A préſent, dit-il en me prenant dans ſes bras, j'ai dit tout ce que j'avois ſur le cœur. Je ne m'attends point à une réponſe, & je vous vois trop touchée pour pouvoir m'en faire aucune. Je ne vous demande que de me pardonner un diſcours dont je vous ai appris le motif, qui intéreſſe votre réputation autant que ma délicateſſe. N'allez pas me

repliquer. Dites ſeulement que vous me pardonnez. J'eſpere que voici la derniere choſe chagrinante que je dirai à ma chere Paméla dans tout le reſte de ma vie. Dieu veuille pour notre bonheur commun la prolonger pendant un grand nombre d'années.

La douleur continuant toujours à me rendre muette : ma chere, me dit-il, la pluie eſt paſſée, ſortons & continuons notre promenade. Il me donna auſſi-tôt la main, & j'allois parler, mais il m'impoſa ſilence. Je ne veux pas, me dit-il, que ma chere amie ouvre ſeulement la bouche. Si je prêtois l'oreille aux aſſurances qu'elle voudroit me donner du ſoin avec lequel elle remplira mes ſouhaits, j'aurois l'air d'en douter, & d'avoir beſoin de ſes proteſtations pour le croire. J'étois aſſuré, ajouta-t-il, que, pour vous engager à me complaire, il me ſuffiroit de vous dire ma penſée. C'eſt un ſujet auquel je ne repenſerai jamais de ma vie, ſi vous ne le rappellez pas à mon eſprit. Alors il changea de diſcours de la maniere du monde la plus obligeante.

Ma chere, me dit-il, ne trouvez-vous pas du plaiſir à reſpirer l'odeur délicieuſe que la pluie vient de communiquer à ces plates-bandes de fleurs ? Votre préſence m'anime à un tel point, que je croirois preſque lui devoir ce que nous ne devons qu'à l'ondée dont la fraîcheur répand autour de nous un ſi doux parfum. Quand ma

Paméla eſt à mes côtés, il me ſemble que toute la nature fleurit autour de moi; & je me rappelle à ce ſujet une Idille que je compoſai il y a quelques années, en me ſuppoſant dans une ſituation toute ſemblable à celle où je ſuis actuellement. Elle en peint ſi bien tous les charmes, qu'on diroit qu'un eſprit prophétique me l'inſpira pour lors; & comme je la ſais par cœur, je vais vous la réciter. Il me prit alors dans ſes bras, & tout en marchant il me répéta les vers ſuivants, dont il me donna enſuite copie.

IDILLE.

QUand vous parlez, Iris, de ces vives couleurs
Qui viennent d'embellir nos arbres & nos fleurs,
Vous en donnez la gloire à ces douces ondées,
Que les feux du ſoleil ont ſi bien ſecondées;
De la raiſon peut-être eſt-ce ſuivre les loix.
Mais de mes ſens charmés, ſi j'écoutois la voix,
Si vous me permettiez, Iris, de les en croire,
Je vous ferois au moins partager cette gloire;
Je dirois que c'eſt vous qui rendez en ces lieux
La nature aujourd'hui ſi brillante à nos yeux.
Ah! des plus beaux jardins fût-ce ici le modele,
Et de tous les printemps chantés par Philomele;
Fût-ce ici, chere Iris, le printemps le plus doux;
Ce printemps, ce jardin, que feroient-ils ſans vous?
Tant que mon cœur languit loin de votre préſence,
Tout me ſemble avec lui languir de votre abſence.

Tout paroît triſte & morne à mes ſombres regards.
Mais vous vois-je ? Auſſi-tôt je vois de toutes parts
La nature étaler une face riante,
Et prendre de votre air la douceur attrayante.
Votre préſence enfin ou produit ces beautés,
Ou produit pour les voir de nouvelles clartés.
Décidez là-deſſus. Mais contemplez ces roſes :
Les voilà ſous vos yeux dans ce moment éclo-ſes :
Ce lys à votre aſpect ſemblant ſe réjouir,
Emblême de mon cœur, vient de s'épanouir.
Eh ! que ſont ces parfums, ces odeurs confondues,
Par-tout où vous paſſez dans les airs répandues !
Qu'un tribut de nos fleurs, qui pour charmer vos ſens,
Diſſipent leurs tréſors, prodiguent leur encens ;
Tandis que de vos pas la ſecrete influence
De ces biens prodigués leur fournit l'abondance ?
Entre les dons de Flore, & vous charmante Iris,
Tel eſt le beau rapport que la nature a mis :
Ils l'ornent en un ſens, vous l'ornez dans un autre ;
Vous ſervez à leur gloire, ils ſervent à la vôtre :
Ils parent votre ſein, il les pare à ſon tour :
Sur ce trône animé, vrai trône de l'amour,
Lorſqu'un caprice heureux leur aſſigne une place,
Ils ſemblent reſſentir le prix de cette grace.
Prenez de ces œillets, cueillez de ces jaſmins ;
Ils paroîtront joyeux de paſſer par vos mains.
Des roſſignols encore écoutez le ramage :
Ils ſemblent ne chanter que pour vous rendre hommage.

En brillant à leurs yeux, de leurs goſiers brillants
Vous avez réveillé les doux gazouillements.
L'alouette en volant vers le ſéjour des Anges,
Leur montre, diroit-on, à chanter vos louanges :
Et nous préfigurant votre ſort glorieux,
Vous annoncent d'abord aux habitants des Cieux.
Ici les arbres même ont pour vous leur langage ;
Ces tilleuls, de plaiſir agitant leur feuillage,
Pour vous offrir leur ombre étendent leurs rameaux :
Là, jaloux de leurs droits, ces ſenſibles berceaux
Paroiſſent demander qu'on préfere leur ombre,
Retraite des amours & plus fraîche & plus ſombre.
Entrons-y, chere Iris : j'y connois un réduit
Qui conſerve en plein jour les attraits de la nuit.
Dans ce réduit charmant, la nuit & le ſilence
S'animeront pour vous, auront leur éloquence.
Entrons-y, chere Iris : j'y veux à vos genoux
Vous jurer librement combien je ſuis à vous.

C'eſt ainſi qu'un beau jour le noble & riche Alcandre,
Dans ces vaſtes jardins nouvellement acquis,
Tenoit à la beauté dont les yeux l'ont conquis
Un langage galant & tendre.
Euſſiez-vous jamais, à l'entendre,
Deviné que l'Hymen depuis plus de ſix mois
Les tenoit tous les deux enchaînés ſous ſes loix.

Il tâcha, par ſes manieres charmantes,

d'adoucir la triſteſſe que tant de généroſité, jointe à la gravité du ſujet, & à l'étrange requête qu'il venoit de me faire, m'avoient miſe au fond du cœur. Tout ce qu'il me permit de dire, fut que je n'étois pas fâchée contre lui. Moi fâchée contre vous, m'écriai-je en le ſerrant dans mes bras & le baiſant mille fois ! permettez que je vous témoigne ainſi ma gratitude, & le pouvoir abſolu que vos commandements auront toujours ſur moi.

Mon ame étoit pourtant quelquefois en preſſe, & n'a même pas ceſſé d'y être juſqu'à préſent. Dieu veuille que je ne voie jamais le terrible moment qui mettra fin aux jours précieux de mon excellent & généreux Bienfaiteur ! Dieu veuille..... Mais la ſuppoſition me tue, briſons ſur un ſujet ſi déſolant.

Bon Dieu ! qu'eſt-ce que cette vie, au milieu même des plus grands avantages qu'elle nous procure ? Nous la paſſons à nous y forger des maux imaginaires, lorſqu'aucuns maux réels ne la troublent. Ces craintes chimériques de poſſibilités, que nous ne voyons qu'en éloignement, peuvent nous rendre auſſi efficacement malheureux que ſi nous avions à luter contre des miſeres actuelles. Il me ſemble qu'en réfléchiſſant mûrement là-deſſus, chacun devroit ſe convaincre que ce monde n'eſt pas un lieu où des ames immortelles puiſſent demeurer éternellement, & qu'il faut néceſſairement que cette économie ſoit

ſuivie d'une autre, où l'ame entiere ſera ſatisfaite.

Mais ſortons de l'abyme où je me ſuis plongée. Mes lumieres ſont trop foibles pour ſaiſir comme je le devrois l'importance de ces grands ſujets. Il faut me borner à demander à Dieu, qu'après avoir fait ici bas un uſage convenable de ſes faveurs, je puiſſe, avec mon bienfaiteur, jouir des ſatisfactions ſans mélange où tout ſera joie, paix & charité à jamais.

Pendant que nous ſoupions je reparlai de ces vers. Monſieur, lui dis-je, le charmant échantillon que vous m'avez donné de votre talent pour la poéſie ne me laiſſe nul lieu de douter que vous ne puiſſiez, ſi vous le voulez bien, me faire pluſieurs faveurs du même genre. Puis-je vous le demander en grace? Juſqu'ici, me dit-il, j'ai mené une vie trop bruyante & trop voluptueuſe pour pouvoir me livrer à une occupation ſi innocente. J'ai fait par-ci par-là quelques légers eſſais, mais très-peu de morceaux achevés. Je n'avois en vérité ni la patience ni l'attention néceſſaires pour m'attacher long-temps à une même choſe. Je pourrai de temps à autres vous montrer quelques-unes de mes ébauches. Mais c'eſt un genre de production, où je n'ai jamais pu me contenter moi-même.

VENDREDI.

Hier preſque tous les Gentilshommes de notre voiſinage nous firent l'honneur de nous rendre viſite avec leurs épouſes, qui s'étoient données le mot pour venir toutes à la fois nous féliciter. Elles furent la bonté, la candeur & la cordialité même ; & jamais politeſſe n'égala celle des Meſſieurs. Ils ſouperent avec nous ; tout ſe paſſa avec ordre & décence, & à la ſatisfaction d'un chacun, graces aux bons ſoins, & à l'habileté de la chere madame Jervis, qui eſt une excellente ménagere.

Pour moi, on eût dit que je ne m'étois ajuſtée que pour fixer l'admiration de tout le monde. Et en vérité, ſi je n'avois pas ſu que je ne m'étois pas faite moi-même, comme mon cher pere me le diſoit un jour, & que j'euſſe été aſſez ſimple pour penſer auſſi avantageuſement de moi que l'aimable compagnie vouloit bien le faire, l'orgueil auroit aiſément trouvé place dans mon cœur. Mais je n'ai pas oublié, & Myladi Davers me l'a dit avec autant de vérité que de colere, que je ne ſuis qu'une image & un colifichet. Toute ma vanité eſt de penſer que Dieu m'a élevée à une condition où je pourrai me rendre utile à des perſonnes qui valent mieux que moi. C'eſt-là mon orgueil, & j'eſpere que ce ſera mon

ſeul orgueil. Car qu'étois-je de moi-même ? Dans le bien que je puis faire, je ne ſuis que la troiſieme main. Mon cher Maître n'en eſt lui-même que la cauſe ſeconde. C'eſt Dieu, c'eſt l'être tout-puiſſant, tout miſéricordieux & tout bon, qui en eſt le premier Auteur. A lui donc en ſoit rendue toute la gloire !

Comme je m'attends, mes très-chers & très-honorés pere & mere, à jouir bientôt du bonheur inexprimable de vous poſſéder ici, bonheur que je vous conjure de hâter le plus qu'il vous ſera poſſible, je ne vous entretiendrai point du détail de ce qui s'eſt paſſé dans la charmante & derniere ſoirée ; car j'aurai cela & mille autres choſes à vous dire. J'ai grand'peur de vous fatiguer de mon caquet, quand je vous verrai.

J'ai eu ici huit Dames d'autant de différentes familles, à chacune deſquelles il me faudra rendre viſite ſéparément. Bon Dieu ! que d'ouvrage je vais avoir à faire ! Je commence à craindre de ne pouvoir remplir mon temps auſſi-bien que je l'ai déjà promis à mon cher Maître. Il eſt cependant content, gai, affable, & plein de bonté. L'heureuſe mortelle que je ſuis ! Puiſſé-je en rendre toujours grace à Dieu, & en témoigner inceſſamment ma reconnoiſſance à mon cher époux ! Quand je ſerai délivrée de l'embarras de tant de viſites, j'eſpere que mon ame paſſera de ce tumulte à un calme domeſtique, qui me

permettra de devenir utile à mon cher Maître & à ſa famille.

Ce matin Myladi Davers nous a envoyé faire ſes compliments de la meilleure amitié du monde, avec des félicitations ſans nombre de la part de Mylord Davers. Elle m'a priée de lui envoyer mes papiers par le porteur, & dit que, dès qu'elle les aura lus, elle viendra elle-même me les rendre & m'en remercier; & qu'elle & Mylord me feront bientôt l'honneur de s'inviter chez moi: c'eſt l'expreſſion dont elle a eu la bonté de ſe ſervir, & d'être mes hôtes pendant quinze jours.

Je n'ai préſentement qu'une ſeule & unique choſe à ſouhaiter, après quoi je m'imagine que je ſerai toute extaſe; c'eſt votre préſence & votre bénédiction à l'un & à l'autre. Vous me la donnerez, j'eſpere, matin & ſoir, juſqu'à ce que vous ſoyez établis dans le ſéjour charmant que mon cher époux vous a deſtiné.

Je languis d'avoir la liſte que vous m'avez promiſe des honnêtes gens que vous ſavez être dans l'indigence; l'argent me demeure inutile dans les mains, & ne me rapporte rien. Vous voyez que je ſuis devenue uſuriere, & que je veux tirer l'intérêt de l'intérêt. Je ſais pourtant qu'après avoir fait tout ce que je puis, je n'aurai jamais fait tout ce que je dois. Dieu veuille ſuppléer à mes imperfections.

J'ai dit à mon cher mari que je voulois rendre une ſeconde viſite à la laiterie.

S'il ne veut pas me l'accorder à préſent, je ferai comme toutes les femmes gâtées par leurs maris, & je le tourmenterai juſqu'à ce qu'il m'ait ſatisfaite là-deſſus. Si Dieu nous prête vie, il me refuſera en vain le plaiſir de travailler de mon mieux à former de bonne heure le cœur de la chere petite enfant, de peur qu'elle ne tombe dans les mêmes piéges qui ont fait la perte de ſon infortunée mere. Je lui amaſſe une proviſion de jolies choſes, pour m'en faire aimer, ſi je puis, & la divertir quand je la verrai.

Je reçois dans ce moment la plus agréable de toutes les nouvelles, en apprenant que vous partez Mardi matin pour venir nous voir. Vous aurez le carroſſe ſans faute. Dieu veuille hâter notre heureuſe rencontre ! elle viendra toujours trop tard. Pardonnez à mon impatience, je vous envoie ceci pour vous amuſer ſur la route, & ſuis pour jamais votre tendre & reſpectueuſe fille.

ICI finissent les Lettres de l'incomparable Paméla à ses parents. Comme ils arriverent chez elle le Mardi au soir de la semaine suivante, elle n'eût plus occasion de continuer son journal.

Le bon vieux couple en fut reçu avec toutes les démonstrations imaginables de joie, d'amour & de respect, & son généreux époux leur fit un accueil plein de bonté & de tendresse. Ils y demeurerent jusqu'à ce que tout fût prêt pour leur séjour dans le comté de Kent. Monsieur B..... lui-même & leur fille les y conduisirent, & les mirent en possession de la jolie ferme qu'ils leur avoient destinée. Ils y vécurent long-temps, avec beaucoup d'agrément, faisant du bien à tous ceux des environs, tant par leur exemple que par une charité judicieuse.

Tant qu'ils vécurent ils rendirent par an deux visites chacune de quinze jours à leur chere fille & à son époux, & ils en furent visités à leur tour une fois par an pendant huit jours au moins. Monsieur B... ayant augmenté la ferme par de nouveaux achats, ils en augmenterent encore la valeur par leur diligence, & mériterent de sa part les témoignages d'affection qu'il leur avoit donnés

Pour l'aimable Paméla, elle jouit plusieurs années de suite de la récompense due à sa vertu, à sa piété & à sa charité Elle fit les délices de tous ceux & celles qui la connurent,

& fut regardée comme le modele le plus accompli de ſon ſiecle & de ſon ſexe.

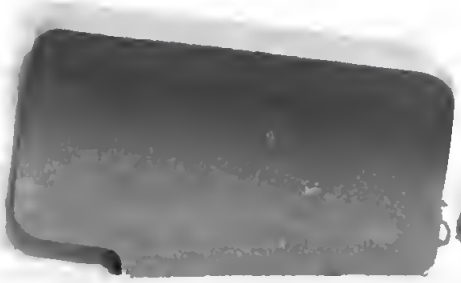
Elle rendit ſon cher époux doublement heureux, en lui donnant une belle & nombreuſe famille. Il fut pour elle le meilleur & le plus tendre des maris; &, à ſon exemple, il ſe fit remarquer par ſa piété, ſa vertu & ſon exactitude à remplir tous les devoirs d'un homme de ſociété & d'un vrai Chrétien. Ils firent l'admiration de toutes leurs connoiſſances, par leurs manieres engageantes, par l'ordre & l'économie admirables qu'ils firent régner dans leur maiſon, par leur aimable hoſpitalité, & par une charité qui ſe répandoit ſur tous les objets qu'ils connoiſſoient en être dignes.

Paméla fut régulierement viſitée des principales Dames de ſon voiſinage, qui chérirent ſa connoiſſance, & profiterent de ſes bons exemples.

Myladi Davers devint une de ſes plus ſinceres & plus tendres admiratrices, & Mylord Davers en fut fou en quelque maniere.

La jeune demoiſelle Goodwin fut enfin accordée à ſes ſouhaits & à ſes importunités; elle ſe forma ſur ſon exemple, & avec le temps elle épouſa un Gentilhomme aimable & riche, qui trouva en elle une femme excellente.

FIN.



6637128